Football MAGAZINE

SUPPLÉMENT MENSUEL DE FRANCE FOOTBALL

48 PAGES 1 NF

BELGIQUE FRANCE EN PHOTOS

CARRÉ D'AS RÉMOIS

PHOTO A. DARTUS

NANCY AU MICROSCOPE

NUMERO 2 — MARS 1960

L'avion
moyen de transport
moderne
de l'homme d'affaires
et du sportif

---

adoptez les chaussures

Henry OURS

le spécialiste de la chaussure de sport
créateur des modèles

BOB JONQUET

TOKPA

C'est réunir tous les atouts dans son jeu

hop

HENRY OURS-PARIS
équipe et aide les jeunes

TOUS LES MARDIS

IL COURT ACHETER

FRANCE FOOTBALL

NF 0,50

NOTRE COUVERTURE : Ce carré d'as rémois est formé (de g. à dr.) de Fontaine, Kopa, Vincent et Piantoni. De ces quatre hommes dépendent, en grande partie, les prochains résultats du football français : Coupe (avec Nimes-Reims), Championnat et équipe de France.

Football MAGAZINE

SUPPLEMENT MENSUEL DE FRANCE-FOOTBALL

NUMERO 2 — MARS 1960

SOMMAIRE

Les carnets de Jacques de Ryswick ..... page 4

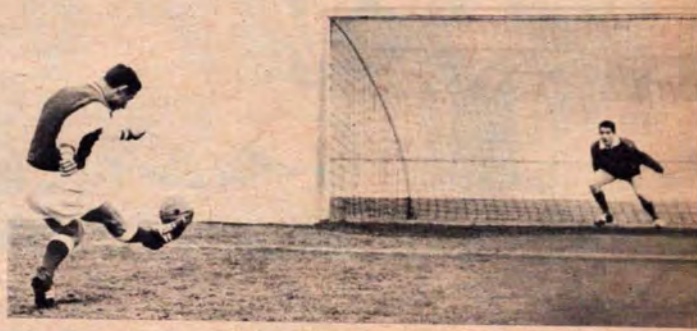
Belgique-France ..... page 6

Fontaine : rien pour rien ..... page 11

Connaissance des lois du jeu : la « règle de l'avantage » ..... page 18

Ça, c'est le Chili ..... page 20

Deux manières de tirer un penalty page 26



Nancy : un ascenseur qui ne veut plus redescendre page 33

L'âme du supporter ..... page 23

Nice insolite ..... page 24

Une enquête : le mal des grandes villes ..... page 28

L'équipe de France Olympique ..... page 40

Tout le football du monde ..... page 44

LE SEL ET L'OISEAU

LE succès remporté par le premier numéro de FOOTBALL-MAGAZINE a dépassé toutes nos espérances. Il est rare de voir une publication nouvelle s'imposer ainsi du premier coup. C'est la preuve que notre formule, entièrement originale, répondait à un besoin profond.

Si l'on nous demandait des témoins de notre succès, nous n'aurions qu'à produire les centaines de lettres que nous ont adressées nos premiers lecteurs et dont nous avons régulièrement publié des extraits dans FRANCE-FOOTBALL. Thème général de ces lettres : « Nous étions un peu inquiets, avant d'ouvrir FOOTBALL-MAGAZINE, à l'idée qu'il pourrait faire double emploi avec FRANCE-FOOTBALL. Le premier numéro nous a complètement rassurés. F.-F. et F.-M. ne doublonnent pas, ils se complètent. »

NOUS devons cependant remercier nos lecteurs peut-être moins pour leurs éloges que pour leurs suggestions. Je tiens ici à souligner ce merveilleux phénomène d'échange, on pourrait presque dire de collaboration, qui est né et s'est développé à FRANCE-FOOTBALL et qui, tout naturellement, s'étend maintenant à FOOTBALL-MAGAZINE. Jamais peut-être journaux français n'ont été à ce point le fruit d'une véritable communion d'idées entre des lecteurs et une rédaction.

C'est pourquoi on trouvera dans ce numéro 2 certaines modifications que nous ont soufflées nos lecteurs et qui devraient leur donner satisfaction. C'est ainsi que nous publions la photographie en couleurs, non pas seulement d'un joueur, mais d'une équipe tout entière (en l'occurence, Nancy, leader de Division II). C'est ainsi que nous avons augmenté la densité de la plupart de nos sujets par des explications plus fournies, des notices, des appronfondissements. C'est ainsi que nous avons fait l'effort de cerner l'actualité au plus près en consacrant plusieurs pages au match du dimanche 28 février, Belgique-France.

FRANCE-FOOTBALL est au creux de la vague, indissolublement uni à l'actualité, comme le sel à la mer. FOOTBALL-MAGAZINE plane au-dessus de cette actualité, mais sans jamais la perdre de vue et se nourrissant d'elle avant de regagner la hauteur comme la mouette au-dessus des flots.

Nos sujets sont de notre époque, car nous nous méfions des abstractions stériles et puériles. Ce sont Belgique-France, Nancy, Nice, le Chili, Just Fontaine, Stanley Matthews, l'équipe de France olympique, le mal des grandes villes, etc. Mais c'est la manière de les traiter qui leur donne plus d'ampleur et de portée que dans FRANCE-FOOTBALL.

Mais, en fait, dans FRANCE-FOOTBALL et dans FOOTBALL-MAGAZINE, l'esprit est le même. Il s'agit d'être le reflet du football vivant, du football de chair. Il s'agit d'être sérieux sans être triste, technique sans pontifier. L'habitude, sans doute, de quinze années de FRANCE-FOOTBALL et le concours de nos lecteurs, nous ont mis — nous l'espérons — sur la bonne voie.

JACQUES FERRAN.

Tous les textes et photographies sont placés sous le Copyright « Football-Magazine » et « Presse-Sport ». Toute reproduction, même partielle, est formellement interdite.

Rédaction - Publicité - Administration : S.O.P.U.S.I., 10, faubourg Montmartre, PARIS.
Tél. : TAItbout 70-80 et la suite. Service vente : PROvence 37-18.

ABONNEMENTS : C. C. POSTAL PARIS 5320 95

FRANCE. UNION POSTALE : 6 MOIS : 550 FRANCS (5,50 NF.). — 1 AN : 1.000 FRANCS (10 NF.)

ÉTRANGER : 6 MOIS : 700 FRANCS (7 NF.). — 1 AN : 1.300 FRANCS (13 NF.)

Directeur de la publication : P. THOMINET ● Directeur général : Jacques GODDET.
Rédacteur en chef : Jacques FERRAN ● Rédacteur en chef adjoint : Max URBINI.
Attaché à la rédaction en chef : J.-Ph. RETHACKER.

LES CARNETS DU MOIS

L'ACTUALITÉ DU FOOTBALL LIBREMENT COMMENTÉE

Par Jacques de RYSWICK

Jacques de Ryswick, Georges Briquet et L.-B. Dancausse (de gauche à droite) : trois nouveaux « Grands Chevaliers du Vieux Moulin ».

1 **3-7 FEVRIER.** — Vive ce mois de Neptune, précisément entamé au bord des flots (presque) bleus et dans la belle humeur. Je vais vous raconter cela. Pour être tout de suite dans le coup, il vous faut savoir que le distingué président Dancausse et moi, nous avions naguère rompu quelques lances, à propos de coups de bottes, bien sûr, et toujours pour la bonne cause. Au reste, ces histoires anciennes sont oubliées depuis longtemps.

Pourtant je n'aurais jamais été jusqu'à imaginer que, tous les deux, « on se ferait la bise », un soir, devant cinquante témoins !

Cela s'est passé dans la douce tiédeur d'un vieux moulin à huile provençal, à Cros-de-Cagnes, où nos amis les dirigeants niçois, à la veille du match Nice-Real, avaient aimablement prié les représentants de la presse parisienne à dîner aux chandelles.

On avait savouré l'onctueuse pissaladière fleurant les multiples senteurs des vergers du pays ; on avait apprécié le bouquet d'un petit rosé fort grivois et goûté à bien d'autres succulences gastronomiques, lorsque le maître des lieux, le célèbre Chevalier Nestou en personne, arrêta la musique :

« Chut ! dit-il, maintenant, on va procéder à l'intronisation... »

Renseignements pris, en effet, cinq des honorables convives allaient être élevés, avec toute la pompe requise, à la distinction de « Grands Chevaliers du Vieux Moulin ». Et le plus haut dignitaire de cet ordre noblissime d'appeler à ses côtés, d'abord une fort gente dame, puis : Louis-Bernard Dancausse... Présent... Georges Briquet... Présent... Albert Baker d'Isy... Présent... Jacques de Rimsky... Présent tout de même. C'est beau la popularité !

Ce fut une cérémonie sublime. Sublime et émouvante, à l'image de ce baiser, ô combien fraternel, que se transmirent, drapés dans leur chape de pourpre ou d'azur, l'aimable chevalière et les quatre chevaliers, héros d'une bien mémorable investiture.

C'est égal : « se faire la bise » avec l'éminent président de la Ligue Nationale, puis, moins d'un tour d'horloge plus tard, voir une équipe française battre le Real Madrid, vous conviendrez que ce sont là des heures marquantes, dans une vie de journaliste !

SANS DOUTE est-il peu d'arènes sportives au monde dont le décor naturel soit aussi flatteur que celui du Stade Louis II à Monaco. Mais il est également peu de stades au monde où l'on puisse s'ennuyer autant qu'ici, lorsque, par un après-midi sans soleil, et sous une brise aigrelette de février, s'affrontent les équipes de Monaco et d'Angers !

Pas d'ambiance. Pas de jeu. Pas d'étincelle. Rien. Une rencontre « subie », comme une corvée, aussi bien par ses acteurs que par la maigre assistance.

Mille quatre cent vingt quatre spectateurs, en effet, pour ce match de 1re division. Sur la recette de 5.674 NF, il a été versé — après déduction des taxes, redevances et autres frais — l'indem-

4 Touchante inconscience ou orgueil irritant ? Toute la réponse est dans cette répartie d'un journaliste anglais auquel un confrère espagnol montrait fièrement les installations du F.C. Barcelone : **« Cela est bien joli, mais nous restons tout de même les inventeurs du football ! »**

Il faut avoir visité un Oxford ou un Cambridge pour comprendre (un peu) la vieille et fière Angleterre et ses immuables traditions. De même, il faut avoir assisté à quelque match de championnat, un samedi, sous la grisaille crachinante de Londres, de Birmingham, de Liverpool ou de Manchester, parmi 60.000 spectateurs debout, en overcoats, pour comprendre le football anglais. Ce qui, partout ailleurs dans le monde, constitue un divertissement (souvent prétexte à déchaîner les passions !) est ici une religion. Dont aucun rite n'a varié depuis près d'un siècle. Pour ma part, je ne connais pas de meilleur pèlerinage aux sources qu'un bon match joué en Angleterre par deux bonnes équipes anglaises, à leur rythme : du football à l'état pur, robuste, dépouillé, dans tout son classicisme et son absence de variante ; oui, de l'intangible football de source ; qu'il soit souvent dépassé dans les compétitions internationales d'aujourd'hui, par des écoles plus jeunes, plus alertes, plus colorées, d'expression beaucoup plus diverse et imaginative, sans doute ; qu'il y ait un peu partout dans le monde de meilleures équipes qu'en Angleterre, bien sûr. Mais qu'il en existe d'assez solides, d'assez constantes pour prétendre gagner à coup sûr un championnat anglais, j'en doute !

C'est à tout cela qu'il faut penser pour comprendre le refus, conscient ou non, du football anglais de s'évader de son rythme et de ses traditions immuables ; pour expliquer cette fidèle et parfois irritante persistance à ne voir qu'en lui-même.

15 FEVRIER. — GARDANNE, cent quatrième club de la Ligue du Sud-Est, élimine Toulouse, quatrième club de la 1re division professionnelle. Bravo Gardanne ! Et vive la Coupe, qui perdrait bientôt son charme — et sa raison d'être — si, de temps à autre, elle ne continuait à nous offrir quelque joli conte de fée.

Ici, quand même, je me permets d'estimer que la réalité dépasse un peu trop la fiction ! Je sais. Tout peut arriver sur un terrain, en 90 minutes : des amateurs survoltés jouant le match de leur vie, contre des pros mollassons, jouant, eux, les lièvres de la Fontaine : c'est une histoire vieille comme le football. Et qui n'arrive d'ailleurs qu'en football.

Aucun miracle à espérer, par exemple, pour le quinze de la Seyne, cher à mon ami Gailhac, si celui-ci devait rencontrer Lourdes. De même un Bergerat battant Dawn Fraser, cela non plus on ne le verra jamais !

Mais au reste, en football... Imagine-t-on un instant la Jeunesse

5 d'Esch éliminant le Real Madrid en Coupe d'Europe ? Non plus n'est-ce pas. Pourtant, hiérarchiquement parlant, existe-t-il un plus grand fossé entre le Real et Esch-sur-Alzette qu'entre Toulouse et Gardanne ?

Alors ? De deux choses l'une : ou bien la valeur d'ensemble de

Les amateurs de Gardanne prient à Notre-Dame-de-la-Garde après leur victoire sur les professionnels de Toulouse en 1/16e de finale de la Coupe.

2 nité minima au club visiteur, Angers, soit 4.000 NF. Et au club visité, combien est-il resté ?

J'entends déjà l'A.S. Monaco me répondre : **« Ne vous tracassez point pour notre club, il n'est pas à plaindre... »**

Justement, ce n'est pas lui non plus que je plains. C'est le football professionnel français qui, avec une touchante obstination, persiste à traîner tant de poids mort derrière lui.

Et notez bien que je ne parle pas seulement argent. A l'expression « poids morts », je donne ici sa signification littérale : celui qu'a déserté toute vie. Je ne crois pas à la vie des équipes professionnelles bâties sur le sable, fussent-elles adossées au roc solide qu'en bordure du Stade Louis II surplombe le château des Grimaldi.

Encore — et déjà ! — un nouveau sujet de discussion avec M. L.-B. Dancausse ? Non, C'est un sujet sempiternel, que le président de la Ligue connaît bien, lui qui était — aussi — au Stade de Monaco ce samedi-là, 6 février.

ENTENDU ET NOTE AUTOUR DU STADE DU RAY. — « Le Real doit beaucoup aux journalistes français, car ce sont ces derniers qui ont inspiré la Coupe d'Europe et c'est la Coupe d'Europe qui a « fait » le Real » (R. Saporta). **« Le Real avec di Stefano : une grande équipe ; le Real sans di Stefano : onze bons joueurs ».** « Gento : un prototype de footballeur-bidon ». **« Le Real n'avait pas tellement intérêt à contrarier la remontée niçoise : celle-ci lui permettra de faire le plein du Stade Bernabeu, au match retour ! »** « C'est dans la parfaite connaissance de ses propres faiblesses que Nice a puisé la force de battre le Real ». **« Placé dans les mêmes conditions que Nice, et devant le même Real, Reims n'eut sans doute pas remonté trois buts ».** « Si nous donnions sans restriction notre sentiment sur le Real d'aujourd'hui, on nous accuserait de minimiser systématiquement le succès niçois » (les Rémois). **« Le grand souhait de ma vie est toujours de jouer à Reims : s'il le fallait, je m'y rendrais à bicyclette »** (Kaelbel, après Nice-Reims).

Pour mon humble part, j'ai toujours pensé que l'un des principaux attraits du football, c'est de constituer une inépuisable sujet de débats éminemment contradictoires.

11 FEVRIER. — BARCELONE 4, WOLVERHAMPTON 0. Les journaux écrivent : **« Suarez meilleur joueur européen. Le football espagnol domine la Coupe d'Europe... »**

Peut-être. Permettez-moi tout de même un mot. Certes Barcelone et le Real dominent la situation du haut de leurs stades gigantesques et autres réalisations somptuaires pour lesquelles je suis plein de considération. Mais peut-on vraiment parler de « football espagnol » ? Sans entrer dans des détails qu'au demeurant vous connaissez aussi bien que moi, je crois qu'il serait mieux

3

Barcelone-Wolverhampton : un triomphe pour Luis Suarez (à gauche) grande vedette du football européen.

d'écrire : **« Les Légions internationales barcelonaise et madrilène dominent le football européen ».** Nuance. Tant il est vrai que ces monstres sacrés doivent au moins autant à l'apport extérieur qu'à celui du « jeu espagnol », dont une image plus réelle a été donnée en décembre, au Parc, au cours de France-Espagne (4-3). Et n'est-ce pas précisément au fait « de ne point jouer comme une équipe espagnole » que le Real a dû jusqu'alors ses triomphes ?

AUTRE CHOSE. On ne sait trop si l'on doit sourire, s'incliner ou s'irriter devant cette condescendance inébranlable, cet ineffable détachement que les Anglais persistent, contre vent et marée, à manifester à l'égard de tout autre football que le leur. Voilà bientôt quinze ans qu'ils se font étriller un peu partout. Qu'à cela ne tienne, c'est toujours la même antienne : **« Comment ? On joue donc au football, ici ? Ça par exemple ! Décidément, il va falloir ouvrir l'œil... »** Et l'on n'en reparle plus jusqu'à la prochaine « trempe ».

6 nos footballeurs professionnels est infiniment surfaite, ou bien ceux-ci ne font pas, certains jours, assez consciencieusement leur métier.

C'est parce que le Toulouse F.C. est un récidiviste des éliminations spectaculaires (souvenez-vous de Villenave, voilà deux ans), que j'insiste sur son cas. C'est là sans doute une de nos équipes professionnelles les mieux traitées, les plus choyées, au sein de laquelle règne un « esprit de famille » qu'on trouve rarement ailleurs : j'en eus personnellement un dernier témoignage, il y a six semaines, au soir du match de championnat Toulouse-Reims (2-2). Comme après chaque rencontre sur leur terrain, les footballeurs toulousains étaient réunis à table, dans une ambiance fraternelle, autour de leur trépidant animateur Jean Puntis et du bon président Marcel Lonné. Et j'entends encore René Pleymelding, l'entraîneur à l'écorce rude, mais au cœur sensible, arguer de ce « climat de famille » pour expliquer la remontée toulousaine en championnat.

Mais il est sans doute de cela comme de tout le reste : point trop n'en faut. Un juste milieu : ni mener les footballeurs pros à la cravache, ni les entretenir dans du coton.

QUE DE COURRIER CE MOIS-CI ! C'est M. Jacques Sartorio, 14, impasse Saint-Laurent à Nice, dont le sang chaud de supporter n'a fait qu'un tour en lisant que « Reims aurait sans doute, lui, aussi, battu le Real du 4 février ». Eh quoi ! C'est là une opinion qui en vaut une autre !

C'est encore une Niçoise, Mlle Liliane (sans patronyme), 6, Bd Gambetta, qui se hérisse farouchement à l'idée que je puisse estimer bon technicien (je cite) : **« Un certain joueur niçois (Alba). Peuh ! Voyez plutôt, ajoute Mlle Liliane, les Sud-Américains, ça c'est de la technique, votre Alba, c'est de la danse, tenez, vous seriez un bon critique d'art... »** Tiens ça, c'est toujours utile à noter. Allons ! Vous fâchez pas, mamzelle Liliane, c'est votre droit, après tout, de préférer la « technique sud-américaine », je ne suis pas chauvin de ce côté-là.

Et puis, comment vous remercier de terminer ainsi votre lettre : **« Ah ! On voit bien que vous êtes un journaliste débutant dans la carrière footballistique... »** Rien que pour cette chute si fraîche, touchante, flatteuse et rajeunissante, il vous sera, voyez-vous, beaucoup pardonné !

Au fait : « l'ancienneté » des chroniqueurs passionne-t-elle à ce point le lecteur ? C'est à croire : témoin un aimable M. Bartolo, de Saint-Sébastien (par Châteauroux), qui m'écrit, à propos de quelques réminiscences évoquées ici et là ces temps derniers : **« Quelle mémoire, monsieur de Ryswick, mais quel âge avez-vous donc ? Car ayant vu une de vos photos, je ne vous croyais pas si âgé » (sic !)**

Quel âge, cher monsieur ? Mon Dieu, vous savez, à force de voir

7 des matches et d'écrire des papiers sur ce sacré football qui vous rajeunit tous les jours, on ne sait plus très bien. Admettons que j'ai (au moins), selon toute vraisemblance, celui d'être le père de Mlle Liliane et n'en parlons plus. Mais surtout... qu'elle n'en sache rien !

24 FEVRIER. — Respectable, mais infiniment discutable opinion de Roger Chabaud dans ses « propos d'un provincial » du dernier **France-Football** de ce mois. Il faudrait bien plus des quelques lignes qui me restent pour entrer dans le vif du débat.

En deux mots, et entre autres choses, notre ami nîmois estime **« excessive l'importance donnée à l'équipe de France, qui, dit-il, fausse gravement le football français... »** Et il ajoute : **« A tout prendre, je préfère une équipe de France moyenne et un championnat vigoureux, à une équipe de France sensationnelle sur un championnat exsangue... »**

Je demande d'abord à Roger Chabaud en quoi « bonne équipe de France et championnat vigoureux » seraient incompatibles, alors qu'au contraire, par leur rayonnement, les bons résultats **internationaux** ne peuvent qu'entretenir et aviver la flamme du football **national.** Si, comme le contaste notre ami, le championnat est « exsangue » — et de cela je ne disconviens pas tellement — tout le monde sait bien pourquoi. C'est parce que le nombre assez restreint des joueurs de valeur authentiquement professionnelle n'est pas en rapport avec le chiffre, pléthorique, des équipes professionnelles, elles-mêmes concurrencées, dans tous les domaines, par cette catégorie de sous-professionnels qui s'appelle le C.F.A. On le répète depuis des années ; donnez-nous moins de matches pros chaque semaine, mais de bons matches, de vrais matches « professionnels », et votre championnat ne sera plus exsangue. Je ne vois pas très bien ce que l'équipe de France vient faire là-dedans.

« La tâche la plus impérative pour le football français, écrit encore Roger Chabaud, **ce n'est pas de gagner la Coupe d'Europe ni la Coupe du Monde. C'est de restaurer Lille et Marseille, Bordeaux, Sochaux et Strasbourg dans le rang éminent que ces équipes occupaient autrefois... »**

Ici encore, je ne vois pas bien le rapport : ni la responsabilité qu'encourent les épreuves internationales dans l'actuel marasme sportif des clubs en question, marasme qu'ils ne doivent qu'à eux-mêmes ; ni le rôle que pourrait jouer la collectivité du football français dans un renflouement n'appartenant également qu'à eux-mêmes.

Quant à aspirer, pour ce football français, au retour vers le circuit fermé, autrement dit à l'étouffement total, au moment précis où, en vertu d'une évolution inéluctable, le football s'internationalise un peu plus de saison en saison, c'est là, vous l'admettrez, propos pour le moins curieux et anachroniques ; fut-il émis au nom du plus respectable des « provincialismes » !

LE RIDEAU ROUGE est baissé devant le but belge Heutte n'a pu trouver une faille dans l'édifice constitué par Mees, Delire, Wauters et Raskin.

TOUTE L'HISTOIRE de Belgique-France est inscrite dans cette

AU HEYSEL,

LES BELGES AVAIENT TIRÉ LE RIDEAU ROUGE

ACHARNEMENT DE PITERS (à droite) replié profondément et de Wauters qui s'est jeté à terre, pour arrêter un dribble de Piantoni qui sera blessé.

ACHARNEMENT DE SEGHERS et de Jurion qui se sont télescopés aux pieds de Vincent pour sauver leur but. Saeys et Wauters (n° 2) veillent au grain.

photo : Kopa est maître du ballon. Mais il est désespérément seul. Et quatre défenseurs belges font bonne garde devant Seghers, leur gardien. Kopa ne passera pas !

REPORTAGE PHOTOGRAPHIQUE JACQUES BOISLEME, AIME DARTUS, ANDRE LECOQ et ROBERT LEGROS.

ACHARNEMENT DE SAEYS qui s'est écroulé sur sa ligne de but pour éviter le pire, sous le regard anxieux de ses coéquipiers Raskin, Mees et Seghers.

ACHARNEMENT DE MEES et de Wauters qui se sont coalisés pour stopper l'élan de Jean Vincent. A gauche : Delire surveille Heutte.

Une allergie, un envoûtement, un complexe inexplicable,

FRANCE-BELGIQUE DU PASSE

« Le style français a été souvent taillé en pièces par Jef Mermans » (à droite Jonquet).

L'ITALIE EST AUSSI LA BETE NOIRE DES TRICOLORES

« Le tempérament méridional est plus marqué chez les Transalpins que chez nous, surtout avec l'apport des Sud-Américains » (Bologne 1956, l'Italo-Argentin Montuori, à gauche, a devancé le demi Tricolore Armand Penverne).

« La France n'a pas remporté une seule victoire sur l'Italie depuis quarante ans » (notre photo : Colombes, 1958, où les Tricolores Colonna, Marche et Kaelbel n'ont pu arrêter le Transalpin Nicolé).

ainsi s'exprimait la tradition des FRANCE-BELGIQUE...

JUSQU'A cette année — cela dure depuis 1904 — le football belge a pris le football français à rebrousse-poil, malgré les liens innombrables de sympathie qui unissent les deux nations.

Passe encore pour le manque d'harmonie entre des individus. Il est arrivé à chacun de nous de rencontrer un autre être humain qu'il trouve, dès le premier abord, antipathique, qui le gêne ou le glace, qui lui enlève sa manière d'être habituelle. Un instinct qui n'a pas été amené au seuil de la conscience ; un sens musculaire discret, mais qui reçoit la collaboration de la vue, de l'ouïe, de l'odorat, expliquerait sans doute un tel antagonisme immédiat, une répugnance incontrôlée, une diminution de la personnalité. Nous sommes allergiques à la présence de cet étranger, de même que les asthmatiques sont allergiques au pollen répandu par les fleurs.

CE qui est courant dans la vie sociale se vérifie également sur le terrain de football. Une vedette qui aime et vainc l'opposition de vedettes adverses, est parfois mise en difficulté par un homme de second ordre, dont le style ne concorde pas et ne s'imbrique pas avec celui du footballeur de classe. Des attaquants de premier plan sont neutralisés et bernés par des opposants d'un niveau moins élevé. Des défenseurs réputés ne savent comment arrêter des avants simplistes, ou leur enlever le ballon.

Fontaine est toujours embarrassé quand Sbroglia se trouve dans l'autre camp, et Jonquet s'en laisse conter par Schultz et par Roy de même que Stako par Clauws.

Du reste, tout footballeur véritable, s'il fait son examen de conscience, s'aperçoit qu'il ne réussit rien et même qu'il connaît régulièrement un passage à vide devant tel adversaire pourtant non hors série et qui ne tient pas un rôle prépondérant dans l'équipe opposée.

L'étonnant est que cette sorte de complexe d'infériorité, inexplicable, s'étend des individus isolés à l'organisme très différencié que constitue une équipe. Un statisticien français, comme le bon Géo Duhamel, vous dira que, depuis toujours, le S.C.O. Angers n'a jamais battu au stade Bessonneau le R.C. Paris, et que Bordeaux ne s'est jamais incliné devant Strasbourg, dans la capitale alsacienne.

LA presse sportive anglaise, qui n'est pas impeccable dans ses jugements, mais qui l'est dans l'histoire du football, rappelle avec plaisir toutes les semaines, avant les rencontres du samedi que, par exemple, Tottenham n'a jamais, depuis quarante ans, pris l'avantage sur Leicester.

Un club est esclave de son passé, de ses traditions, de ses habitudes. Il possède la continuité dont est dépourvue une équipe nationale. Pourtant, il est intéressant de constater que l'équipe nationale subit parfois le même envoûtement que l'équipe de club. Ainsi la France n'a pas remporté une seule victoire sur l'Italie, depuis quarante ans. La raison extérieure est que les deux nations sont latines, que le tempérament méridional est plus marqué chez les Transalpins que chez nous, surtout avec l'apport des Sud-Américains, et qu'il s'ensuit une frappe de balle plus rapide, devançant d'une fraction de seconde le contact du pied français avec la balle.

MAIS les Belges, à minorité wallonne, à majorité flamande, c'est-à-dire anglo-saxonne ? Le moins que l'on puisse écrire, c'est que les Français se trouvent, par tradition, embarrassés par leur football composite. Devant les nôtes, les Belges rendent douteuse l'existence d'un style français qui a été souvent taillé en pièces par Jef Mermans, le grand Mermans, que l'étroitesse de vues des dirigeants belges a empêché de faire carrière à l'étranger, où il aurait été, avant l'avènement du célèbre Argentin, un Di Stefano européen.

DEPUIS la demi-retraite du joueur d'Anderlecht, la situation n'avait guère changé. Le football belge pouvait subir des crises parfois terribles — cette saison, il a encaissé 9-1 en Hollande — il se retrouvait égal à lui-même, devant la France. Il déployait alors des qualités qui, parfois fragmentaires, épisodiques, ou étouffées en d'autres confrontations, étaient réunies et omniprésentes dans les matches contre les représentants de notre pays : engagement physique à fond, grande puissance de frappe pour les passes et les tirs, vitesse d'intervention et d'exécution, bref, football de force qui ne laisse pas au football de finesse le temps et l'espace de se développer. Bilan succinct : buts pour les Belges 125, pour les Français 95 !

L'INTERET premier du match France-Belgique de dimanche était, naturellement, le résultat immédiat ; mais l'intérêt profond consistait à savoir si le football belge continuait de prendre le football français à contre-poil, pour le moins, à contre-pied...

LES JOUEURS ONT AUSSI LEURS ADVERSAIRES MAUDITS

« Fontaine est toujours embarrassé quand Sbroglia se trouve dans l'autre camp. »

« Jonquet s'en laisse conter par Schultz... ... et aussi par le Monégasque Roy. »

UNE FOIS DE PLUS LES BELGES ont battu les Français (1-0) qui n'ont pas gagné au Heysel depuis 1952. Ils laissent éclater leur joie, Seghers en tête.

...le 50eme France-Belgique en fut une nouvelle illustration

... Le résultat immédiat nous fut, on le sait, défavorable (1-0 pour la Belgique). Mais, circonstance plus grave encore, le football belge a prouvé que, quelle que soit la formation de son équipe nationale, il continue de dérouter le football français, si brillant en d'autres circonstances.

L'équipe belge de dimanche, pourtant, constituait une innovation complète : elle avait manifestement pour objectif : 1° de défendre avec la dernière énergie l'accès de son but ; 2° de rechercher, avec une énergie semblable, l'accès du but français.

Ces deux soucis gênèrent si considérablement notre équipe nationale qu'elle buta depuis le début jusqu'à la fin au pied du blockhaus défensif belge et que, d'autre part, elle fut maintenue constamment en état d'alerte par les offensives ennemies, principalement de l'ailier droit Piters (qui marqua le seul but du match) et de l'avant-centre Ritzen.

Ainsi, ce 50e France-Belgique est une nouvelle assez peu encourageante illustration de cette tradition tenace que nous venons d'analyser. L'équipe de France, si bonne soit-elle, semble complètement déconcertée dès qu'elle affronte l'équipe belge et cette longue tradition ne semble pas près de faire place à un nouveau comportement de nos nationaux en face des nationaux belges.

Eternellement, le football français, de finesse et de tempérament, paraît allergique au football belge, tout de force et de caractère.

GABRIEL HANOT.

RIEN POUR RIEN

par JUST FONTAINE

JUST FONTAINE : On dit de lui qu'il est un "m'as-tu-vu"; mais on dit aussi qu'il est l'une des plus fortes personnalités du football français. Qu'est-il en vérité ? MAX URBINI (à gauche sur notre document) et J.-PH. RETHACKER (à droite) ont recueilli ses confidences au magnétophone pour qu'il révèle lui-même et en exclusivité à *Football Magazine* son caractère d'homme et de joueur.

J'AI de la chance, c'est vrai ! J'ai de la chance et j'en ai toujours eue. Chaque fois qu'un événement de ma vie s'est annoncé comme catastrophique, il s'est transformé comme par enchantement en une réussite totale, en une source de joie et de profit.

Tout a commencé à Marrakech où je suis né. Trois mois avant de passer la première partie du « bac », j'ai été renvoyé du lycée. Le père Fontaine qui ne plaisantait pas avec ce genre d'affaire m'a alors prévenu. « Tu finiras tes études tout seul ! »

J'ai décroché mon « bac » tout seul. Mais c'est le football qui m'a sauvé. Les dirigeants de l'U.S. Marocaine m'ont alors fait venir à Casablanca où j'ai pu finir mes études tout en commençant mes classes de footballeur sous la direction d'un entraîneur yougoslave Cecerov, technicien de grande valeur.

La réaction en chaîne s'est alors poursuivie : à Casa et à l'U.S.M., je me suis mis en vedette. Les clubs métropolitains m'ont repéré : Reims me fit des propositions mais c'est Nice qui l'emporta.

Nice où j'ai passé trois ans en pénitence. Nice où je serais peut-être encore... si je n'avais pas joué en réserve pendant des mois ! Nice où M. Germain vint un jour pour me dire : « Veux-tu jouer à Reims ? » Comme si l'on demandait à un paralytique s'il veut marcher...

C'est la chance encore qui voulut que je sois opéré du ménisque en pleine saison 57-58. Finalement cela me permit de me retrouver en Suède au mieux de ma forme, alors que les autres avaient eu une saison très chargée.

C'est la chance toujours qui me fit rester en France ensuite. Au moment où j'étais au plus bas, à cause d'adducteurs fatigués, Barcelone essaya de s'attacher mes services. Reims alors pour me conserver m'offrit un contrat magnifique, un contrat que je n'aurais jamais eu six mois auparavant quand beaucoup de clubs me demandaient.

C'est la chance donc qui m'a souri, tout au long de ma carrière et m'a hissé au sommet.

Mais attention ! Je voudrais bien qu'on n'aille pas trop loin. Et qu'on reconnaisse aussi les mérites de tous ceux qui m'ont aidé à grimper les échelons, à commencer par mes propres mérites. Parce que la chance il faut aussi savoir la provoquer.

On dit souvent que j'ai mauvais caractère. C'est possible ! Je n'aime surtout pas qu'on se moque de moi. Je n'accepte en général que les remarques justifiées et les critiques constructives. J'écoute l'opinion d'un homme d'expérience, à condition qu'il soit sensé.

Lorsque je suis arrivé à Casablanca j'y ai trouvé un véritable guide. J'étais interne au lycée et j'avais comme correspondant un dirigeant de l'U.S. Marocaine, Fernand Azcona. C'est lui qui m'a le plus marqué au point de vue humain. C'est lui qui m'a conseillé de rester à Reims quand il fut question de mon départ pour l'Espagne. C'est un garçon en qui j'ai toujours eu confiance, le seul qui puisse m'imposer quelque chose. Dans ma jeunesse de lycéen, j'aurais peut-être mal tourné. Il est devenu un peu mon tuteur. Il m'a permis de franchir le cap de l'adolescence. Il m'a fait comprendre beaucoup de choses, petit à petit, sans crier.

Et puis, il y a eu Paul Nicolas de qui j'acceptais aussi les reproches. Ce que j'aimais chez lui, c'était sa franchise ; il ne prenait pas de détours pour vous dire : « Tu as mal joué, tu as perdu ta place ! » Nos premiers contacts furent pourtant assez froids. C'était après le match contre la Hongrie à Colombes. Paul Nicolas me dit : « J'ai l'impression que tu ne m'aimes pas !» Je lui expliquai alors que c'était à l'ancien président du Groupement et non au sélectionneur que j'en voulais. « Quand j'étais à Nice, vous avez oublié de prévoir une augmentation de salaire pour les Espoirs qui avaient battu le Luxembourg ! Vous m'avez joué, sans le vouloir, un mauvais tour ce jour-là, car vous avez été à l'origine de mon différend avec l'O.G.C.N. » Paul Nicolas sut me réconforter ; et ce qu'il fit par la suite pour me remettre en confiance et me relancer dans l'équipe de France, je ne l'oublierai jamais.

Cette honnêteté, cette droiture, je les ai retrouvées chez M. Germain qui est un grand dirigeant. Et je ne dis pas cela par flagornerie. Il le sait et je lui ai souvent dit. Il reconnaît les mérites du joueur. Il ne traîne pas en affaire. A Reims toutes les situations sont réglées avant le départ en vacances, ce qui évite toutes les histoires et toutes les discussions d'avant saison. M. Germain ne vous considère pas comme un employé, mais comme un homme avec qui on peut discuter. S'il donne sa parole, ça suffit. Ce n'est pas comme à Nice...

Nice unique objet...

Là-bas aussi, on dit que j'ai mauvais caractère. On me considère comme une tête enflée. On garde une mauvaise idée de moi ! Mais la réciproque est vraie. Le meilleur souvenir que j'ai ramené de Nice, c'est ma femme ! Je peux dire que j'y ai perdu trois ans de ma carrière. Mais j'y ai appris à me bagarrer et à me défendre.

J'ai horreur de l'injustice. A Nice j'ai été servi. Lorsque je me suis marié, les dirigeants de l'O.G.C.N. ont tenu à me faire un cadeau. J'avais choisi un petit réfrigérateur, mais je ne l'ai jamais eu... parce qu'il coûtait trop cher (35.000 francs je crois).

Autre anecdote significative : le président Me Charles m'avait promis un jour de me donner une invitation par but marqué : contre Lens, j'en réussis cinq. Mais je dus discuter pendant des jours et des jours avant de lui faire tenir sa promesse !

On dit de Me Charles qu'il est un brave homme. Je dis, moi, qu'il est sourd d'une oreille et quand on lui parle, même dans la bonne oreille, il dit toujours qu'on lui a parlé du mauvais côté, ce qui fait qu'on n'en sort jamais.

Quant à Carniglia, je lui reproche de n'avoir jamais eu la franchise de me dire pourquoi il m'évinçait de l'équipe. Il prétextait toujours une blessure pour expliquer mon remplacement. Cela non plus, je n'ai jamais pu l'admettre.

D'ailleurs, je n'ai jamais vu un joueur partir de Nice heureux. C'est grâce aux joueurs et à l'entraîneur que l'O.G.C.N. a toujours obtenu

JUST FONTAINE

Equipe de Reims

et

Equipe de France

PHOTO ROBERT LEGROS

de bons résultats, mais ce n'est pas grâce à ses dirigeants.

Dès le début de ma carrière, j'ai compris d'ailleurs que le milieu du football était un cercle très fermé et la vie un combat.

Au fond, ce sont toujours les dirigeants qui ont le beau rôle. Peut être raisonnerai-je autrement dans dix ou vingt ans, mais pour l'instant. j'en reste persuadé.

Trouvez-vous normal par exemple, qu'un footballeur professionnel soit lié au même club jusqu'à 35 ans ? Le contrat à temps serait à mon avis souhaitable. Il y a trop de clubs pour qui le transfert sert à équilibrer le budget. Prenez le F.C. Metz : s'il n'y avait plus de transfert, il ne vivrait pas longtemps.

Le contrat à temps éviterait toutes sortes d'histoires comme celles qui m'arrivèrent à Nice, où pendant trois saisons, je me suis retrouvé prisonnier, sans recours. L'affaire Muro est un exemple probant. Normalement on ne doit rien promettre au joueur, puisqu'il est engagé jusqu'à 35 ans. Mais pour aplanir les différends, il faut quand même offrir au joueur une compensation. Alors...

Si on ne peut pas adopter le contrat à temps, on pourrait tout au moins ouvrir en fin de saison une bourse officielle des joueurs : tout le monde en transfert libre et discussions ouvertes. Seulement, à l'heure actuelle, ce sont les dirigeants qui, en assemblée générale se parlent d'oreille à oreille, gardent leur secret et arrangent les affaires entre eux. Ce qui fait que les joueurs ne savent jamais s'ils ont été demandés par un club, ni le montant exact des transferts dont le chiffre officiel n'est jamais connu.

Cela laisse planer un doute dans l'esprit du public qui nous croit riches comme Crésus et multimillionnaires. Ainsi mon boucher m'a t-il fait payer un jour deux biftecks 650 francs, tout en me disant : « 80 millions pour jouer en Espagne ! Vous vous rendez compte ! » J'ai dû lui expliquer que les 80 millions en question ne seraient pas pour moi... et que son bifteck me paraissait un peu lourd !

Les clubs français ne sont pas riches : ils ne peuvent se permettre de faire des folies pour acquérir les meilleurs joueurs du monde. Il y a d'ailleurs trop de clubs pros chez nous. Pour le spectacle, c'est très mauvais. Afin de remédier à cette crise du football pro, on devrait mettre les villes susceptibles de rendre, celles qui font recette, en première division et les autres en seconde. Les dirigeants et les municipalités ayant alors la possibilité de récupérer leur argent, bâtiraient de très bonnes équipes. Et l'entente entre joueurs et dirigeants serait aussi bonne qu'à Reims en ce moment.

Prenez le cas des équipes qui vont monter en division I. Il serait souhaitable que ce soit le Red Star, Rouen, Nantes, Marseille. Il est désolant que Bordeaux dégringole, car les possibilités y sont plus grandes qu'à Nancy. Puisque le football est devenu un spectacle, je pense qu'il faut porter l'effort sur les endroits où le public « mord » !

Tout comme il faut porter l'effort sur des problèmes comme les installations sportives ou l'arbitrage. Pourquoi n'existe-t-il pas encore un corps d'arbitres professionnels ? Et pourquoi la progression d'un jeune est-elle aussi lente ? Si les footballeurs devaient comme les arbitres être promus à l'ancienneté, l'équipe de France ne gagnerait pas beaucoup de matches, avouez-le...

En bonne place, le fusil offert au meilleur buteur de la Coupe du Monde 58.

Oui ! Je suis un réaliste

Je reçois une vingtaine de lettres par jour. Je réponds à celles qui contiennent un timbre. Sinon je déchire. Je suis un réaliste...

Il y en a pour tous les goûts. La majorité viennent de gosses qui désirent une photo dédicacée. Une fois, on m'a demandé 1.800.000 francs : sans doute un gars qui s'imaginait, comme mon boucher, que j'étais Rockfeller. Quand j'ai eu mal au foie, un correspondant m'a indiqué un médicament-miracle. Mais je me suis vu proposer dix autres remèdes. Malheureusement, ce n'était jamais le même !

Certains m'écrivent : « Vous avez tort de chanter, ne vous rendez pas ridicule. » D'autres au contraire m'affirment : « C'est bien ! Vous devriez lâcher le football ! » A tout cela, je vais répondre...

J'ai abordé la chanson pour faire plaisir à mon ami Gil Bernard qui mérite de réussir. Si je n'avais pensé qu'il possède une certaine valeur, jamais je n'aurais chanté avec lui ou pour lui. Si on m'a fait chanter, c'est parce que j'ai un nom de footballeur, je le sais parfaitement ! Je crois chanter juste (sans jeu de mots), c'est tout ce qu'on peut dire. Je n'ai jamais travaillé ma voix, je ne la travaille pas. Cet été, pendant les vacances, je pourrais si je voulais gagner 3 millions en un mois. On m'a fait des propositions pour une tournée de casinos qui me rapporterait 200.000 ou 300.000 francs par soirée.

Si les organisateurs font cela, c'est qu'ils pensent qu'il y aurait du monde. Et je sais qu'il y aurait du monde !

J'en avais parlé à M. Germain, qui m'avait donné la permission. Ce qui intéresse le club, c'est que je sois là le jour de la reprise de l'entraînement ! Mais j'ai refusé, parce que justement, je ne veux pas qu'on pense que je crois avoir un avenir dans la chanson. Je fais ça uniquement pour un ami.

Si j'ai paru une fois en public, c'est parce qu'il y a eu un quiproquo : Eddy Warner m'avait contacté et j'ai cru qu'il s'agissait d'une émission en studio ; finalement c'était en public. J'ai donc chanté parce que j'avais promis d'y aller. Ensuite, je suis allé à la télé parce qu'on m'a dit : « Comment ? Vous passez à la radio et vous ne voulez pas passer chez nous ! » Au Gala des Sports, je n'ai pas fait plus que ce qu'a fait André Darrigade en chantant avec... Darrigade et Fouziquet ou ce qu'a fait Michel Rousseau. Mais pour le reste, on ne peut pas dire qu'on m'a vu trop souvent en public.

Je suis réaliste, mais je ne suis pas prétentieux et fou. J'aime l'argent, comme tout un chacun et j'estime que la carrière de footballeur ne dure pas comme une carrière de chanteur, par exemple. Alors, autant en profiter quand on a la cote. Je n'ai jamais contacté personne, ce sont les maisons qui viennent me trouver. Il faut avoir conscience de ce qu'on est et puis c'est tout. Je n'empêche personne de faire des affaires.

D'autres footballeurs pourraient conclure des affaires extra-sportives si quelqu'un s'occupait de proposer des noms.

Les maisons retiennent les noms de Fontaine et de Kopa, nous n'y pouvons rien.

On pense parfois qu'en se consacrant au

Ma carte de visite

- Je suis né le 18 août 1933 à Marrakech.
- J'ai débuté à Marrakech pour aller ensuite à l'U.S. Marocaine de Casablanca.
- J'ai débarqué dans la métropole en 1953 pour signer mon premier contrat professionnel à l'O.G.C. Nice.
- J'ai gagné la Coupe de France (1954) et le championnat (1956) sous les couleurs niçoises.
- J'ai été transféré de Nice à Reims pour 10 millions en 1956.
- J'ai tenu la place d'inter gauche dans l'équipe des Espoirs, le 17 décembre 1953, au Parc, contre le Luxembourg.
- J'ai joué mon premier match en équipe de France, le 7 octobre 1956, à Colombes, contre la Hongrie.
- J'ai été le meilleur tireur de la Coupe du Monde 1958, en Suède, avec 13 buts ce qui m'a permis de battre le record du Hongrois Kocsis (11 buts en 1954).
- J'ai été aussi le shoteur n° 1 du championnat, en 1958, avec 34 buts, et deux fois second derrière Cisowski (1957 avec 30 buts, 1959 avec 24 buts).
- J'ai remporté le championnat avec Reims en 1958 et j'ai joué la finale de la Coupe d'Europe 1959, à Stuttgart, contre le Real.
- J'ai un diplôme de moniteur d'éducation physique.
- J'ai quatre frères et deux sœurs.
- Je suis marié à une niçoise (Nelly).
- Je mesure 1 m. 73 et je pèse 72 kgs.

« Si on m'a fait chanter c'est que j'ai un nom de footballeur... »

IL DEMARRE. Un mouvement tactique qui fait la force de Reims et de l'équipe de France : Kopa a le ballon, Fontaine démarre dans le plus pur style d'un trois-quarts de rugby. Dès que Raymond se rend maître de la balle, Just s'engouffre dans un espace libre pour recueillir la passe.

IL DRIBBLE. Fontaine n'est pas seulement un fonceur et un démolisseur de défenses. Il possède aussi une excellente technique. Sa conduite de balle est un peu heurtée. Il dribble (ici devant le Nîmois Barlaguet) à sa manière, en accompagnant le ballon avec tout le poids de son corps.

IL ARRACHE. Athlète du football (ancien moniteur d'éducation physique), Fontaine est très solidement planté sur des jambes aux muscles épais et aux grosses articulations. Cela lui donne une force inégalable dans les contres et les tacles. Il « arrache » avec beaucoup d'efficacité et peut résister à toutes les charges.

IL SAUTE. Sa détente n'est pas extraordinaire, mais ses coups de tête sont très dangereux. Surtout parce qu'il n'a peur de rien ni de personne dans les dix-huit mètres. Et parce que le but adverse exerce toujours sur lui un pouvoir magique et fascinant.

IL SUIT. Sans être un bulldozer, à la manière des avants centres britanniques, Fontaine reste tout de même constamment en pointe, à l'affût de la moindre occasion. Les gardiens ne peuvent se permettre aucune fantaisie devant lui. Car il suit inlassablement toutes les balles.

IL FRAPPE. Tout Just Fontaine est dans cette photo impressionnante : tout le Fontaine, tireur redoutable profitant de la moindre ouverture pour tenter sa chance, combattant obstiné qui à la manière de Marcel Cerdan abat ses adversaires en les saoûlant de coups ; Just Fontaine a la frappe lourde mais irrésistible.

IL ESQUIVE. Chevaleresque, il sait pourtant épargner l'adversaire quand ce dernier court le risque de lui plonger dans les pieds. Ainsi esquive-t-il le gardien marseillais Fischbach qui a tenté en vain de lui barrer la route menant à ses filets.

IL MARQUE. Il est le buteur de Reims et de l'équipe de France. Toujours à la pointe du combat, ses duels avec le gardien adverse se résument souvent à une lutte d'homme à homme. Il marque des buts en force. Mais il sait aussi marquer des buts en finesse : l'Autrichien Schmied est ici sa victime.

Charmant tableau d'une heureuse intimité.

Poussy : le meilleur ami de Justo.

commerce et à la publicité, nous perdons du temps et nous pensons moins au football. Ceux qui croient cela n'ont qu'à se mettre à notre place: si des marques nous offrent de l'argent, nous ne pouvons pas le refuser simplement pour plaire au public. Ce qui importe c'est que sur un terrain nous fassions notre travail le mieux possible. Je crois qu'on n'a rien à nous reprocher sur ce plan-là. En ce qui concerne l'entraînement, je sais que je suis toujours présent aux séances de travail quotidiennes. Quand je prends un peu de liberté, c'est toujours le lundi, et j'en demande alors la permission au club.

En plus de cela, quelqu'un s'occupe de mes affaires moyennant 20 % de commission ; je ne perds donc pas tellement de temps. Je m'arrange toujours pour traiter mes contrats ou prendre mes photos publicitaires à l'occasion d'un déplacement.

Mais qu'on ne vienne pas mélanger les deux choses ; si je tire parti de la situation présente, cela me paraît normal. Question d'opportunisme !

Mais je suis et je reste avant tout Fontaine footballeur, Fontaine marqueur de buts. Avec ou sans Kopa !

Kopa mon ami

On a dit très souvent que si j'ai réussi en Suède, c'est grâce à Kopa. La présence de Raymond améliore mon rendement, c'est indubitable. Mais l'inverse est aussi vrai. Il faut quelqu'un pour terminer son action et compléter son jeu.

Et puis je voudrais tout de même faire remarquer qu'avant la Suède : j'avais déjà marqué 18 buts à Nice la première saison, en 22 matches, puis 20 en 26 matches, puis encore 7 en 17 matches (j'étais remplaçant) ; 30 buts l'année suivante avec Reims. Tout ça sans Kopa. Et 34 encore la saison d'après en 26 matches et avec 2 mois d'interruption. Et 24 l'année dernière, avec tous les ennuis que j'ai pu avoir.

Et toujours sans Raymond !...

D'ailleurs, avec Kopa cette fois, je suis resté il y a quelques semaines sans pouvoir marquer un seul but en 7 matches. On me l'a même reproché, ce qui est en soi un compliment.

Il est évident que je suis définitivement rangé dans la catégorie des « battants ». J'ai toujours été un avant de pointe : inter ou avant centre. Comme cadet déjà je portais le numéro 10. C'est lui que je préfère. A l'intergauche je me sens plus à l'aise pour déborder, je crochète du pied droit et je suis dans ma bonne ligne de course et de tir.

L'art du démarquage, c'est Ruben Bravo qui me l'a appris. Sans le savoir d'ailleurs ! Ce qui me frappait chez lui, c'est qu'il faisait 15 secondes au 100 mètres mais était toujours démarqué. J'ai eu la possibilité d'étudier son truc... de la tribune où je me trouvais souvent hélas ! J'ai remarqué par exemple que lorsqu'il était marqué de près, il amorçait une feinte de départ dans un sens puis démarrait à l'opposé. L'adversaire était neuf fois sur dix pris à contrepied et Ruben démarqué. J'en ai tiré parti pour les départs en profondeur. Sur ces phases de jeu-là, un Kopa est sensationnel. Car il n'a pas son pareil pour vous donner le ballon au bon moment.

Son plus jeune frère joue à l'A.S. Cannes avec un nom difficile à porter.

Mais il m'est aussi arrivé de jouer les distributeurs. Dans le onze de l'Armée en particulier.

L'idéal c'est que dans une ligne d'avants, tout le monde soit capable de construire et de partir en profondeur. Même à Reims les joueurs sont en mesure de le faire, mais on nous a tellement « catalogués » que nous sommes « marqués ». Kopa distributeur sait aussi partir en pointe et marquer. Piantoni, dont on dit qu'il joue plutôt en pointe, peut vous adresser une passe de 30 mètres. Moi-même je suis classé « battant » mais je sais aussi faire marquer des buts.

Cela dit, je connais Raymond Kopa depuis longtemps, depuis l'Armée où nous jouions déjà côte à côte, avec Ujlaki, Pillard et Faivre.

Kopa et moi, nous nous comprenons bien sur le terrain et dans la vie. Raymond est un garçon intelligent. Nous sommes toujours à peu près du même avis, quel que soit le sujet abordé. Nous ne sommes pas jaloux l'un de l'autre parce que nous savons mutuellement nous apprécier. Je lui confie même des secrets d'affaires, que je ne confierais pas à d'autres. Parce que je le sais franc, droit, malin et de bon conseil.

Tout comme Albert Batteux d'ailleurs qui a su tout de suite me prendre et me mettre en confiance. Il sait les mots qu'il faut dire à chacun et c'est ce qui fait sa force !

C'est ce qui doit faire la force d'un entraîneur !

Il faut d'ailleurs avoir beaucoup de psychologie pour arriver à concilier les caractères de onze hommes différents. Et beaucoup de courage pour rester patient avec des dirigeants trop souvent ignorants et injustes. L'entraîneur c'est le tampon entre les joueurs et les dirigeants. Quand l'équipe gagne, bravo aux joueurs et aux dirigeants ; quand l'équipe perd, sus à l'entraîneur et aux joueurs. L'entraîneur est toujours dans les mauvais coups !

Cela me plairait d'être entraîneur, mais il me faudrait un contrat à long terme. Comment se fait-il d'ailleurs qu'on fasse signer à un joueur un contrat de 20 à 35 ans et qu'un entraîneur n'ait lui aucune garantie ?

J'estime qu'il faut environ 4 à 5 ans pour faire du bon travail et qu'il ne faut pas vouer l'entraîneur aux gémonies quand l'équipe n'a pas de résultats ; trop souvent la malchance fait qu'une équipe n'est pas à son rang.

Je passerai le diplôme, je ferai tout ce qu'il faudra pour cela mais quand je finirai ma carrière, il y aura beaucoup de concurrents ! Et puis, j'ai aussi un caractère assez particulier... J'aimerais avoir au-dessus de moi un conseiller comme M. Azcona ou M. Nicolas, un homme qui ne change pas d'idées du jour au lendemain et avec qui on puisse travailler la main dans la main. Mais le trouverai-je cet homme-là ?

Il est un autre métier qui me plairait encore plus : celui de journaliste. Journaliste sportif s'entend, car je veux rester de toute façon dans le football qui est ma vie.

J'ai sûrement plus l'amour du football que celui du journalisme. Mais j'ai conscience que je pourrais apporter quelque chose et exprimer des opinions valables.

Je devais d'ailleurs faire un essai après Bulgarie-France, mais ça n'a pas marché. On m'avait demandé d'analyser le match de Sofia. Mais je ne pouvais porter des jugements sur mes camarades. D'autant plus que j'avais joué moi-même un mauvais match ce jour-là. Les « papiers » les plus intéressants, je ne peux pas les faire alors que je suis encore en activité.

D'ailleurs si j'écris des articles maintenant, le nom de Fontaine attirera certains lecteurs, mais on ne fera pas tellement attention au fond de l'article ni à la forme.

En ce moment, je pense en joueur, alors que plus tard je pourrai penser en journaliste. En ce moment j'accepte les louanges mais je me révolte aux critiques. Quand je prendrai la plume, je serai impartial.

Et surtout, j'éviterai de répéter sans cesse : « De mon temps... » C'est trop facile ! Le football évolue et évoluera tout le temps, c'est ce qui fait son charme.

Il m'a apporté argent, gloire, honneurs, mais je lui sais gré d'être avant tout un jeu. Et un jeu magnifique, aussi varié que l'imagination d'un bon scénariste.

Car si je suis réaliste et opportuniste, je suis aussi sentimental.

Beaucoup plus en fin de compte que vous ne pouvez le croire..

A 2.567 Kms DE PARIS

LE CHAMPIONNAT DU PÉTROLE

HASSI-MESSAOUD. — A 650 kilomètres au sud-est d'Alger, à 300 kilomètres de la frontière tunisienne, à 2.567 km. 400 de la Porte d'Italie, il y a un terrain de football.

Peut-être pensez-vous qu'il n'y a pas lieu de s'étonner. Certes, des terrains de football, il en existe un peu partout dans le monde. Mais ici, nous sommes dans le désert. A perte de vue, c'est l'immensité coupée par-ci, par-là, de quelques dunes. Au-delà de ces dunes, entre un ciel bleu et un sable jaune, des puits en exploitation crachent des flammes (les gaz de pétrole) rougeoyantes.

Au milieu de ce décor de rêve, né de la volonté des hommes, il y a maintenant quatre ans, une ville est sortie d'un sol aride et inculte.

C'est Hassi-Messaoud, cité-champignon du pétrole. Sept mille personnes évoluent dans ce campement ultra-moderne où les pétroliers cachent leur existence pénible dans un « confort d'opérette ».

Vaincre la solitude et l'ennui c'est l'essentiel souci de ces conquérants du désert. Aussi font-ils du sport, du football avant tout.

A l'heure de l'Apéritif, au « Bikini Bar », il n'est pas rare de surprendre des conversations « techniques » portant sur la valeur des uns et des autres.

« Le Championnat du Pétrole » est un événement qui, depuis l'année dernière, compte dans l'histoire d'Hassi-Messaoud. Il se déroule sur un terrain qui n'avoue ses origines sahariennes que par l'absence de gazon, son seul point faible. A « Maison-Verte », centre ville de la C.F.P.A. (Compagnie Française des Pétroles d'Algérie) on a pourtant fait pousser, à prix d'or, un petit parterre de gazon. C'est un tel exploit qu'une pancarte est née en même temps que le brin d'herbe ; elle dit ceci en lettres rouges : Surtout ne marchez pas sur la pelouse...

De telles précautions ne sont pas nécessaires sur le terrain de football, la végétation n'y fleurira jamais !

Qu'importe d'ailleurs, les matches n'en sont pas moins acharnés. Pendant huit journées (matches aller et retour) huit équipes se disputent le titre de « champion du désert ». Le pétrolier Pierre Garcia, ancien arbitre officiel, est là pour veiller à ce que les règlements soient bien respectés. C'est en réalité un championnat inter-compagnies qui groupe les équipes de la C.F.P.A., de la S.N. Répal, de la C.S.H. (Compagnie Saharienne Hôtelière), du 8e C.S.I. (Compagnie Saharienne d'Infanterie) et de l'U.I.A. (Union Industrielle Africaine) et de plusieurs équipes des services de l'aviation.

Chacune de ces équipes entretient une « rivalité de clocher », favorable à la compétition au sein de laquelle l'équipe de la C.F.P.A. a rang d'épouvantail. A l'intérieur de cette compagnie dont le personnel est très nombreux, il y a, en effet, plusieurs équipes. Même au désert, le footballeur n'est pas assuré de figurer en équipe première. Cette place, il doit la mériter, la gagner entre deux fois huit heures de forage, entre une journée chaude et une nuit glaciale.

L'équipe première (celle qui dispute le championnat) de la C.F.P.A. est une sélection des meilleurs pétroliers de « Maison-Verte ».

Oui, le ballon rond, aussi, a conquis le désert...

CHRISTIAN QUIDET.

Ces pages sur les Lois du jeu sont réalisées avec la collaboration de M. ROBERT MASSON.

QU'EST CE QUE LA "RÈGLE DE L'AVANTAGE" ?

On entend par "règle de l'avantage" le fait évident qu'une faute commise par une équipe ne doit en aucun cas avantager cette équipe. En conséquence, l'arbitre ne doit pas sanctionner une faute si, en le faisant, il croit favoriser l'équipe qui l'a commise.

PRATIQUEMENT, chaque fois qu'une faute est commise, l'arbitre doit instantanément se poser la question suivante :

« Qu'est-ce qui punira le mieux l'équipe fautive :
- siffler la faute et infliger la sanction prévue ?
- ou ne pas siffler et laisser le jeu se poursuivre ? »

Il devra choisir la solution la moins avantageuse pour l'équipe coupable.

L'arbitre n'est pas strictement obligé, lorsqu'il applique la règle de l'avantage, de signaler qu'il a vu la faute et qu'il l'a volontairement ignorée. Mais il est indispensable qu'il le fasse, de la voix et du geste. Il doit même, dès le premier arrêt du jeu, afin d'affirmer son autorité, signaler au joueur fautif que la faute commise ne lui a pas échappé et, suivant la gravité de cette faute, le rappeler à l'ordre, lui donner un avertissement, voire l'expulser.

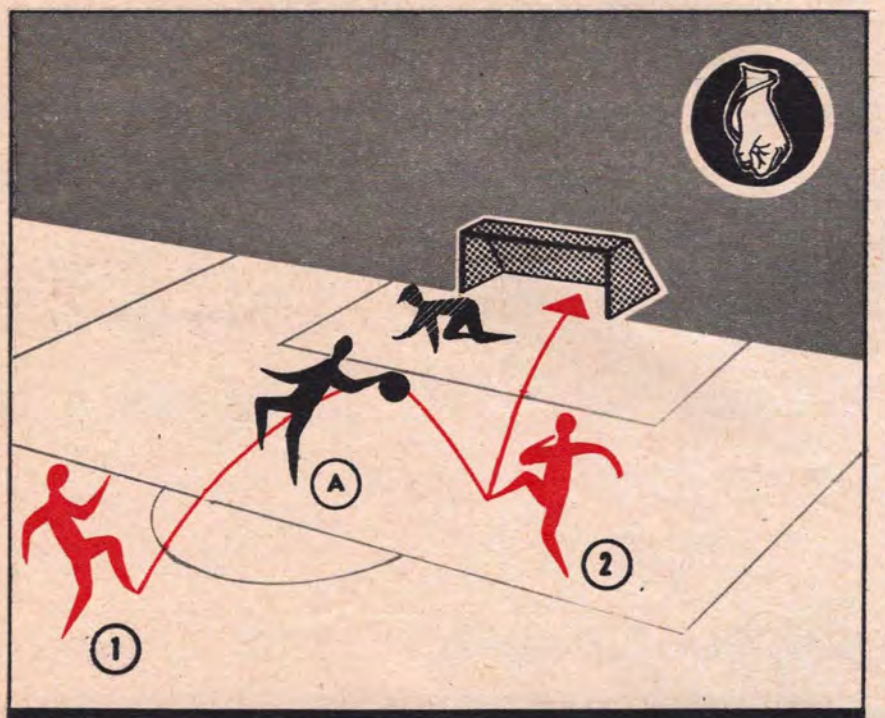
Il peut arriver que, ayant choisi de laisser jouer, l'arbitre s'aperçoive, après coup, que l'avantage ne donne pas le résultat qu'il attendait. C'est trop tard. Il ne peut plus revenir sur sa décision, l'International Board ayant pris position sur ce point en ces termes :

« Lorsque l'arbitre a décidé d'appliquer la règle de l'avantage et de laisser le jeu se poursuivre, il ne peut pas revenir sur sa décision au cas où l'avantage présumé ne se réalise pas, même s'il n'a pas indiqué par un geste sa décision. »

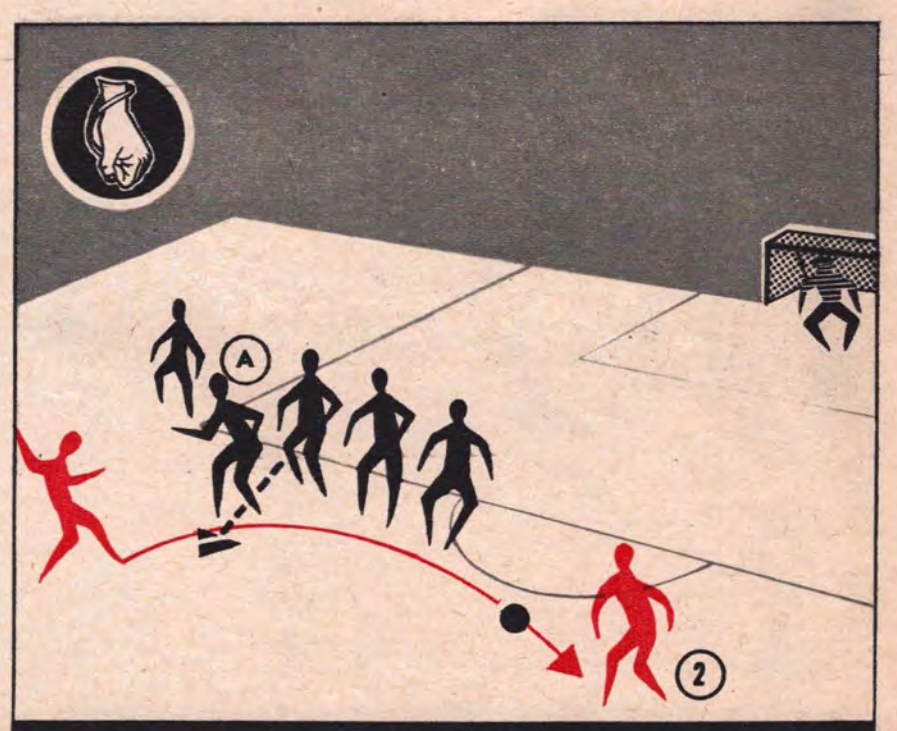
BIEN PLUS QU'UNE RÈGLE

LA « règle de l'avantage » devrait avoir force de loi, même si elle n'était pas inscrite, en toutes lettres, dans les Lois du jeu. Il s'agit moins en effet d'une prescription que d'un grand principe, dominant toute l'application des Lois du jeu ; d'un principe de base sans lequel l'esprit même du jeu serait faussé ; d'un principe valable non seulement dans la juridiction sportive, mais dans la juridiction civile. C'est ainsi que, dans la Rome antique, une loi édictait déjà que : **« Nul ne peut se prévaloir de ses propres turpitudes ».**

Les premières règles du football étaient muettes sur l'avantage, les

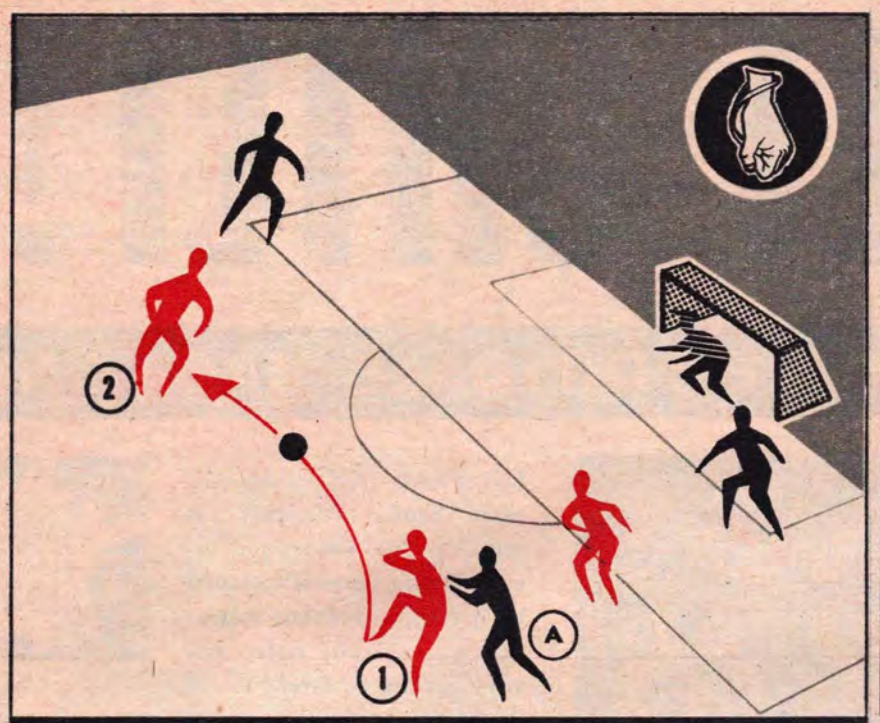


UN CAS TYPE. L'attaquant rouge (1) vient de tirer vers le but déserté par son gardien. Voyant la situation désespérée, le défenseur noir (A) arrête le ballon de la main et le détourne vers l'attaquant rouge (2) qui tire dans le but vide et marque. L'arbitre NE DOIT PAS SIFFLER le penalty (qui avantagerait l'équipe fautive), mais accorder le but au camp rouge.

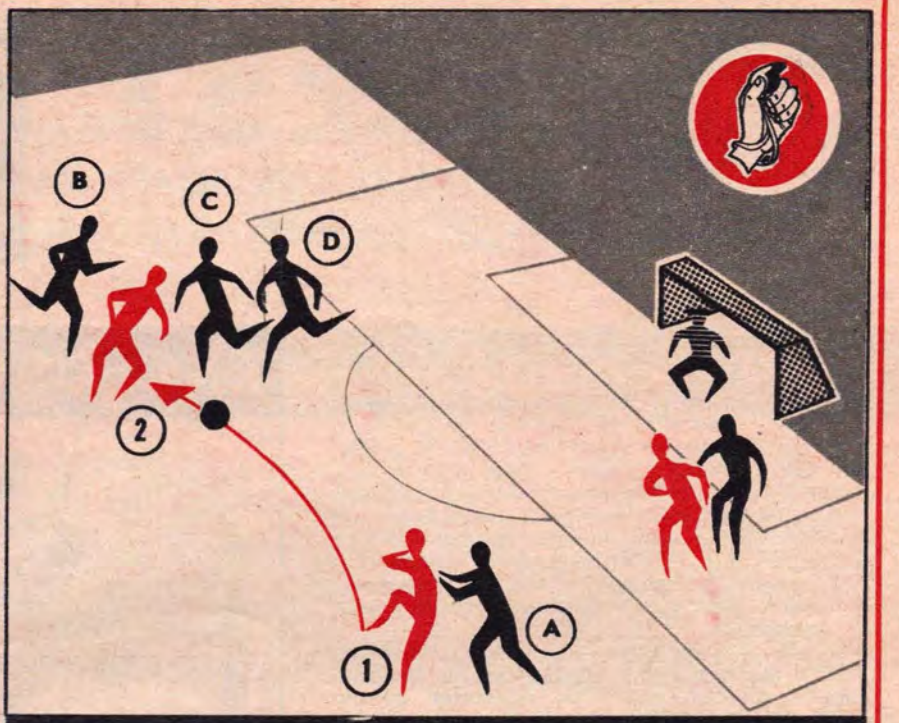


COUP FRANC de 30 mètres en faveur des rouges. Les joueurs noirs font le mur à la distance réglementaire de 9 m. 15 ; mais l'un d'eux s'avance vers le ballon au moment où le coup franc va être tiré, commettant ainsi une faute. Le coup franc botté vers le joueur (2) démarqué étant, dans l'opinion de l'arbitre, plus avantageux qu'un coup franc à rejouer, l'arbitre NE SIFFLE PAS.

ILLUSTRATIONS DE DÉRY.



LE DEFENSEUR NOIR (A) commet une faute volontaire sur l'attaquant rouge (1) en le poussant. Mais, malgré cette action irrégulière, le joueur (1) a réussi à passer le ballon à son partenaire (2) démarqué, dont l'offensive peut être très dangereuse. La passe étant, dans l'opinion de l'arbitre, plus avantageuse qu'un coup franc, il ne sifflera pas et laissera le jeu se dérouler.



MEME POSITION que dans le dessin précédent. L'attaquant rouge (1) a été poussé volontairement au moment où il transmettait la balle à un partenaire. Mais, cette fois, ce partenaire (2) est marqué de très près et n'a aucune chance de passer. L'arbitre SIFFLERA COUP FRANC pour les rouges à l'endroit de la faute estimant ce coup franc plus avantageux pour eux.

législateurs supposant sans doute que ce principe n'avait pas à être exprimé pour être appliqué. Ce n'est qu'en 1903 qu'on put lire dans la loi relative aux coups francs : « **L'arbitre s'abstiendra de faire appliquer les dispositions de la présente loi dans les cas où il est convaincu que, ce faisant, il conférerait un avantage à l'équipe délinquante** ».

Actuellement, c'est dans la loi V (Arbitre) qu'on trouve ces lignes :

« **Cependant, il s'abstiendra de pénaliser dans le cas où, en le faisant, il croirait favoriser l'équipe ayant commis la faute.** »

Cette règle, essentielle et dont l'application parfois délicate permet de reconnaître les meilleurs arbitres, n'a jamais été atténuée et encore moins supprimée, comme quelques-uns le croient. La « règle de l'avantage » demeure plus que jamais la règle d'or du football.

SIGNIFICATION DES SIGNES EMPLOYES

L'arbitre siffle la faute.

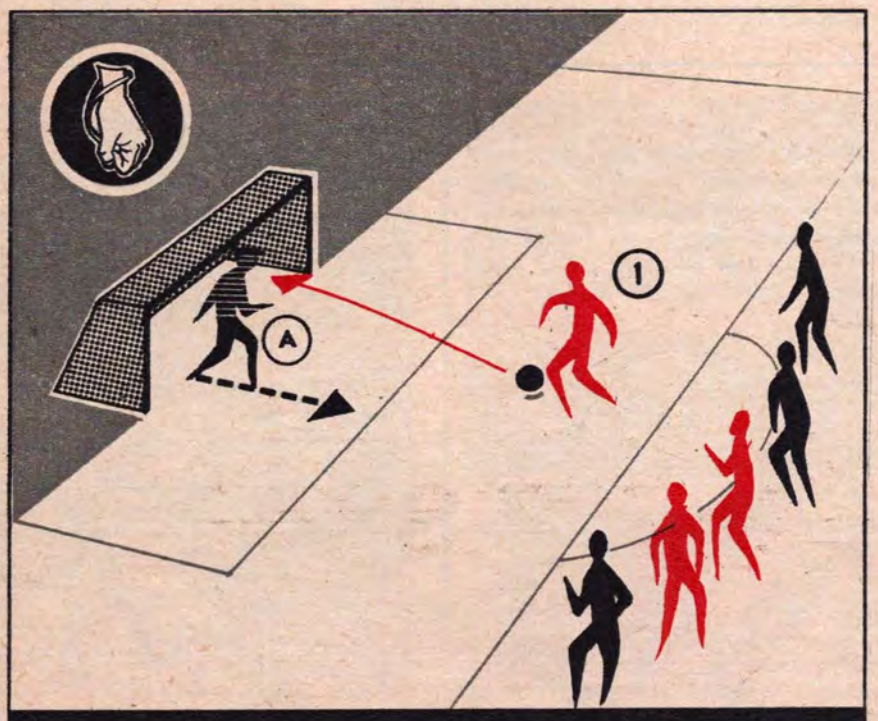
L'arbitre ne siffle pas et applique la règle de l'avantage.

Nous traiterons, dans nos prochains numéros, les questions suivantes :

- **LES FAUTES QUI JUSTIFIENT UN COUP FRANC DIRECT ;**
- **LES FAUTES QUI JUSTIFIENT UN COUP FRANC INDIRECT ;**
- **LES FAUTES QUI JUSTIFIENT UN AVERTISSEMENT OU UNE EXCLUSION ;**
- **L'OBSTRUCTION ;**
- **LE PENALTY, etc.**

Nous répondrons également aux « colles » que nous poseront nos lecteurs.

ERRATUM : Nous avons écrit, dans nos pages sur le hors-jeu (FOOTBALL-MAGAZINE de février), qu'un joueur était hors-jeu dans telles et telles conditions « sauf s'il reçoit le ballon sur coup de pied, corner, etc. », c'est évidemment « sur coup de pied DE BUT » qu'il fallait lire.



PENALTY en faveur des rouges que s'apprête à tirer le joueur (1). Après le signal de l'arbitre, le gardien de but noir s'avance et n'est plus sur sa ligne de but au moment où le coup de pied est donné. Il commet ainsi une faute. Cependant, le ballon pénétrant dans les filets, l'arbitre accorde le but, car, s'il faisait rejouer le penalty, il avantagerait l'équipe qui a commis la faute.

SITUATION CRITIQUE pour les noirs : les rouges ont le ballon et se montrent menaçants. Pendant cette action de jeu, le joueur noir (A), qui avait quitté le terrain pour blessure, commet la faute d'y revenir sans autorisation de l'arbitre. Celui-ci NE SIFFLE PAS cette faute, estimant qu'en arrêtant le jeu il avantagerait le camp noir menacé.

ÇA, C'EST LE CHILI !

SI elle ne bout pas encore, la marmite du football chauffe à Santiago, et dans tout le Chili. Le **Comité Ejecutivo del Campeonato Mundial de Football** compte faire jouer dix ou onze rencontres à l'Estadio Nacional, que l'on est en train d'agrandir à une contenance de 95.000 spectateurs. Il renonce provisoirement à utiliser le nouveau Stade de Colo-Colo (nom d'un cacique indien qui tint longtemps tête aux envahisseurs espagnols) ; il y renonce, parce qu'il n'y aurait pas assez de public pour une concurrence de deux matches.

Je suis allé cinq fois à l'Estadio Nacional, pour y assister à des confrontations internationales de clubs ; j'ai pu constater qu'une partie du virage est neutralisée parce que les travaux s'y déroulent normalement. La visite des lieux de séjour qui seront affectés en 1962 aux équipes nationales étrangères, constitue en revanche une révélation et un émerveillement. Les « colonies » française, espagnole, italienne, anglaise, allemande, israélite, rivalisent d'un confort et d'une élégance que nos photographies dispensent de vanter.

Les stades des clubs français, espagnol, italien, anglais, sont achevés et seraient bientôt parachevés, s'il leur était demandé de donner asile complet aux délégations étrangères.

Le club allemand est en voie d'accomplissement. Une vaste surface, encore inculte, sera aménagée en terrain de football de compétition. Sur la stèle d'entrée, l'aigle germanique est gravé, mais le club s'appelle « Club de **Manquehue** », nom indien d'un mont de 1.600 mètres dominant le stade et qui signifie : « abri du condor ». Pendant la seconde guerre mondiale, le club allemand — c'était son nom — fut confisqué par le Chili. La colonie germanique est devenue prudente pour éviter toute surprise. L'an dernier, le sélectionneur unique et entraîneur national. Sepp Herberger, a visité le club et la délégation allemande y habitera si la République Fédérale se qualifie.

Un stade yougoslave et un stade syrien sont en construction. Devant cette prolifération de clubs d'immigrés, Paris et beaucoup d'autres capitales feraient triste figure à côté de Santiago.

Le Stade Français, concentration idéale pour l'équipe de France

Le Stade Français présidé par M. Van Kilsdok, directeur d'**Air France** à Santiago, serait une concentration idéale pour l'équipe de France, si nos représentants se qualifient pour l'épreuve finale du championnat. Il sera mis gracieusement, me dit son président, à la disposition de la F.F.F. ; le comité du club envisage même d'y loger notre délégation en y aménageant des chambres à coucher. Sinon, la France serait bien avisée en réservant un hôtel, au pied de la Cordillère des Andes, dans la localité nommée Las Vertientes, à la sortie de cañons pittoresques formés par un torrent le Mai Po.

Dans un pavillon adjacent au bâtiment principal demeure Albert Mainella, un français, grand maître de l'athlétisme chilien. Je l'avais vu souvent à l'Institut National des Sports à Paris. Quand je le rencontrai à Santiago, il s'apprêtait à partir en tournée de prospection pour le sud, à Concepcion et dans la région. La canne qu'il tenait à la main n'était pas le bâton du pèlerin, il le servait à aider et soulager une jambe blessée. Quelques jours auparavant, à l'entraînement, Mainella avait reçu de plein fouet, avec une force qu'il estime à 200 kg, le marteau de 7 kg 257 lancé imprudemment par un athlète qui avait négligé d'installer la cage métallique de protection. Lâché prématurément, l'engin avait

SUITE PAGE 22

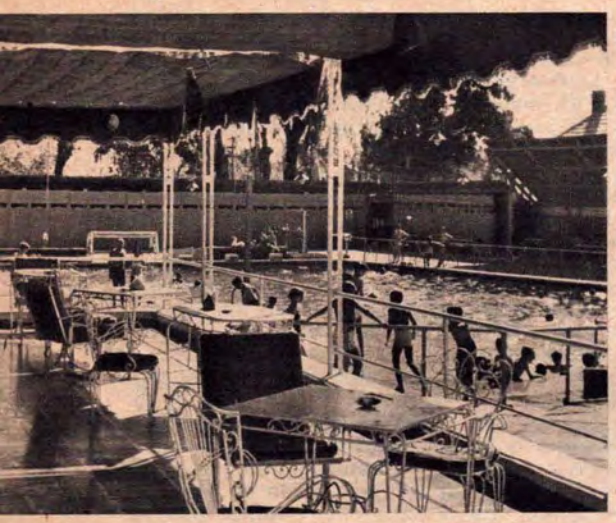
EXCLUSIVITÉ FOOTBALL MAGAZINE :

LES FRANÇAIS résideront au... Stade Français. A gauche, M. Alvarado, secrétaire du comité exécutif et Riera, entraîneur national, y reçoivent notre envoyé spécial Gabriel Hanot. A droite, le pavillon principal où vivront les joueurs Tricolores. Ci-dessous, à gauche : le terrain d'entraînement et au fond du décor la Cordillère ; à droite : la piscine.

LES ANGLAIS ne seront pas dépaysés. Quand ils arriveront devant le County Club, ils se croiront tout près de Londres et n'auront aucun mal à créer l'ambiance qui leur est chère.

Gabriel Hanot revient du Chili où il a dirigé le stage national d'entraîneurs. Grâce à son passionnant récit, vous connaîtrez le caractère des footballeurs chiliens qui seront les prochains adversaires de l'équipe de France (le 16 mars au Parc des Princes).

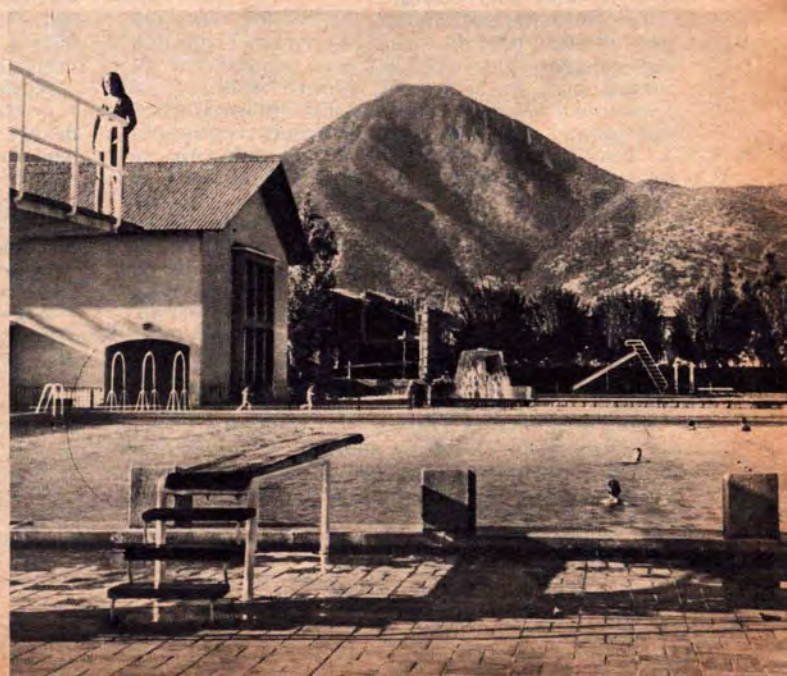
Voici les résidences que le Chili réserve à ses hôtes européens en 1962



LES ESPAGNOLS vivront « comme chez eux » dans un pavillon au style mauresque (ci-dessus) parfaitement adapté à leurs goûts. Ils y trouveront tout le confort et des salons (ci-contre, à gauche) pour les heures de détente. Ils y découvriront aussi une jolie petite chapelle (ci-contre à droite).

LES ITALIENS apprécieront le style moderne du grand salon de leur luxueuse résidence où tout est conçu pour les heures de calme. Remarquez (à gauche) les fauteuils de repos. La « Squadra Azzurra » s'entraînera sur la pelouse de l' « Audax Italiano » (ci-dessous) et prendra si elle le veut ses repas en plein air (à droite).

LES ALLEMANDS prépareront leurs matches eux aussi dans un cadre particulièrement agréable et adapté aux besoins de sportifs en pleine compétition.



miraculeusement atteint Mainella sur la partie supérieure de la cuisse, ni trop haut, où elle aurait brisé la hanche ou enfoncé le ventre, ni trop bas, où elle aurait fracassé le genou.

Le Stade Français, fondé il y a 30 ans, le 14 juillet naturellement, s'est d'abord appelé Sport Français. Des liens d'amitié entre le Stade Français de Paris et des membres de ce club installés au Chili, lui ont donné son nom définitif.

Les découragements et la persévérance admirable de Riera

Fernando Riera, 38 ans, entraîneur national de Football du Chili, ancien joueur de Reims et de Rouen, abat un labeur énorme en constituant dans son pays un corps d'entraîneurs à la manière de celui auquel le football français est en grande partie redevable de sa valeur et de ses succès.

Riera travaille avec une compétence et une autorité indiscutées, une volonté et une persévérance d'autant plus admirables qu'il est seul ou presque seul, à assurer une tâche considérable. Il est à la fois directeur technique, et administrateur du stage d'entraîneurs et il ne se sépare pas d'une serviette pleine de papiers. Il arrive dès 5 h. du matin, le premier, au petit stade municipal de Nunua, situé près de Santiago comme Boulogne-sur-Seine est voisin de Paris. Il part le dernier vers 1 heure de l'après-midi ayant tout vu, tout observé, visité tous les groupes, donné chaque fois un conseil et un exemple, et aucune matinée ne se termine qu'il ne se soit exercé, en compagnie d'instructeurs, à des amortis, feintes et tirs devant un but.

Pourtant, il traverse des moment de profond découragement. Né à Santiago, fils d'Espagnols nés aux îles Baléares, il apprit en Europe, en France, puis comme entraîneur de Belenenses au Portugal, des habitudes d'ordre, d'exactitude, un sens du devoir et de la responsabilité qui paraissent trop rigoureux en Amérique du Sud. Obligé de tout faire par lui-même, contraint de lutter et de patienter pour le remboursement des dépenses engagées, il n'est guère secondé, dans cette œuvre nouvelle au Chili, que par deux hommes qui ont déjà dirigé des stages nationaux, Alberto Buccicardi à Concepcion et Luis Alamos à Antofagasta. Si Riera passe la main, toute l'entreprise s'écroulera. Mais il tiendra bon et, d'ailleurs, il n'a guère le temps de faire son examen de conscience et de reprendre son souffle.

Le stage d'entraîneurs à peine terminé, Riera reprend en main les juniors nationaux et, presque aussitôt après, les 22 sélectionnés qui sont concentrés pour le voyage en Europe et les 7 matches conclus du 16 mars au 23 avril, à commencer par France-Chili au Parc des Princes.

Mais comment expliquer que la passion sud-américaine pour le football ne seconde pas mieux un homme qui lui apporte un plan et des moyens d'exécution ?

Le sud-américain subit l'influence d'un climat chaud, parfois trop généreux. L'immensité géographique avec son lent écoulement du temps, pèse aussi sur sa volonté et l'hérédité indienne — j'ai eu l'impression qu'un Chilien sur trois a les traits des premiers occupants — semble lui commander de ne pas trop se presser. Le Chilien a de bonnes intentions. Il promet, et les jours passent sans que rien ne soit accompli. La fameuse expression espagnole « a la mañana por la mañana » (à demain matin), n'est nulle part suivie de si peu d'effet qu'en Amérique du Sud. Le Chili, enserré dans sa prison de montagnes et devant son étendue déserte et froide du Pacifique ne s'inscrit pas en faux contre le sens ironique qu'a pris peu à peu la célèbre formule.

Pourtant, quand l'opposition devient directe — pendant un match de football — les choses sont immédiatement prises au sérieux, sinon au tragique. Le sang monte à la tête d'un seul coup, parfois sans raison ni justification, et le football cède rapidement la place à la querelle, aux bousculades et aux coups. Le tempérament nonchalant et pacifique devient ardent et belliqueux. Lorsqu'en fin de stage une rencontre sans enjeu met en présence élèves-entraîneurs et instructeurs, chaque équipe veut gagner. Riera lui-même, pince les lèvres ; Perez, l'ancien avant du R.C. Paris en 1938-39, lève les bras et adresse des reproches à ses partenaires, Vasquez, ex-joueur du R.C. Paris en 1951-52 et du Red Star en 1952-53 lance des cris d'encouragement à ses coéquipiers d'une heure et Martin Garcia retrouve ses jambes de 20 ans, pour marquer comme demi-gauche d'attaque, 2 buts de volée et, emporté par sa fougue, il retourne à son poste comme au temps jadis, à grande allure.

« Je dirais aux voleurs : je m'appelle Norton »

La différence de caractère entre le Sud-Américain et l'Européen se dégage puissamment grâce au football. Tandis que l'Européen occupe un juste milieu continu, le Sud-Américain passe du relâchement à la plus vive tension. Ainsi s'expliquent les incidents si fréquents, provoqués par les équipes du Nouveau Monde sur les terrains européens de football et qui semblent incompréhensibles aux spectateurs de l'Ancien Continent. C'est en partie parce qu'ils n'ont pas su éviter toute conduite scandaleuse en Suisse, mais qu'ils se sont abstenus de tout écart en Suède que les Brésiliens ont perdu en 1954 et gagné en 1958 le Championnat du Monde.

Détendus, les élèves-entraîneurs chiliens, dans un pays où pourtant le football nourrit à peine son homme, sont admirables de zèle, de dévouement et de conscience professionnelle.

Ils ne reçoivent pourtant de la Fédération que le petit déjeuner. Tout le reste est à leur charge : frais de séjour pour ceux qui n'habitent pas Santiago, et de transport, en autobus spécial, de Santiago au lieu du stage.

Comme dans les stages régionaux de Concepcion et de Antofagasta, il en est qui chaque matin viennent de loin. L'un d'eux, Ferrara est militaire de carrière et il a été muté récemment de l'extrême-sud, plein de glaces et frimas, Punta Arenas dans la Terre de Feu en Patagonie, à Arica dans l'extrême-nord, sec et brûlant, à 4.000 km de distance, soit quatre fois le trajet de Dunkerque à Perpignan ! Pour le moment il habite chez des parents dans la grand banlieue de Santiago ; il se met en route à 3 heures du matin, parcourt 4 km à pied, prend, dans la petite ville de San Bernardo, le premier autobus pour la capitale et il arrive juste à temps pour attraper l'autobus spécial.

Un autre qui porte le nom de Contreras, comme ce Québracho dont nous avons parlé dans le premier numéro (**Contreras** est aussi commun au Chili que **Dupont** ou **Durand** chez nous) est connu également par son surnom **« Norton »**, qui était celui d'un footballeur anglais dont la célébrité est parvenue jusqu'au Chili. Norton a joué souvent dans l'équipe nationale chilienne, mais il a vécu comme une cigale et ne trouve une occasion de reclassement que dans la profession d'entraîneur. Il dit plaisamment :

« Moi, j'habite si loin et dans un lieu si désert que j'ai deux douanes à franchir pour arriver à Santiago. »

Deux douanes ? Le style imagé laisse entendre que Norton traverse chaque matin, deux lieux mal famés où il risque d'être arrêté et dépouillé.

« Que feriez-vous si pareille mésaventure survenait ? »

« Je dirais, je m'appelle Norton, ancien ailier gauche de Colo Colo et je suis sûr qu'on me répondrait : — Puisque c'est toi, va, passe. »

Le plus pittoresque des instructeurs est le souriant Argentin, aux cheveux grisonnants, Martin Garcia, qui sera, pendant la prochaine saison, attaché au club minier Schwager, participant au Championnat de la région de Concepcion.

Martin Garcia, 45 ans, eut son heure de gloire dans le pays natal. Il a conservé une vitesse, une technique de gaucher, un allant qui commandent le respect et même l'admiration.

Il ne parle que de football et ne consacre son existence qu'au football. S'il était tout à coup interdit de prononcer ce mot et de parler de ce sport, Garcia ne vivrait pas trois jours. S'il a la voix éraillée, c'est sans doute parce qu'il a tellement de récits et d'anecdotes à raconter sur le jeu. Il s'y montre intarissable et n'écoute impatiemment ses interlocuteurs que pour narrer bientôt lui-même des souvenirs.

Il est resté célibataire et on comprend qu'il n'ait jamais trouvé le temps, le goût, l'occasion favorable de se marier. Dans les moments de complète intimité conjugale, il est certain qu'il aurait interrompu ses effusions en disant par exemple : **« Quand Di Stefano et Nestor Rossi jouaient à Bogota en Colombie... »**

Ça, c'est encore l'Amérique du Sud.

L'argentin Hernandez ne parvint pas à jouer comme Kopa

Ma contribution personnelle dans ce stage d'entraîneurs consista, après une révision de la technique individuelle, à mener les stagiaires vers le travail d'approche de l'équipe en sollicitant de chaque titulaire le jeu conjugué d'une défense à 4 et d'une attaque à 3 avants de pointe, puis d'une défense à 6 et d'une attaque à 5, et en montrant que le soi-disant **carré magique**, formé par les deux demis et les deux intérieurs, repose sur un jeu de mots, mal compris et pris au sérieux, d'un journaliste londonien. En 1959, j'avais essayé de pousser jusqu'au jeu systématique des onze joueurs de l'équipe. Les adversaires de la formation-type, loin d'accepter le rôle de cobayes avaient apporté à la lutte un esprit de finale de Coupe pour obtenir le résultat de 1-1. Cette année, une fois le jeu conjugué partiel exécuté, et après avoir décrit minutieusement la manière de jouer des principales nations du monde, je suggérai l'organisation de matches Brésil-Angleterre et, le lendemain, de Hongrie-France, par les 31 survivants du premier examen.

La démonstration fut parfaite dans sa présentation. L'Angleterre arriva au pas lentement, pleine de fierté et de résolution. Le Brésil salua la foule hypothétique en occupant le cercle central pour saluer le mouchoir au bout de la main. La Hongrie parla un langage inintelligible. La France ne chanta pas la Marseillaise comme elle le fit en Suède, mais elle poussa ce cri inattendu : **« Vive la France ».**

La partie à peine commencée, le tempérament prit aussitôt le dessus. On eut une pure démonstration du football chilien, adroit, avec engagement physique complet et il fallut rappeler plusieurs fois à l'Argentin Hernandez, numéro 9 de l'équipe de France, qu'il devait s'efforcer de tenir le rôle de Kopa.

Ça, c'est encore l'Amérique du Sud.

Ça, c'est la France !

Pierre Brossard, jeune Français de 23 ans, Parisien de l'avenue de Choisy, domicilié depuis 3 ans et marié à Santiago, nous servit d'interprète avec une simplicité, un empressement et une bonne humeur inaltérables.

Il était présent chaque fois qu'on avait besoin de lui, il ne disparaissait, discrètement, qu'au moment des instantanés de presse ou des photos à usage commercial.

Son nom était-il difficile à prononcer pour les Chiliens ? Toujours est-il qu'il connut au fil des jours de nombreuses variantes : **Boussard, Boussaud, Boussou, Boissu, Poisson, Poison.** Il s'amusa de chaque trouvaille, accepta de gaieté de cœur les déformations. Il alla jusqu'à faire semblant (avec finesse), de ne plus connaître son nom quand on l'appela par sa véritable identité. Il dérida plus d'une fois l'ensemble du stage qui réunissait des hommes bien plus âgés que lui. Ainsi, entra-t-il élégamment et spirituellement dans le jeu.

Ça, c'est la France, même transplantée...

L'AME DU SUPPORTER

PAR MAURICE FABREGUETTES

FOOTBALL-MAGAZINE est heureux de publier l'article de Maurice Fabreguettes, paru en 1959 dans le « Provençal » et qui valut, tout récemment, à son auteur de recevoir le Prix Tony-Tempesti, décerné pour la première fois par les journalistes sportifs marseillais.

UN de nos bons amis, qui fut en son temps un excellent joueur de football, est revenu récemment dans la petite ville où il avait connu la gloire sportive.

Je n'ai rien retrouvé de ce qui a été ma jeunesse, devait-il nous confier à l'heure apéritive. *Le club a changé de nom pour cause de faillite, le maillot, de blanc à raies rouges, est devenu rouge à collerette blanche, le terrain a été complètement refait, les joueurs, en majorité d'origine polonaise, scandinave ou sud-américaine, ignorent tout de l'histoire de la ville, et à plus forte raison de celle de la société... Quant aux dirigeants, pourtant de ma génération, ils ont visiblement découvert le sport aux approches de la quarantaine...*

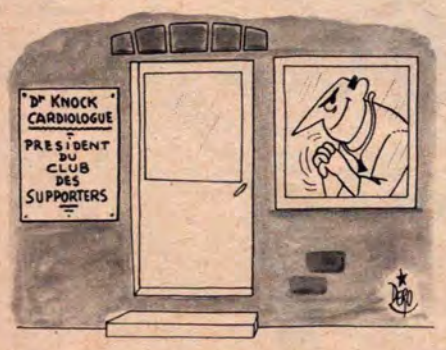
Bravo Kiki, tu les as eus !

— Rien, alors, qui vous ait relié au passé ?

— *Si, cependant... il était toujours là, lui, derrière les buts d'en bas. A la même place depuis bientôt 25 ans. Je n'ai jamais connu son nom. Un dimanche, emporté par mon élan, après avoir marqué un but d'un coup de tête, je boulai contre la barrière, dépourvue alors de grillage. Il se pencha légèrement, m'appliquant une tape sur l'épaule et se mit à hurler :*

« *Bravo Kiki, tu les as eus !* ».

Pendant cinq ans que dura ma carrière dans cette charmante ville, j'avais pris l'habitude de le chercher des yeux à chaque rencontre. Jamais il ne manqua au rendez-vous. Qu'il pleuve, qu'il vente... que le match soit amical ou de championnat, il était là, toujours à cette même place, celle d'où l'on suit de plus près l'effort des joueurs... Et il y est encore...



Et il y sera vraisemblablement toujours, tant qu'il lui restera des jambes assez solides pour le conduire au stade.

Le club, dans le fond, c'est lui et tous les autres « lui », qui forment la masse des supporters, plus que nous avons été un des « onze », parmi tant de « onze », et plus que les dirigeants ou les entraîneurs qui se succèdent au gré des bonnes ou des mauvaises saisons ».

DE MAUVAISE FOI, TRICHEUR MEME, JOUEUR AVANT TOUT, LE SUPPORTER EST L'AME ET LE MOTEUR DU SPORT MODERNE

Les 10 à 12 mille personnes qui font « L'OÈME »

Il semble bien que notre ami ait parfaitement situé le problème du sport moderne.

Avec le recul du temps, on s'apercevra que la chose importante, celle qui caractérise le mieux notre époque et nos dimanches consacrés au sport, n'est ni le ballon, ni les joueurs, ni l'arbitre... mais la foule.

Ces foules de supporters, qu'ils soient marseillais, nîmois, lillois... ou strasbourgeois, dont la fidèle présence au stade permet, seule, à tout le système de fonctionner.

En partant de cette base solide et fixe, on comprend mieux les notions d'esprit d'équipe, d'amour de la petite patrie, du clocher... qui peuvent faire sourire quand on ne voit que les ensembles disparates et changeants qui forment les équipes dites représentatives.

Comment, Marseille, ce serait le Nord-Africain Oliver, Tillon le Breton, Marcel de Brignoles, Alauzun de Montpellier, ou le Sarrois Fischbach ? Non, mais vous voulez rire !

Oui, ce serait comique si Marseille ou plus exactement l'Oème n'était pas, avant tout, les 10 ou 12 mille personnes qui, de l'Huveaune au Stade-Vélodrome, ont suivi et « supportent » leur équipe dans les bons et les mauvais jours.

Supporter-joueur

Car il faut savoir qu'un supporter n'est pas un spectateur ordinaire.

On s'est demandé pour quelle étrange raison M. Durand-Dupont, comptable de son état, ou pacifique commerçant, ordinairement doux, calme, de bon conseil, père, citoyen et contribuable modèle, se transformait aussi radicalement une heure et demie par semaine.

Comment pouvait-il devenir cet individu hurlant et braillant aux quatre coins du stade des : « Vas-y », « Rentre-lui dedans », « Pourri », « Vendu », « Tue-le ! » même... et nous en passons.

L'explication est assez simple. M. Durand-Dupont n'est pas venu au stade pour assister à un spectacle, mais pour jouer.

L'équipe, l'Oème à Marseille, le Nîmes-Ol. à Nîmes, le Stade à Reims, le Red Star à Saint-Ouen... le Real à Madrid, c'est lui. Les autres, les porteurs de son maillot, qui peuvent être des « étrangers du dehors » jouent pour lui, par procuration.

C'est lui qui marque les buts, reçoit les coups, gagne ou perd... et c'est encore lui que l'arbitre favorise ou « encaisse ».

Alors, comme tout joueur, qu'il soit de belote, de pétanque... ou de « foutebole », il s'énerve, il est de mauvaise foi... il triche.

C'est le plaisir du jeu.

Celui qui ne voulait pas voir

Une histoire pour terminer.

Un jour, quelque part en France, nous avons vu le grand Appel partir du milieu du terrain, et, après avoir « brûlé » au passage un demi, l'arrière central, évité un croc d'un arrière venu en renfort, sauté par-dessus le gardien, entrer triomphalement dans la cage, balle au pied.

Un but admirable, en somme, un morceau de roi pour tout amateur de bon football.

A la sortie, comme nous demandions à un de nos amis, supporter de l'équipe vaincue par Reims ce dimanche-là : « Alors, tu as vu cet exploit d'Appel ? », il nous répondit : « Oh que non ! *J'ai fermé les yeux pour ne pas voir ça !* »

LE DUFAU DU FOOTBALL

NI
INSO

LORSQU'IL a vu cette photo, notre camarade Robert Roy, de la rubrique rugby de « l'Equipe », a dit : « Qui est donc ce demi de mêlée au style très classique ? Son geste est très pur et sa décontraction de bras remarquable. Il me rappelle Gérard Dufau » !

Est-ce étonnant ? Non ! puisque Gérard Dufau est un Landais (de Dax)... tout comme Jacques Foix (de Mont-de-Marsan). Car c'est bien l'attaquant niçois que « Football Magazine » présente ici sous un aspect inattendu. Foix a fait une démonstration inédite de ses talents de rugbyman pour notre photographe.

A quinze ans, il jouait dans l'équipe de rugby du lycée de Mont-de-Marsan. Son frère Pierre, plus âgé et plus athlétique, tenait le poste de pilier. Dans la même formation évoluait un certain Tarricq, aujourd'hui Lourdais et international à quinze.

Jacques Foix lui aussi a porté le maillot de l'équipe de France, mais en football. Il reste tout de même l'un des seuls footballeurs professionnels né au pays du rugby et qui aurait pu faire une brillante carrière dans le monde de l'ovale. Mais son père footballeur acharné ne l'a pas voulu !

Reportage photos Aimé Dartus.

CE LITE

UN POIDS LOURD DE LA HAUTE-VOLTA

QUEL est donc ce boxeur au masque impressionnant ? A vingt ans, il semait la terreur dans les rings de Bamako. Son crochet droit éliminait tous les adversaires valables. Poids lourd par le torse et les épaules qu'il a musclés, il possédait un jeu de jambes de poids coq.

Ainsi remporta-t-il ses vingt-cinq combats avant d'être considéré comme le meilleur boxeur poids lourd de la Haute-Volta. Aujourd'hui Omar Keita dit Barrou est footballeur professionnel. L'O.G.C. Nice possède en lui un attaquant à la masse athlétique impressionnante et au style déconcertant. Devant Barrou, l'adversaire est toujours dans l'embarras. Il rate souvent le contrôle ou la passe la plus facile. Mais il réussit les tirs ou les dribbles les plus invraisemblables. Sa conscience professionnelle, sa volonté farouche lui ont permis d'accomplir les plus stupéfiants progrès.

Pour un instant et pour une photo inattendue, « Football Magazine » a fait revivre sa jeunesse soudanaise à Keita Barrou, nouvelle vedette du football français et arme secrète redoutable de l'O.G.C. Nice.

DEUX MANIERES DE TIRER UN PENALTY

KOPA EN FINESSE

Raymond Kopa, les yeux fixés sur le ballon, a engagé sa course d'élan droit sur celui-ci. A une foulée du ballon, il amorce une rotation du corps vers sa droite (1).

Il prend ensuite appui pour la frappe (2). Remarquez la pointe du pied d'appui dirigée vers la gauche. La jambe de frappe est en balance. Et c'est la frappe proprement dite, avec l'intérieur du pied droit (3), alors

VAN RHYN EN FORCE

Petrus Van Rhyn est gaucher. Il cherche dès sa course d'élan face au gardien adverse (1), la position idéale pour une frappe franche et violente. La position est trouvée (2) avec le pied d'appui à hauteur du ballon et dirigé vers la droite, les bras en balancier pour l'équilibre, le pied de frappe pointé vers le ciel et partant de très haut. La frappe est déclenchée (3), franche, brutale comme un coup de poing, effectuée

LE penalty est la sanction suprême du football. Il est accordé par l'arbitre, pour une faute intentionnelle grave, commise dans la surface de réparation. Il est (logiquement) impitoyable, puisque le tireur se trouve, balle arrêtée et sans adversaire, à onze mètres du gardien planté sur sa ligne de but.

Il y a plusieurs façons de tirer un penalty. Chaque joueur l'exécute selon son style personnel.

Les spécialistes français sont, à l'heure actuelle : Hnatow (Angers), Douis (Le Havre), Kaelbel (Monaco), Nurenberg (Nice), Skiba (Nîmes), Muller et Kopa (Reims), Ujlaki et Cisowski (R.C. Paris), Théo (Rennes), Van Rhyn (Stade Français), Haan (Strasbourg), Célestin Oliver (Marseille), Brezniak (Nancy), Loubière (Red Star), Stojaspal (Troyes).

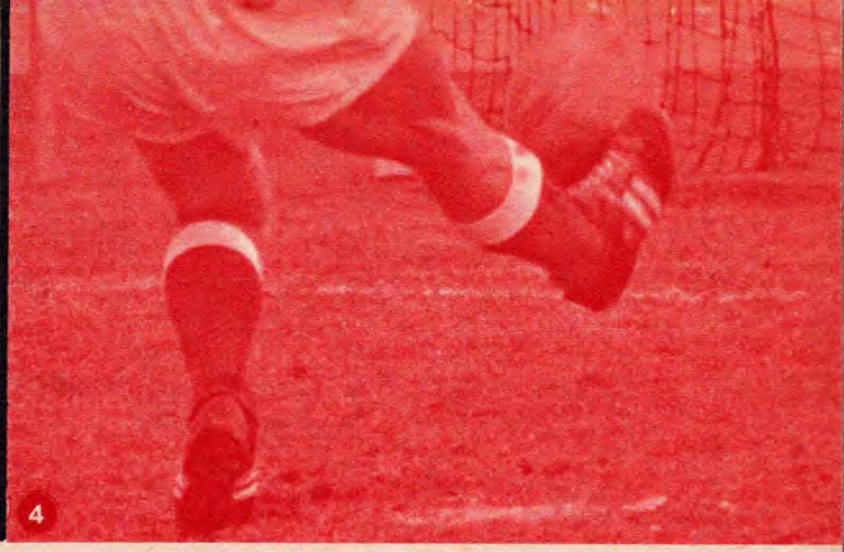
Nous avons, cependant, ramené cette étude aux deux manières essentielles : le **penalty en finesse,** exécuté par Raymond Kopa (Reims) et le **penalty en force,** tiré par Petrus Van Rhyn (Stade Français).

Dans le cadre de ses études techniques, **Football Magazine** vous présente donc les deux gestes décomposés, grâce à l'appareil-photo Robot.

Pour « Football-Magazine », Kopa à Reims et Van Rhyn au stade de la Suze à Maisons-Alfort, ont accepté de faire une démonstration technique parfaite des deux manières de tirer un penalty.

REPORTAGE PHOTOGRAPHIQUE ROBERT LEGROS

3



4

7

8

que le corps est toujours face au côté droit. Frappe mise en valeur par le détail de la photo couleur (4).

Ce travail de balle exige une souplesse de la cheville, caractéristique chez Kopa. Voyez d'autre part avec le cou-de-pied comme le souligne le détail de la photo-couleur (4). Toute la force vient du mouvement très ample de balancier de la jambe gauche. Le ballon est parti (5 et 6). Le geste de Van Rhyn a été si violent que la jambe gauche, emportée par l'élan, poursuit sa trajectoire de la gauche vers la droite. Le gardien Duplenne se détend (7) mais bien trop tard. Le ballon frappe les filets sous la barre avant de retomber le pas de côté sur la gauche de Colonna pris à contre-pied et déjà battu.

Kopa poursuit son mouvement du corps (5, 6) et sa course (7 et 8) vers la droite comme pour attirer au fond du but (8). Course droite, frappe sèche et franche, tel est le penalty en force, tiré par Van Rhyn. Dans un cas comme dans l'autre, le gardien n'a guère le temps ni le moyen d'arrêter le tir de l'adversaire. encore plus loin du ballon le gardien adverse. Il ne vérifie l'efficacité de son tir que très tard, une fois le ballon parti (6). Feinte de corps vers la droite, tir vers la gauche, tel est le penalty en finesse tiré par Kopa.

3

4

7

8

UNE ENQUÊTE QUI INTÉRESSE TOUT LE FOOTBALL FRANÇAIS

LE MAL DE

NOTRE enquête du mois « le mal des grandes villes » intéresse tout le football français.

Pourquoi les équipes des grandes villes françaises éprouvent-elles tant de mal à s'épanouir complètement ? Y a-t-il une solution à ce problème ?

Pour le savoir, « Football Magazine » a interrogé de nombreuses personnalités :

Des dirigeants français placés au cœur du problème : MM. Dehaye, Pouchès, Langiller, Curien (Paris), Zaraya (Marseille), Conrié (Bordeaux).

Des entraîneurs : Pierre Pibarot qui vécut à Nîmes et travaille aujourd'hui à Paris, Lucien Troupel qui a quitté Lyon pour Marseille après être resté longtemps à Cannes.

Des joueurs : Roger Marche, parisien le dimanche mais provincial les autres jours, Célestin Oliver qui vit à Marseille après avoir débuté à Sedan.

Des dirigeants étrangers : Raimundo Saporta et Umberto Agnelli qui ont toutes les satisfactions avec le Real Madrid et la Juventus de Turin.

Des lecteurs enfin qui nous ont aussi donné leur opinion.

Les clubs parisiens jouent souvent au Parc (en haut) devant un public clairsemé ; le Real, lui, réalise une moyenne de 100.000 spectateurs au stade Bernabeu (en bas).

S GRANDES VILLES

DES PIÈCES AU DOSSIER

● **CHACUNE DES SIX** plus grandes villes de France, quant à la population, Paris, Marseille, Lyon, Toulouse, Bordeaux, Nice, Nantes, Strasbourg, Lille et Saint-Etienne, possède son équipe professionnelle ; Paris en a même quatre : deux dans chaque division ; mais...

● **LE RACING, MEILLEURE EQUIPE** parisienne de ces trente dernières années, n'a pas été champion de France depuis 1936, n'a pas gagné la Coupe depuis 1949 et n'est plus favori dans l'actuel championnat; le Stade n'a jamais pu terminer mieux qu'à la cinquième place du championnat, n'a jamais paru en finale de Coupe, vient de la Division II et n'a pu rétablir que récemment une situation qui paraissait compromise ; le Red Star pratiquement en Division II depuis 1948 n'est pas encore parvenu à s'en dégager et le C.A.P. demeure un éternel mal classé de cette Division.

● **PARMI LES AUTRES EQUIPES** de nos grandes villes, seule celle de Nice, champion 59, se comporte remarquablement puisque, en dix ans, elle enleva quatre fois le titre et deux fois la Coupe, celles de Toulouse, qui enleva la Coupe en 57 et qui se maintient dans les équipes de tête, et de Saint-Etienne, champion 57, ont une tenue honorable (Toulouse même en tenant compte de sa défaillance stupéfiante devant Gardanne).

● **EN REVANCHE MARSEILLE ET LILLE** sont en Division II — après avoir connu tant d'heures glorieuses — et ne remonteront sans doute pas à la fin de la saison ; Lyon et Strasbourg sont menacés de relégation, la situation du onze alsacien apparaissant particulièrement grave ; Bordeaux semble déjà virtuellement condamné. Quant à Nantes, il n'a jamais pu atteindre la Division I.

● **DRESSONS LE PALMARES** des dix dernières années :

	CHAMPIONNAT	COUPE
1950	Bordeaux	Reims
1951	Nice	Strasbourg
1952	Nice	Nice
1953	Reims	Lille
1954	Lille	Nice
1955	Reims	Lille
1956	Nice	Sedan
1957	Saint-Etienne	Toulouse
1958	Reims	Reims
1959	Nice	Le Havre

Paris, Marseille, Lyon, les trois plus grandes villes ne figurent pas une seule fois ; c'est au contraire, Reims cité moyenne de 120.000 habitants qui se taille avec Nice la part du lion ; Sedan avec ses 15.000 âmes apparaît au moins une fois et si ce palmarès avait été plus détaillé, plus fouillé, nous aurions pu constater que Nîmes, ville de 89.000 habitants, leader actuel, fut deux fois second (58 et 59) et finaliste de la Coupe en 58.

● **SI L'ON TIENT COMPTE** de la population des villes seules — sans leur banlieue — d'après les chiffres publiés en 1959, on s'aperçoit, qu'en moyenne, sur 1.000 habitants, vont au stade le dimanche : 8 Parisiens seulement, 15 Marseillais, 24 Lyonnais, 84 Rémois — ce qui s'explique par la qualité de l'équipe — 104 Nîmois et... 107 Limougeauds !

● **CERTAINS JOUEURS** ont dû quitter la grande ville pour s'épanouir : ainsi Mahjoub et Bruey, entre autres, sont allés « éclater » l'un à Nice, l'autre à Monaco et surtout à Angers ; d'autres n'ont pu s'habituer à Paris, tels Rijvers brillant à Saint-Etienne, qui joua au-dessous de sa valeur au Stade et qui redevint le « patron » de l'équipe stéphanoise.

● **A L'ETRANGER,** le football est le plus souvent concentré dans les grandes villes et même les capitales.

En Angleterre, Londres possède 5 équipes en Division I.

En Espagne, deux équipes dominent leurs concurrentes, le Real Madrid et le F.C. Barcelone.

En Italie, Turin (Juventus), Milan, Florence, Rome possèdent les plus grandes équipes.

En U.R.S.S., en Hongrie, en Bulgarie, en Yougoslavie, le titre échappe rarement à un club de la capitale.

Il en va de même en Amérique du Sud où Buenos Aires (Argentine), Montevidéo (Uruguay)... trustent les titres ; le Brésil partage les siens entre Rio et Sao Paulo.

L'Autriche fait mieux puisque 9 de ses 14 clubs de Division I sont de Vienne.

POPULATION ET FOOTBALL

Ces deux cartes montrent que les grands centres du football ne se confondent pas avec les grandes villes. Voici la CARTE DES GRANDES VILLES.

Quatre catégories :

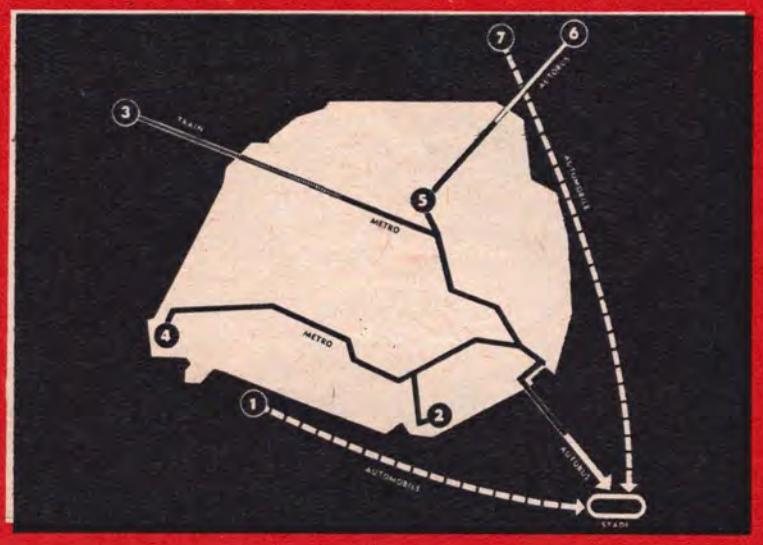
- Villes de plus de 3 millions d'habitants (Paris).
- Ville de plus de 500.000 habitants.
- Villes de 200.000 habitants et plus.
- Villes de moins de 150.000 habitants.

LA CARTE DES GRANDS CLUBS

(d'après les résultats de ces dernières années).

- 1re catégorie (exemple : Reims)
- 2e catégorie (exemple : Saint-Etienne)
- 3e catégorie (exemple : Lyon)
- 4e catégorie (exemple : Marseille)

TRANSPORTS PARISIENS



Ce plan de Paris montre le trajet que certains joueurs du Stade Français doivent parcourir pour se rendre chaque jour à l'entraînement au stade de la Suze (Maisons-Alfort).

1. Duplenne (Malakoff) : 25 minutes en voiture.

2. Baconnier (Porte de Choisy) : 40 minutes de métro et bus.

3. Bellot (La Garenne-Colombes) : 1 h. 30 de train, de métro et de bus.

4. Pérard (Porte de Saint-Cloud) : 1 h. 15 de métro et de bus.

5. Novarro (Centre de Paris) : 1 h. 15 de métro et de bus.

6. Wadoux (Drancy) : 1 h. 45 de bus et de métro.

7. Dumas (Aubervilliers) : 25 minutes en voiture.

Les autres joueurs heureusement habitent à Maisons-Alfort.

LE MAL DES GRANDES VILLES

ENTRAINEURS

DE GRANDES EQUIPES

par Pierre PIBAROT, entraineur du R.C. Paris.

JE me base surtout sur l'exemple que j'ai à Paris, après avoir vécu à Nîmes.

Je crois que la première raison du mal vient de l'absence d'un milieu affectif autour des joueurs. Sept jours sur sept, le joueur de province est critiqué ou encouragé, soutenu, stimulé. Il se sent toujours responsable du football de sa ville. A Paris, par contre, le Racing n'est pas un porte-drapeau. Il est impossible aux équipes des grandes villes de se dépasser.

Il me paraît pratiquement impossible de résoudre ce problème, tout en faisant effort pour créer une ambiance autour des joueurs, par des réunions et des considérations.

Mais je pense que seule l'élévation du niveau technique peut compenser ce handicap. Dans les grandes villes, *il faut avant tout* faire de grandes équipes.

AVOIR BEAUCOUP D'ARGENT

par Lucien TROUPEL, entraîneur de Marseille.

CE sont surtout de graves problèmes de dispersion. Dans les grandes villes il n'y a pas de concentration possible, où alors elle est très difficile. Il y a peu de rapports entre les dirigeants et les joueurs et entre les joueurs eux-mêmes. Malgré le sérieux de mes hommes ceux-ci peuvent être tentés par trop de distractions.

Je vois deux solutions :

1° Avoir une très grande équipe;

2° Posséder un « club-house » comme le Stade Français à la Suze, où tous les footballeurs réunis formeraient une grande famille.

Dans les deux cas il faut beaucoup d'argent.

DIRIGEANTS FRANÇAIS

A CHACUN SA RECETTE

par André DEHAYE, président du R.C. Paris.

Les classements actuels des championnats de 1re et de 2e divisions dispensent de rechercher si la question mérite d'être posée.

Il n'est pas aisé de discerner les causes de cet état de faits paradoxal, essayons, tout de même, d'en faire l'analyse.

A priori, la grande agglomération devrait apporter à l'équipe locale :

a) Sur le plan moral : l'appui d'un plus grand nombre de supporters ;

b) Sur le plan matériel : des moyens financiers, nettement plus importants. En réalité :

Sur le plan moral : l'équipe ne vit pas autour d'un « clocher » ; elle est noyée dans la masse. Elle est, en général, dispersée dans plusieurs quartiers (difficultés de logement) et les joueurs n'ont pas de contacts humains avec ceux qui les entourent.

En outre, et spécialement pour Paris, l'équipe joue devant un public, composé à 40 ou 50 % d'originaires de la région d'où vient l'équipe visiteuse, d'où hostilité quasi chronique d'une partie des spectateurs du Parc.

Sur terrain adverse, les « Parisiens » subissent les effets de l'animosité latente d'une partie de la population de province contre Paris.

Sur le plan matériel : la différence des moyens matériels est beaucoup moins importante qu'on ne l'imagine.

Les recettes sont partagées à 60/40, mais les frais d'organisation sont beaucoup plus élevés :

Un club de province joue sur un bon stade municipal *gratuit* et a touché l'an dernier 30 millions de subvention : cela représente, par rapport à nous, une différence de 50 millions environ !

Nous donnons à nos visiteurs deux fois plus que nous ne percevons sur terrains adverses.

Remèdes :

Question morale : Dès que la situation du logement le permettra, il sera procédé à une concentration des logements des joueurs dans le quartier du stade d'entraînement,

NOS LECTEURS ONT AUSSI UNE OPINION

CURIEUSE

« Comment voulez-vous que l'on ne soit pas jaloux de la Capitale (en sport seulement), quand on pense que, depuis 1938, c'est-à-dire 22 ans ! l'équipe de France A n'a plus joué en province. On appelle ça développer le football en France ? Et l'on se plaint que notre pays, pour le nombre de spectateurs, soit si éloigné de nos voisins. Jugez vous-même...

La Coupe d'Europe des Nations à Paris ;

Les matches internationaux amicaux à Paris ;

La finale (en 54) de la Coupe d'Europe des clubs à Paris ;

La finale de la Coupe de France à Paris ;

La finale de la Coupe Drago à Paris.

Sans compter les fois où le Racing se permet de jouer, soit une demi-finale ou un quart de finale à Paris !

Si nos dirigeants estiment que Paris c'est la France, il n'y a qu'à réduire le championnat de France entre le Racing, le Stade, le Red Star et le C.A.P. ; car, dans d'autres circonstances, on s'aperçoit qu'il existe d'autres français en dehors de Paris. Pourquoi, en sport, n'en serait-il pas de même ?...

Amis sportifs de Bordeaux, Lyon, Toulouse, Nice, Nîmes, Lille, Rennes, etc... n'êtes-vous pas d'accord pour demander à la Fédération Française de Football ou à la Ligue Nationale, une décentralisation des matches interna-

EN FRANCE ET A L'ETRANGER, ON CHERCHE DES REMEDES

ou dans une petite ville à quelque distance du grand centre.

Sur le plan matériel : Il faudrait réviser le système de partage des recettes, et tendre à réserver la totalité de celles-ci au club recevant (système espagnol ou italien) ou, tout au moins, à ne partager qu'avec ceux des visiteurs dont la renommée ou le classement aident à les rendre importantes.

COMMUNION ENTRE LE PUBLIC ET L'EQUIPE

par **Roger POUCHES, président du Stade Français.**

JE voudrais séparer le problème de Paris et celui des autres grandes villes.

Si j'en juge par le Stade Français, Paris ne semble pas exercer une très grande attraction sur ses joueurs.

Je dirai même qu'un garçon stabilisé, un homme marié par exemple, est beaucoup moins tenté d'aller au centre de Paris, qu'un joueur du S.C.O. n'est tenté d'aller au centre d'Angers. La vie est moins difficile à Paris qu'à Nice ou à Monaco où la vie est factice.

En revanche, je crois que le problème des grandes villes est avant tout un problème d'ambiance.

Paris est une ville sans Parisiens ou presque... C'est un amalgame de colonies : il y a des Bretons, des Méridionaux, des Nordistes, etc... On le voit, d'ailleurs, par le nombre d'amicales qui y fleurissent. Le public sportif en est le fidèle reflet.

La plupart du temps, et même si nous faisons un bon match, notre adversaire est plus encouragé que nous.

Souvent, M. Dehaye a dit qu'une équipe parisienne partait dans le championnat avec un handicap de 5 à 6 points. Je suis complètement de son avis :

1°) *Je ne voudrais pas être désagréable aux arbitres, mais je suis obligé de reconnaître qu'un directeur de jeu est beaucoup « plus libre » à Paris qu'ailleurs.*

2°) *Les joueurs visiteurs ont, généralement, un complexe, celui de l'extérieur. Très souvent, une équipe part pour prendre un point chez l'adversaire. Quand elle vient à Paris, c'est pour se montrer, pour qu'on parle d'elle, et pour cela, elle désire « faire un résultat ». Elle joue, si je puis dire, « son match de la saison à l'extérieur ».*

En revanche, je reconnais que nous réalisons par rapport à une équipe provinciale, obtenant les mêmes résultats, des recettes plus importantes.

Faut-il, pour réussir dans la capitale, avoir une équipe très supérieure aux autres ?... Peut-être pas.

Il me semble que le public de Paris, si cocardier — rappelez-vous les deux derniers matches de Reims en Coupe d'Europe contre le Standard et les Young Boys ! — porterait, peut-être, une équipe qui paraîtrait avoir les possibilités d'être champion. Il me semble qu'à ce moment-là, il perdrait son attache provinciale, s'identifierait à l'équipe parisienne, en se disant :

« Je vais être champion, il faut tout faire pour cela ! »

S'ETABLIR HORS DE LA VILLE

par **Pierre CURIEN, directeur du stade de Paris.**

IL est très difficile à une équipe professionnelle de s'épanouir dans une grande ville, pour la simple raison que ses joueurs disposent de trop de facilités, de trop de distractions. Ils ne peuvent se concentrer, ils ne vivent pas assez sainement.

Le remède semble bien simple :

Le Président du Red Star, M. Zenatti, a dit, très souvent, que si jamais le Red Star avait la chance de monter en division I, il souhaiterait établir ses joueurs dans une campagne, située à 15 ou 20 km. de Paris.

Là, ils mènerait une vie saine, au grand air ; ils pourraient s'entraîner le matin, et l'après-midi, aller à la chasse et à la pêche, comme le font très souvent, par exemple, les Rémois. Ils ne viendraient à Saint-Ouen, que pour le match.

Pour moi, le problème de l'épanouissement d'une équipe est plus un problème de mode de vie, que de recrutement.

Le recrutement du Racing est aussi judicieux que celui de Nîmes, et cependant, la seconde équipe réussit mieux que la première, car, elle est, à Nîmes, placée dans de meilleures conditions.

LA ROUE TOURNE

par **Roger CONRIE, président de la Ligue du Sud-Ouest.**

IL n'y a pas pour moi de problème.

Certes le Racing qui faisait en septembre figure de grand favori est actuellement distancé par Nîmes et Reims.

Certes Marseille n'est plus aujourd'hui l'Olympique de jadis.

Certes Lille et mon vieux Bordeaux subissent en ce moment une fâcheuse éclipse. Mais tous ces clubs de grandes villes furent champions de France et gagnèrent maintes fois la Coupe.

Et le Red Star de la grande époque où opérait-il donc ?

Alors disons que la roue tourne et qu'il n'y a pas de raisons pour ne pas revoir ces clubs redevenir, peut-être bientôt, les vedettes d'autrefois.

J'entends bien que les dirigeants de clubs des grandes villes ont moins de facilités que ceux des localités de moyenne importance pour rester en contact direct avec leurs joueurs, ce qui est très important sur le plan du moral de l'équipe, et que, par exemple, M. Germain à Reims et Me Sadoul à Alès peuvent avoir des contacts plus intimes avec leurs joueurs que les dirigeants parisiens, marseillais, lyonnais, bordelais et lillois, par exemple.

On dira ainsi qu'il y a moins de tentations pour les jeunes dans une sous-préfecture qu'à Paris. Mais n'en était-il pas de même jadis ?

Et à Nice, par exemple, n'y a-t-il pas aussi quelques tentations ? Or on y trouve bien l'actuel champion !

On parle de déclin des grandes villes. Regardez donc Sochaux cette année alors que, l'an passé, il jouait la finale de la Coupe.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que le football s'est épanoui en dehors des grands centres : voyez Sète d'autrefois.

Non, vraiment, je ne pense pas qu'il y ait lieu de s'inquiéter pour l'avenir des équipes pros des grandes villes.

J'ai plus de craintes pour les petits clubs de ces grands centres qui, bientôt ne trouveront plus de terrains pour opérer.

PAS DE PROBLEMES

par **Marcel LANGILLIER, président du C.A. Paris.**

POUR moi, il n'y a guère de problèmes, posés par les grandes villes.

Si une équipe de Paris n'obtient pas de meilleurs résultats, c'est très certainement qu'elle ne vaut pas davantage par sa valeur foncière.

Il est évident qu'une équipe, montant de Division II en Division I, doit se trouver dans une situation meilleure, en raison des recettes qu'elle peut faire.

Ainsi, le Stade Français possède-t-il, aujourd'hui, une équipe meilleure que l'an passé. Cependant, il ne peut, cette saison, espérer dépasser tous ses concurrents. Les mues se font toujours lentement, car il n'y a pas de « caisse élastique ».

Je ne vois que deux points sur lesquels une équipe parisienne risque d'être handicapée :

1°) *Le public est un peu moins chauvin qu'en province ; il porte moins ses joueurs ;*

2°) *L'arbitrage est, parfois, plus tolérant pour l'adversaire, à Paris, qu'il ne l'est en province.*

Le terrain que l'on peut dire neutre pour une équipe parisienne ne diminue pas le rendement de cette formation, mais, du moins, ne l'améliore-t-il pas, alors que dans les petites villes, certaines équipes sont capables de se surpasser, uniquement sous l'influence du public.

Il me semble, je le répète, que le Stade comme le Racing jouent sur leur valeur, et que s'ils étaient, l'un et l'autre, dans d'autres villes, ils n'obtiendraient pas de meilleurs résultats.

Le Racing n'est pas une équipe de tout premier plan, à mon sens du moins. Ce qui ne veut pas dire qu'il ne soit pas capable de battre Reims et Nîmes lors de ses prochains matches.

Je pense pouvoir dire que Reims jouerait aussi bien à Paris qu'il le fait à Reims, et qu'il obtiendrait des résultats aussi bons. D'ailleurs, en Coupe d'Europe, les Champenois ne préfère-t-ils pas venir jouer à Paris ?...

Preuve qu'il peut y avoir contact entre les Parisiens et « leur » équipe.

tionaux. Pour ma part, je lance un appel au président de la Ligue, M. L.-B. Dancausse, qui est du reste un de mes amis sportifs, pour qu'il intervienne auprès de la F.F.F. avec toute sa haute compétence d'homme sportif et intègre. Car il est nécessaire, pour augmenter le nombre des supporters du football, que le profane Provincial assiste à de grandes rencontres internationales. »

ANDRE BOYER,
ex-joueur de l'A.S.M.
et champion de Provence
sidecariste 1954.
181, rue de Rome
MARSEILLE

RADICALE

« Si le football ne parvient pas à s'imposer dans les grandes villes, les causes en sont multiples. Il y a, peut-être, une insuffisance de gestion des clubs professionnels comme à Marseille, mais il y a surtout, à mon avis, le fait que les sportifs des grandes villes sont écartelés par le choix qu'ils ont à faire entre différents sports. Pour prendre le cas de Lyon, outre le football, vous pouvez encourager deux équipes de rugby : le L.O.U. et le S.A.L. ; une de jeu à XIII : Lyon-Villeurbanne ; deux de basket-ball : Villeurbanne et le S.A.L., sans parler des innombrables petits clubs dans tous les sports.

Il faudrait alors à l'Olympique lyonnais une super-équipe pour cristalliser le public lyonnais. A Saint-Etienne, par contre l'A.S.S.E. est pratiquement seule à attirer le public, paradoxalement plus nombreux qu'à Lyon.

Comme le professionnalisme ne peut subsister qu'avec de grosses recettes, il est évident que les trois quarts des clubs français « vivotent ».

Des remèdes ? Il y en a un radical : la suppression du professionnalisme ! Je m'explique : il n'est pas question de faire jouer des Kopa, Ujlaki ou Guillas pour rien (les artistes ne se produisent pas gracieusement), mais je sais que le problème trouverait sa solution dans ce que les « treizistes » appellent les « joueurs indépendants », ou plus exactement, ce que Sedan avait fait au début avec ses footballeurs ouvriers. L'aide extérieure ne manquerait pas, puisqu'elle existe déjà. Je ne pense pas qu'un après-midi dans un bureau ou un magasin soit plus nuisible à la condition physique que, si on le passe dans un débit de boisson.

Prenez l'exemple du Rugby à XV dont les joueurs sont en aussi bonne condition physique et dont les situations financières sont souvent florissantes alors que les recettes des clubs sont tout à fait moyennes. Dans notre région, Roanne possède une équipe de division nationale dans tous les grands sports d'équipe, sauf justement en football. Croyez-vous que Mulhouse, Dijon ou Brest sont à leurs places en « amateurs » ?... Ils n'osent pas tenter une aventure dont ils connaissent d'avance le résultat. Je pense sincèrement qu'il y a trop de sports en France pour que vive le professionnalisme intégral dans la plupart des villes de province. »

JACQUES MERCIER
Voyageur de Commerce
LYON

ECARTER LES TENTATIONS DE LA GRANDE VILLE

par Saby ZARAYA, président de l'O.M.

IL y a évidemment beaucoup de raisons à cét état de fait. La principale, selon moi, est que la vie que l'on mène dans les grandes villes n'est pas la même que celle des petites villes. Les joueurs y ont plus d'occasions de sortir, de se laisser entraîner par des amis vers les attraits des grandes villes, sans pour cela mener une vie déréglée. Il est certain que dans les petites villes où les plaisirs de toutes sortes sont rares ou inexistants, les joueurs ont moins d'occasions de sortir, aussi mènent-ils une vie plus familiale, et puis dans les petites villes le joueur se sent plus surveillé. Comme la peur du gendarme est le commencement de la sagesse... Cela, évidemment, n'est pas une règle absolue.

Ce problème peut être résolu car il ne faut pas généraliser. Il y a, fort heureusement, beaucoup de joueurs qui sont des footballeurs organisés et consciencieux. Il y a des exemples frappants dans toutes les grandes villes comme Marche au Racing, Gonzalès à Nice, Haan à Strasbourg, etc. qui jouent toujours, bien qu'ayant largement dépassé la trentaine. Ce sont des joueurs de valeur. A Marseille nous avons eu Bastien, Ben Barek et Johansson entre autres, qui étaient des modèles de conscience professionnelle.

L'ABSENCE D'ESPRIT DE CLOCHER

par Célestin OLIVER, capitaine de l'O.M.

CE qui manque le plus c'est l'esprit de clocher. Manque de contacts permanents du public avec les joueurs (comme à Sedan).

L'idéal serait que les joueurs puissent vivre au stade, mais il faudrait que les clubs aient les moyens de le faire. Ce problème d'ambiance doit être poursuivi au stade même, ainsi le stade de l'Huveaune aurait dû être choisi comme lieu de toutes les rencontres de deuxième division au lieu du stade vélodrome où le public peu nombreux, est comme perdu, et où les joueurs se sentent un peu comme... des étrangers. Le seul match qui a été joué cette saison à l'Huveaune en Coupe contre Sidi-bel-Abbès a prouvé aux joueurs qu'ils communiaient mieux avec le public, ce qui leur a permis, ce jour-là, de se surpasser. Or, pour gagner des matches, même à l'extérieur, il faut trouver chez soi une chaude ambiance qui gonfle le moral et donne confiance.

DIRIGEANTS ETRANGERS

FAIRE DU BON FOOTBALL

par Umberto AGNELLI, président de la Juventus.

L'ITALIE a connu des années glorieuses entre 1930 et 1938. Elle a gagné deux championnats du monde et les Jeux Olympiques. Ses victoires ont bien servi le football italien.

Une grande impulsion a été donnée également par les concours de pronostics.

Le football a besoin de publicité, d'une publicité éclatante même. Lors de la dernière coupe du monde, la France s'est classée troisième. Fontaine a été le premier buteur. Ce sont là des atouts importants. A ceux-là un troisième est venu s'ajouter, la victoire de Nice sur le Real. Voilà autant d'éléments qu'il faut exploiter.

Il faut remarquer que Rome, Milan et Naples ont des stades de 100.000 places. Turin et Florence peuvent accueillir 75.000 spectateurs. De plus, tous ces stades se trouvent sinon au centre, du moins aux portes mêmes des villes. Pour moi, la France souffre d'un manque de grands stades et un Colombes est beaucoup trop loin du centre de Paris.

J'estime donc que la première nécessité pour la France est de posséder des grands stades, modernes, bien équipés aux portes mêmes de ses grandes villes. Il me semble également que si Paris pouvait avoir une équipe capable de gagner le championnat ou la Coupe, cela servirait énormément le football et toute la France entière y gagnerait.

Les grandes villes italiennes remplissent leurs stades parce qu'il y a compétition serrée entre quatre ou cinq d'entre elles. Je crois pouvoir dire que si un jour Juventus possédait 8 points d'avance sur son second, le stade de Turin serait à moitié vide car si le public aime le bon football, il désire aussi des combats incertains et des joueurs ayant l'esprit de lutte.

UN PLAN EN TROIS POINTS

par Raimundo SAPORTA, trésorier du Real.

LA situation me semble assez complexe. Je ne me suis pas penché sur ce problème par rapport à la France ; mais il me semble qu'il est partout le même et que ses remèdes sont identiques.

A une grande ville, de grands résultats sont nécessaires. Il faut faire des efforts sur plusieurs saisons sans doute, avoir des grands joueurs, intéresser le public et agrandir les installations.

En Espagne, chacun garde sa recette et a l'impression de travailler pour soi, comme dans une maison de commerce. Je crois qu'en France on partage les recettes, ce qui est un frein économique, la meilleure équipe faisant l'aumône à la plus petite.

Je verrais très bien trois étapes pour une ville qui désirerait avoir une grande équipe :

1°) *Monter — peut-être en deux ou trois saisons — une bonne équipe capable d'intéresser un public nombreux ;*

2°) *Aménager des installations vastes et confortables susceptibles d'amener un notoire supplément de recettes ;*

3°) *Améliorer encore l'équipe pour en faire une formation de tout premier plan et la maintenir à ce premier plan par l'acquisition des joueurs nécessaires, grâce aux bonnes recettes alors réalisées.*

Il y aurait danger à songer d'abord aux installations avant de penser à l'équipe. L'argent englouti dans le béton, manquerait pour renforcer l'équipe qui courrait le risque de descendre en Division II (1).

Dans le plan que je soumets, la deuxième étape apparaît d'ailleurs la plus difficile : il faut conserver une bonne équipe pendant la période d'aménagement des installations ce qui nécessite une trésorerie à l'aise.

Le Real a bien su passer aisément par ces trois étapes, pourquoi les grands clubs français réussiraient-ils plus mal que nous.

(1) Les clubs des grandes villes Paris, Lyon, Marseille, Bordeaux... jouant sur des terrains appartenant à des sociétés ou des municipalités, n'ont pas à se soucier des frais entraînés par l'aménagement des installations et peuvent ainsi consacrer tous leurs bénéfices au renforcement de leur équipe.

JOUEURS

LE RYTHME DE LA VIE PARISIENNE EST TUANT POUR LES FOOTBALLEURS

par Roger MARCHE, capitaine de l'équipe de France.

« La tâche d'une équipe parisienne est plus délicate que celle de toute autre ville, car les Parisiens sont gens difficiles. Ils viennent au stade pour voir du beau football. Ils ne pardonnent rien à leurs joueurs qui sont toujours tenus de faire le maximum. En province, les spectateurs font davantage corps avec leur équipe et ils sont pour elle plus indulgents que sévères.

A Paris, il y a trop de distractions et les sorties se paient. Les joueurs se dispersent ou ont tout au moins l'occasion de le faire. Il leur manque la vie en commun que l'on trouve par exemple à Sedan.

Si j'avais un mot à dire dans la constitution d'une grande équipe à Paris, je poserais deux conditions :

1°) *Amener les joueurs en banlieue. Là on respire mieux. Quant à moi, je me suis toujours bien trouvé de rester à Mohon pour vivre et m'entraîner. Ce qui est tuant, c'est le rythme de la vie parisienne et le repos est nécessaire à un footballeur. Or, où peut-on mieux se reposer qu'à la campagne ?*

2°) *Constituer une bonne équipe car un « onze » à Paris doit être supérieur à une formation provinciale s'il veut obtenir les mêmes résultats. »*

LES CONCLUSIONS DE FOOTBALL-MAGAZINE

CETTE enquête semble dégager un certain nombre de causes à l'absence d'épanouissement du football dans nos grandes villes :

- L'incompétence des dirigeants, à peine évoquée il faut bien le reconnaître ;
- Le manque de chaleur entre le public et l'équipe, qui transforme le terrain du club en un sol neutre ;
- L'absence d'esprit de clocher chez les joueurs ;
- La dispersion de ceux-ci aux quatre coins de la ville et leur exposition aux tentations ;
- Le partage des recettes qui désavantage les grands clubs.

Ces cinq raisons paraissent assez bonnes, encore que la première, l'incompétence des dirigeants (si incompétence il y a), ne soit pas un privilège des grandes villes.

Il faut, cependant, en ajouter une sixième : la valeur des équipes. Langiller le dit crûment et, sans doute n'a-t-il pas tort : si les équipes ne sont pas mieux classées, c'est qu'elles ne méritent pas un meilleur classement.

L'EXEMPLE DE TOTTENHAM ET DU REAL

Quels sont les remèdes à apporter ?

Faut-il transporter l'équipe à la campagne ou tout au moins en banlieue pour, d'une part, avoir mieux les joueurs en mains et, d'autre part, leur permettre de mieux respirer ?

Tout d'abord, il faut faire confiance au joueur qui n'est pas, forcément, un pilier de café ou un amateur de dancing. La parole de M. Pouchès : « le joueur n'est pas un « sauteur », doit être prise en considération. A de très rares exceptions près, le joueur professionnel sait qu'il exerce un métier et accepte les exigences élémentaires qu'il impose. Tel qui n'est pas sérieux ne le sera pas plus à Montbéliard, à Sedan ou à Pontoise qu'à Nice, à Lyon ou à Paris : c'est affaire de tempérament.

Les joueurs de Tottenham vivent en plein Londres dont l'air est aussi vicié que celui de Paris, leur équipe en tête du championnat anglais, paraît cependant devoir fournir le champion 60.

Madrilènes et Barcelonais vivent aussi au milieu de grandes villes. Il est vrai qu'avant chaque match important, ils vont faire retraite trois ou quatre jours dans un lieu tranquille, bien aéré, à quelque cinquante kilomètres de Madrid et Barcelone.

Voilà, peut-être, une formule à conseiller. Le Racing l'a mise en pratique en début de saison, à Poigny-la-Forêt, Nice l'applique de temps en temps. L'un et l'autre semblent s'en être trouvés bien.

LES FORCES SPIRITUELLES

S'il est difficile d'insuffler à Paris, à Marseille ou à Lyon le même « esprit de clocher » qu'à Sedan, il est possible de donner à une équipe de grande ville un « esprit de corps ». C'est affaire de l'entraîneur, du directeur sportif et des dirigeants. On a plaisanté Herrera sur le serment qu'il réclamait à ses joueurs avant un match ; mais les forces spirituelles ne sont pas négligeables dans un match qui est, avant tout, un combat.

Les supporters manquent. Le chiffre des 600 supporters recensés du Racing paraît ridicule envers les 20.000 « socios » des clubs portugais Sporting ou Benfica et des 40.000 du Real Madrid ; mais pour communier avec le public, il faut l'intéresser, comme dit Raimundo Saporta.

LES GRANDS MOYENS

Pour l'intéresser, il y a les concours de pronostics. Supprimez les paris sur les chevaux, les hippodromes ne tarderont pas à être déserts ; instituez les concours de pronostics sur le football et les stades se rempliront. Si ce moyen paraît factice, un autre est réel : faites de bonnes équipes dans les grandes villes. Amenez Reims à Paris, le Parc des Princes sera bientôt trop petit. Personne ne parlera plus d'indifférence du public à l'égard de « son » équipe. Ce que Reims a fait, Paris, Marseille, Lyon... ne le pourraient-ils pas ?

Ah ! il faudrait, peut-être, rassembler l'élite de nos joueurs en diminuant le nombre des équipes pros ou bien ouvrir, à nouveau, la porte aux étrangers de valeur.

Eh bien, qu'attend-on pour le faire ?

NANCY : UN ASCENSEUR QUI NE VEUT PLUS DESCENDRE

Nancy un club-ascenseur ? « Un club qui va monter mais ne redescendra pas ! » affirment les Nancéiens Valentek, Chivilo, Villermin, Schollhammer, Redin, Jubert et Bernard Lefèvre.

UN REPORTAGE DE MARCEL GILLOT ET DE ROGER KRIEGER.

NANCY et sa périphérie, c'est une corolle de 250.000 habitants. Chacun d'eux touche de près ou de loin à cet extraordinaire éventail de la vie d'un pays : Université, Ecole des mines, d'eaux et forêts, d'agriculture, d'agronomie, de chimie, Beaux-Arts, Conservatoire de musique, Ecole de brasserie, Institut de sourds-muets et d'aveugles, manufacture de tabac, XX^e^ région militaire, évêché, industries diverses, depuis le minerai de fer jusqu'aux confitures.

Dans cette ville, si petite et si grande, ils sont une poignée de dévoués qui, contre alizés et équinoxes, animent l'équipe du F.C.N. On la connaît cette équipe : et je te monte, et je te descends, et je te remonte ! Un vrai piston, avec de vraies soupapes d'admission et d'échappement, si bien que, finalement, le moteur arrive à tourner. Seulement, il faut du carburant.

FOOTBALL-MAGAZINE a réuni autour d'une table ronde, tous les « pompistes » nancéiens, c'est-à-dire les dirigeants : le Docteur Charles Boileau, président ; Georges Mougenot, vice-président ; André Trossat, secrétaire général ; Jean Fernandez, secrétaire administratif ; l'entraîneur Mario Zatelli ; et le capitaine Stephan Brezniak.

Comment vit une équipe du type Nancy en France ? Quels sont ses problèmes, ses soucis et ses espoirs ? Et d'abord la gestion et le stade.

Docteur BOILEAU. — Le Comité Directeur comprend, outre le président et MM. Mougenot (commerçant), Trossat (ingénieur) et Fernandez, déjà cités, deux autres membres : MM. Eugène Vomscheid (Fondé de Pouvoirs), vice-président, et Georges Laurent (ingénieur), trésorier. M. Vomscheid est spécialement chargé de toutes les questions concernant les amateurs, alors que M. Mougenot constitue, en quelque sorte, le « public-relations » du club.

Le Comité qui se réunit ordinairement chaque lundi soir et, extraordinairement, lorsque cela est nécessaire, s'efforce de défendre les intérêts du F.C. Nancy et d'équilibrer un budget assez capricieux.

M. MOUGENOT. — Nous sommes, en effet, handicapés par un stade qui ne peut accueillir que 12.000 spectateurs au maximum.

Docteur BOILEAU. — Le stade d'Essey, qui s'appelle en réalité « Parc des Sports de l'Université », appartient à l'Université dont nous sommes locataires. Il est situé sur la commune de Tomblaine, Essey n'étant qu'une commune voisine. Les installations

sont archi-vétustes. Il aurait été valable en 1920, mais aujourd'hui l'inconfort est flagrant. Nous avons eu les pires difficultés pour installer un grillage de protection, que l'Université jugeait inesthétique.

Une solution est-elle à envisager ?

Docteur BOILEAU. — Il vaut mieux ne pas en parler. Pour le moment, nous sommes dans l'impossibilité de faire les aménagements que nous voudrions. Et pourtant, l'Université ne vit qu'avec le F.C.N. Il nous faudrait un stade bien à nous ou tout au moins une arène municipale. Un stade confortable de 15.000 places nous donnerait des possibilités de recettes supérieures avec des spectateurs venus des Vosges et de la vallée de la Moselle.

M. MOUGENOT. — En attendant, ce sont les incessantes montées et descentes du club qui sont responsables de la diminution du nombre de spectateurs. Les gens arrivent à se désintéresser des performances de l'équipe. Pourtant, la gestion est bonne et les finances sont à peu près satisfaisantes. Les joueurs sont payés régulièrement.

BREZNIAK. — C'est exact. J'ai été à Strasbourg et au Stade Français, et je peux dire qu'à Nancy, c'est impeccable !

M. TROSSAT. — Il est bien difficile de dire si nos finances sont bonnes ou si elles sont mauvaises. Ce que je sais, c'est que le docteur s'arrache les cheveux de temps en temps à l'occasion d'échéances douloureuses.

Etes-vous aidés par la municipalité ?

Jean FERNANDEZ. — La municipalité nous rembourse la location du terrain jusqu'à concurrence de 20.000 NF. En fait, cette location nous coûte 30.000 NF par an. De plus, la ville nous attribue une petite subvention de 5.000 NF pour les Amateurs.

Qui est responsable des transferts ?

Docteur BOILEAU. — C'est moi, mais j'en réfère au Comité de gestion qui m'a toujours fait confiance. Il y a treize ans, j'avais été nommé directeur sportif (janvier 1947). Je suis devenu vice-président en 1952 et je suis président depuis cette année, à la suite de la démission de M. Pinchard, sénateur-maire.

Un club de supporters existe-t-il ?

Jean FERNANDEZ. — Nous n'avons pas « un club » de supporters, mais « une commission » des supporters qui font partie intégrante du F.C. Nancy. C'est M. Lucien Rodriguez, restaurateur, qui en est le président et les représente au sein du Comité de gestion.

LES 7 JOURS DU ONZE

- Dimanche : compétition.
- Lundi : soins, sauna, massage, repos.
- Mardi, mercredi, jeudi : de 8 h. 30 - 9 h. à 11 h. 30 ou de 15 h. 30 à 18 h. : entraînement.
- Vendredi : entraînement à 10 h. ; l'après-midi : léger sauna et soins.
- Samedi : repos ou... voyage.

Zatelli est très partisan du footing sur le plateau de Malzeville, là où il y a tout ce qu'il faut pour faire un parcours de cross-country. « Pour monter, nous marchons assez vite. Pour descendre, nous pratiquons alternativement la marche rapide et la course ».

- Le soigneur-masseur du F.C.N. s'appelle Gaston Richard. C'est lui qui « tient » le sauna et les appareils d'électrothérapie (dont un de massage par ultra sons).
- Le F.C. Nancy est un des rares clubs où les joueurs peuvent être immédiatement soignés des pieds à la tête. A la moindre alerte, le Dr. Boileau arrive immédiatement, établit son diagnostic et Gaston Richard entre en fonction sans plus tarder.

"Je suis toujours pour les vedettes étrangères"

Quelle est la politique du F.C. Nancy ?

Docteur BOILEAU. — La politique de notre club est basée sur l'emploi de jeunes talents régionaux entourés de chevronnés d'un certain âge, français et étrangers, capables de pouvoir aider et éduquer des jeunes. A ce propos, je suis toujours pour les vedettes étrangères tels que Gudmundsson, Aballay, Lorenzo, etc. Entendons-nous : je veux dire une vedette qui marque son passage.

M. TROSSAT. — Nous avions d'ailleurs soumis un vœu à la Ligue Nationale qui demandait le retour à l'ancien statut Tous les dirigeants semblaient d'accord et l'on se demande pourquoi le vote a été contraire.

Docteur BOILEAU. — Je crois que ce projet n'a pas été admis parce que certains ont pensé qu'il venait trop peu de temps après la disparition de Paul Nicolas qui était contre. Notez bien que nous aurions fait la même demande du vivant de Paul Nicolas. D'ailleurs, on assiste encore, malgré tout, à des transferts mirobolants dans le football français, ceux du Chanoine Bessède (Montpellier) entre autres. Mais j'estime que chaque club doit se débrouiller chez lui. J'estime également que le budget d'un club doit être équilibré, faute de quoi ce club est appelé à disparaître. Il faut trouver une formule quelconque.

M. TROSSAT. — Actuellement, la moitié des clubs va à la faillite.

M. MOUGENOT. — Allons donc ! On trouvera toujours des clubs puissants pour « racheter » les autres.

BREZNIAK. — Les principaux responsables sont les dirigeants. Il faut être fou pour payer un joueur 30 millions. Les dirigeants rouspètent, mais ce sont eux qui provoquent les transferts. Strasbourg, par exemple, a mis 900.000 NF dans la balance et qu'en résulte-t-il ? Renouveler une équipe et l'amalgamer

Michel Chevallier (à gauche) et Alain Jubert : c'est le F.C. Nancy de demain.

L'ÉQUIPE-TYPE

1	GARDIEN DE BUT	FERRERO Bruno. Amateur. Né le 24 novembre 1933, à Tressange (Moselle). 1 m. 72, 78 kg. Plusieurs fois sélectionné de Lorraine.
2	ARRIERE - DROIT	SCHOLLHAMMER Raoul. Français, né le 4 février 1932 à Pargny-sur-Saulx (Marne). 1 m. 78, 68 kg. A fait ses débuts à Vitry-le-François avant d'être acquis par le Stade de Reims où il est resté 5 années. Titulaire à Reims durant plusieurs saisons. A fait l'objet de la transaction avec Piantoni. International amateur.
5	ARRIERE-CENTRAL	KLAYER Marcel. Né le 5 septembre 1939 à Nancy. 1 m. 80, 74 kg. Issu des jeunes du club. Plusieurs fois sélectionné de Lorraine. Très puissant dans ses interventions, excellent jeu de tête.
3	ARRIERE - GAUCHE	CHIVILO Florio. Né le 16 décembre 1931 à Chambéry (Savoie). 1 m. 80, 79 kg. Formé au S.O. Chambéry. Passe ensuite à l'U.S. Faucigny et signe un contrat professionel au F.C. Nancy au début de la saison 1956-1957. Solide, rapide et énergique. En gros progrès.
4	DEMI-DROIT	GAUTHIER Orlando. Français, né le 5 avril 1934 à Bolivar (Argentine). A été recommandé par Amalfi. Avant de rejoindre la France a opéré à Chacarita Juniors de Buenos Aires et au C.A. Escursionistas de cette même ville. Joueur doté d'un souffle inépuisable. 1 m. 72, 68 kg.
6	DEMI - GAUCHE	BREZNIAK Stéphan. Né le 19 septembre 1927 à Montbonvillers (M.-et-M.). 1 m. 63, 62 kg. Formé à l'E.S. Piennes. Passe professionnel au Stade Français, où il reste 6 saisons avant de rejoindre Strasbourg, où il séjourne 3 saisons. Organisateur né en défense. Extrêmement actif. Capitaine de l'équipe. Peut opérer à toutes les places.
7	AILIER DROIT	CHRETIEN Jacques. Né le 4 août 1939 à Nancy. 1 m. 68, 65 kg. Issu des équipes inférieures. Ailier D. ou G., forme avec Chevallier une aile remarquable que certains comparent à la devancière Piantoni-Deladerière.
8	INTER - DROIT	CHEVALLIER Michel. Né le 25 août 1940 à Sannecy-le-Grand. 1 m. 70, 68 kg. Issu des équipes inférieures, pur produit du Club. Technicien remarquable, doit faire une très grande carrière professionnelle. Sélectionné Cadet, Junior et Senior de Lorraine.
9	AVANT - CENTRE	MURO Alberto. Argentin, né le 27 avril 1927 à Buenos Aires. 1 m. 70, 67 kg. A opéré aux Tigres et San-Lorenzo de Buenos Aires ainsi qu'au Nacional de Montevideo. Recruté par le F.C. Sochaux où il est resté 6 années avant de passer à l'O.G.C. Nice. Technicien de grande valeur.
10	INTER - GAUCHE	REDIN Jean-Antoine. Né le 4 septembre 1934 à Cenon (Gironde). 1 m. 68, 67 kg. Formé à La Bastidienne. Par ses qualités de gagneur et de travailleur infatigable s'est imposé en équipe professionnelle. International junior.
11	AILIER GAUCHE	LEFEVRE Bernard. Né le 22 juin 1930 à Origny-en-Thierache (Aisne). 1 m. 72, 70 kg. Est resté six ans à Lille avec qui il a remporté le Championnat de France et la Coupe de France. Il a été muté ensuite à Saint-Etienne avec qui il a également remporté le titre de Champion de France. International B.

Tout l'Etat-Major du F.C. Nancy, dans le décor de la Place Stanislas. De gauche à droite : Mario Zatelli (entraîneur), Docteur Boileau (président), Georges Mougenot (vice-président), Jean Fernandez (secrétaire administratif), André Trossat (secrétaire général).

LA CARTE DE VISITE DU F. C. NANCY

● Le F.C. NANCY est issu d'une section autonome du Stade Universitaire Lorrain. ● IL «VIVOTA» deux ans sous cette forme, puis adhéra au professionnalisme en 1935-36, pour devenir complètement autonome en 1937. ● SON PLUS BEAU TITRE est sans doute celui d'avoir disputé (mais perdu 1-2) la finale de la Coupe en 1953 contre Lille. ● SA MEILLEURE PLACE au classement de Division I se situe également au cours de cette saison 1952-53 : 7e. ● IL FUT PREMIER de Division II en 1946 et 1958 et peut l'être en 1960. ● IL A DONC JOUE, depuis la libération : une saison en division II (45-46), onze saisons en division I (1946-1957), une saison en division II (57-58), une saison en division I (58-59) et une saison (l'actuelle) en division II. ● OUTRE L'EQUIPE PROFESSIONNELLE, le F.C.N. comprend une réserve professionnelle, une formation C.F.A., une autre équipe amateur avec sa première B, deux équipes de juniors, deux de cadets et une phalange de trois équipes minimes. Au total : 37 seniors, 29 juniors, 33 cadets, 39 minimes et 14 pupilles. ● RECORD DE SPECTATEURS, le 11 septembre 1949, 18.293 personnes pour un match de championnat Nancy-Lille. ● MOYENNE DE SPECTATEURS : 7.000 en 57-58 (division II), 6.000 en 58-59 (division I). Cette saison, seulement 5.000.

Mario Zatelli compte sur ces quatre joueurs d'expérience pour remonter en Division I. Brezniak, Lefèvre, Muro et Gauthier (de g. à dr.).

Un Franco-Argentin à Nancy (club favorable à l'apport étranger) : Orlando Gauthier que pilote Redin (à droite).

au cours d'une seule saison, cela n'est pas possible.

Le football français est menacé

Docteur BOILEAU. — Oui, c'est pourquoi, je le répète : il faut trouver une formule pour permettre d'équilibrer le budget des clubs.

M. TROSSAT. — Accepter les étrangers.

Docteur BOILEAU. — Bien sûr ! On ne fait pas de recettes parce que le spectacle n'est pas beau.

Jean FERNANDEZ. — A mon avis, il faut moins de clubs, moins de matches « à la vie à la mort » qui nuisent à la qualité du football. Que, demain, le nombre de clubs soit réduit, et le football français ne pourra qu'en bénéficier !

Mario ZATELLI. — C'est mon avis. Ce qu'il faut, c'est seize clubs dans chaque division avec un qui descend et un qui monte. Alors, vous verrez du spectacle ! Avant la guerre, ce spectacle était meilleur. Aujourd'hui, peut-être la condition physique est-elle supérieure, peut-être le rythme est-il plus rapide, mais ce qui paralyse tout, c'est la hantise du résultat.

Docteur BOILEAU. — Actuellement, notre football, sur le plan européen, est un des tout premiers. Mais, je crois que cela n'est que provisoire, car, d'ici quelque temps, il n'y aura plus d'ossature et il n'est pas certain que la génération montante pourra prendre le relais.

Je vois deux remèdes pour, à la fois, équilibrer le budget des clubs et maintenir notre football au niveau international qu'il occupe actuellement :

a) L'admission des étrangers ;

b) La reconnaissance de joueurs semi-professionnels ayant un emploi, ce qui éliminerait une partie des lourdes charges sociales du club. Il s'agirait d'une « licence à temps » pouvant permettre un emploi rétribué annexe, comme cela se pratique, par exemple, en Allemagne.

Un second Piantoni

BREZNIAK. — Je n'ai jamais vu un club professionnel possédant autant de jeunes que le F.C. Nancy.

Jean FERNANDEZ. — En effet, il y en a beaucoup dans l'équipe première qui sortent des rangs de nos amateurs, et notre équipe C.F.A. obtient de bons résultats.

BREZNIAK. — Je dois dire que les jeunes, ici, sont particulièrement bien soignés. Il est vrai qu'ils sont pleins de valeur, et que le soin de les former a été confié à Collot.

M. MOUGENOT. — C'est extraordinaire ce que la région compte de jeunes amateurs. C'est un engouement fou et, les jeudis comme les dimanches dès 9 heures du matin, tous les terrains sont occupés.

L'ÉQUIPE DE NANCY AU TABLEAU NOIR, par Mario ZATELLI

LE 4-2-4 ! Dans le monde entier, il y a peut-être seulement deux ou trois équipes qui le jouent bien. C'est une expression très à la mode mais dont on abuse un peu. Disons qu'en ce qui concerne Nancy, nous jouons un **4-2-4 panaché** avec le rôle très spécial de Brezniak. Lui seul est capable de jouer comme cela (voir ci-dessous).

Mon grand principe, outre cette tactique « 4-2-4 assoupli », c'est de jouer la balle vite, très vite. C'est la consigne que je donne sans cesse à Muro, et, quand il accélère, tout l'esprit offensif s'en ressent.

D'autre part, Gauthier a « assis » l'équipe. Enfin, je demande aux joueurs le plus possible d'initiative personnelle, en utilisant par exemple un système de permutation toujours déroutant pour l'adversaire. L'initiative, l'astuce c'est ce qui compte le plus dans une équipe, car, pour moi, les combinaisons savamment établies à l'avance « craquent » le plus souvent en cours de match.

- **Le GARDIEN DE BUT doit a) commander sa défense ; b) avoir un bon dégagement ; c) posséder une bonne technique des mains ; d) demeurer sobre et calme. Pour moi, Ferrero possède ces qualités.**
- **Des deux ARRIERES D'AILE, l'un est nettement et, pour ainsi dire, uniquement défensif : le n° 3 (Chivilo). Mais l'autre, le n° 2 (Schollhammer), par son tempérament, part souvent « en contre » offensif. Je le laisse faire et m'en félicite souvent.**
- **Le rôle de l'ARRIERE CENTRAL (Klayer) à Nancy est simple : « balayer », intervenir puissamment et s'occuper surtout de « son » avant-centre.**
- **J'en arrive au rôle de mon n° 6 Brezniak, DEMI-GAUCHE nominal, mais dont le comportement est beaucoup plus complexe. Brezniak, dont le rôle est surtout défensif, est un SUPER-COLMATEUR. Il commande la défense et c'est en même temps « l'œil » de l'équipe. Il peut se payer quelques fantaisies, sortir de son rôle, il est toujours là quand il le faut. Comprenez-moi bien : un de nos joueurs fait une faute, il sait que le n° 6 est derrière lui, pour réparer l'erreur et cela constitue un gros élément de confiance au sein de l'équipe.**
- **Le DEMI-DROIT et l'INTER-GAUCHE, qui évoluent à peu près au même niveau, font le plus gros travail. Mais là encore, le n° 4 (Gauthier) sacrifie tout à l'offensive, son rôle étant de créer des occasions de tir au tandem 8-9 et de lancer les ailiers en profondeur. Par contre, le n° 10 (Redin) est l'inter baladeur « décroché », à la fois défenseur et attaquant.**
- **Les AILIERS (Chrétien et Lefèvre) travaillent un peu en franc-tireurs. C'est à eux de se placer suivant l'évolution du jeu et de permuter. De plus, ils doivent se replier lorsque nous avons perdu la balle.**
- **L'AVANT-CENTRE (Muro) n'a aucun rôle défensif. Il doit uniquement adresser les passes aux attaquants, commander l'offensive et... marquer. Il évolue sur une ligne avancée, mais latéralement.**
- **L'INTER-DROIT (Chevallier) ne joue pas en retrait. C'est un avant de pointe qui coordonne ses actions avec celles de Muro. Lui aussi se déplace latéralement et « tourbillonne » avec son n° 9 et au besoin avec les ailiers. Il doit rechercher avec son avant-centre le « 1-2 » rapide.**

Jean FERNANDEZ. — Notre position actuelle a, pour origine, un plan de recrutement de plus de trois ans. Nos amateurs sont aussi bien soignés en déplacement que les professionnels.

Mario ZATELLI. — On fait tout pour leur éducation et leur bonne tenue. La récompense est au bout.

Docteur BOILEAU. — D'ailleurs je vais mettre sur pied à la fin de la saison un match pros contre amateurs, comme ça, pour voir...

On a dit que Chevallier était un second Piantoni. Qu'en pensez-vous ?

Docteur BOILEAU. — Ce qu'il nous a montré, cette saison, prouve qu'il a une classe égale à celle de Roger, avec peut-être le fameux « coup de patte » du gauche en moins. Par parenthèse, je regrette, évidemment, le départ de Piantoni et de Deladérière qui étaient des joueurs exceptionnels, mais on ne pouvait pas les empêcher d'améliorer leur situation et de voir du pays.

L'ascenseur qui ne veut plus descendre

Qu'arrivera-t-il si Nancy accède en Division I ?

M. MOUGENOT. — Il est certain que, si nous montons, ce n'est pas avec l'équipe actuelle que nous pourrons nous maintenir. Il faudra certainement du renfort.

Docteur BOILEAU. — Nous essaierons de faire quelque chose de bien et de tourner les difficultés. Ici, à Nancy, on dit toujours ce que l'on pense, c'est pourquoi je puis vous révéler que nous nous tournerons encore vers le recrutement sud-américain, s'il est toujours possible. D'autre part, je fais, bien sûr, confiance à nos jeunes qui sont très bons, mais qui risqueraient de plafonner, s'ils n'avaient pas avec eux un stratège susceptible de leur inculquer technique et tactique.

Eviterez-vous d'être éternellement le club ascenseur ?

Docteur BOILEAU. — C'est l'abolition du recrutement étranger qui nous a empêché de nous maintenir. Nous avons vécu trois ou quatre années de suite, au cours desquelles il nous a été impossible de faire « le joint ». L'an dernier, nous aurions dû nous maintenir en Division I, si nous n'avions pas été aux prises avec une grave crise morale qui eut, pour aboutissement, la démission du président Pinchard.

Cette année la crise est passée et l'atmosphère au sein de l'équipe est excellente.

Mario ZATELLI. — Brezniak, capitaine, est très aimé et écouté de tout le monde. Un beau jour je l'ai pris à part et je lui ai dit : « C'est vous le capitaine ». Depuis, il est devenu mon second et les jeunes ne jurent que par lui. D'autre part, Muro aurait pu venir ici en roulant les épaules. Eh bien ! pas du tout, il sait très bien quand il a fait une bêtise et il va même jusqu'à mettre le doigt dessus, ensuite, devant les jeunes. Moi aussi, j'ai mes défauts, je suis plutôt soupe au lait et je m'énerve beaucoup trop au cours d'un match par exemple. Mais je m'efforce de me raisonner, de comprendre, de conseiller et au besoin de réconforter mes hommes. Ce qu'il y a de bien, c'est qu'ils reconnaissent leurs erreurs.

BREZNIAK. — La vraie force d'une équipe, c'est la bonne ambiance. Moi aussi, quand je sens que je n'ai pas été bon, je ne dors pas la nuit suivante.

Mario ZATELLI. — Après cinq ans d'interruption, je suis revenu chez les pros. J'ai trouvé un F.C. Nancy en bien mauvaise position. Croyez-moi, j'ai passé quelques nuits blanches. Il a fallu que je défende mon point de vue, j'ai eu quelques petites « frictions » avec le docteur, notamment en ce qui concerne la place de Redin et celle de Muro. J'ai également dû freiner quelques joueurs dont la tête avait tendance à « s'enfler ». Aujourd'hui, je crois que nous avons trouvé notre cohésion avec l'équipe type dont je parle par ailleurs. Ce qui ne veut pas dire que les autres joueurs disponibles doivent demeurer dans l'ombre. Pour moi, il n'y a pas de remplaçants.

LE F. C. NANCY

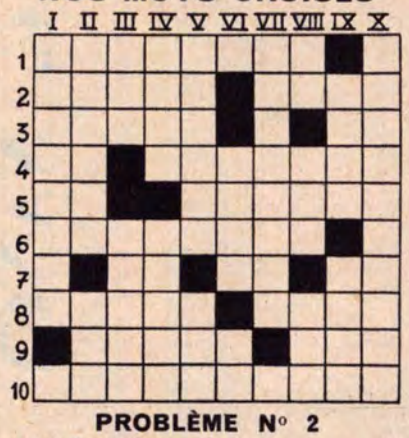
CHIVILO VILLERMIN KLAYER SCHOLLHAMMER FERRERO VALENTEK GAUTHIER BREZNIAK

Mario ZATELLI CHEVALLIER JUBERT MURO LEFEVRE REDIN GASSERT Jean FERNANDEZ

PHOTO AIMÉ DARTUS

Les jeux de FOOTBALL MAGAZINE

NOS MOTS CROISÉS



PROBLÈME N° 2

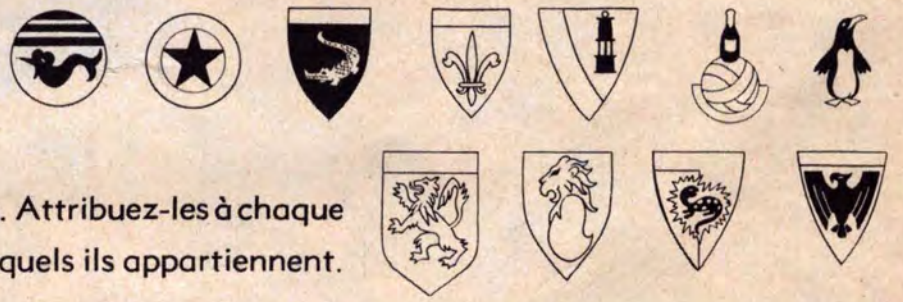
HORIZONTALEMENT. — 1. Ce « chou » n'est pas encore à bout. — 2. Réservé au gardien d'une équipe trop forte ; Dans un certain sens ; Kopa le fit pour Reims. — 3. Le I vertical l'est du Morbihan ; Phonétiquement : certain poète rêva le paradis à leur ombre. — 4. En Penverne ; De la petite France à l'équipe de France. — 5. Unit ; Ordre d' « inclinaison » militaire. — 6. Celles de Fontaine sont souvent irrésistibles. — 7. Deux voyelles ; Le cœur d'Antonio ; La tête à l'envers d'un international lensois. — 8. Le petit vous a fait vivre l'exploit de Nice ; Retraite méridionale chère aux internationaux rémois. — 9. Cet ex-international a un prénom pour nom ; Terminaison slave. — 10. Il a choisi un prénom, mais malgré sa grande classe, n'a pu se faire un nom sur le plan international.

VERTICALEMENT. — 1. Ce « Pan-Pan » ne retentit plus en Champagne. — 2. Douis le devient à affronter les Belges ; Trois consonnes de Planicka. — 3. Début pour un capitaine lyonnais ; Malgré sa proximité avec le pays organisateur, n'ira sans doute pas au Chili. — 4. Aimé, mais pas apprécié de Vignal ; Ce driver du célèbre Jamin est un passionné de football. — 5. Fans italiens ; La fierté de l'Egypte. — 6. Le dernier Anglais ; Personnel. — 7. Il y a eu le vrai, le petit, et il y a celui de notre football. — 8. Au bout du granit ; Les joueurs le sont après le match ; Ils pèsent dans les jambes de Marche. — 9. Remetter et Kowal forment celle du verrou limousin ; La fin pour Fritz-le-Chauve. — 10. Ne figure plus que sur son passeport.

LE JEU DES TRICOLORES

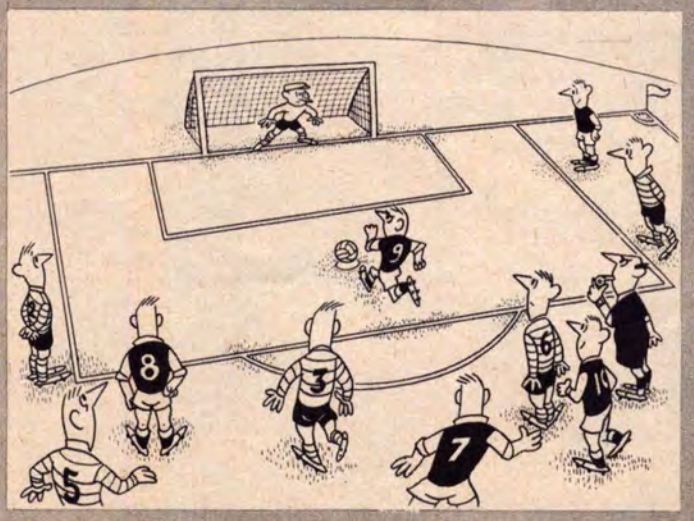
Voici trois photos de trois équipes de France : 1° Question facile : replacez-les dans l'ordre chronologique ; 2° Question plus difficile : trouvez avant quels matches elles ont été prises.

LE JEU DES ECUSSONS



Voici 11 écussons. Attribuez-les à chaque club français auxquels ils appartiennent.

LE JEU DU RÈGLEMENT



DERO a dessiné deux fois la même scène d'un penalty qu'un joueur s'apprête à tirer. Sur un dessin, tout est parfaitement réglementaire. Sur l'autre, on peut observer un certain nombre de fautes contre le règlement. Cherchez : 1° quel est le dessin « réglementaire » ; 2° quelles sont les erreurs commises dans l'autre dessin.

Les réponses à nos jeux sont page 46

★ LES BILANS MENSUELS DE FOOTBALL-MAGAZINE ★

LES HOMMES ET LES EQUIPES QUI SE SONT DISTINGUES EN FEVRIER 1960

LES classements hebdomadaires de FRANCE-FOOTBALL font maintenant partie de l'histoire du championnat. Après chaque rencontre de Division I, les envoyés spéciaux et correspondants de F.F. attribuent à chaque joueur une note variant de 0 à 6 selon le barême suivant :

TRES MAUVAIS MATCH	0
MAUVAIS MATCH	1
MATCH MEDIOCRE	2
MATCH MOYEN	3
BON MATCH	4
TRES BON MATCH	5
MATCH EXCEPTIONNEL	6

Ces notes correspondent à des « étoiles », qui donnent lieu à un classement poste par poste et à un classement général dont le lauréat final se voit attribuer une « étoile d'or » symbolique.

FRANCE-FOOTBALL dresse ainsi un bilan hebdomadaire. FOOTBALL-MAGAZINE présente lui un bilan mensuel particulièrement intéressant puisqu'il situe la valeur des hommes et des équipes sur une série de rencontres.

LES ETOILES DU MOIS (3 MATCHES)

Ce classement est établi en ajoutant les étoiles obtenues par chaque joueur, pendant le mois écoulé, en matches de championnat.

1. MARCEL (Toulon)	15	étoiles	(4 + 5 + 6)
2. CHARLES-ALFRED (Nimes)	14	—	(5 + 4 + 5)
3. HATCHI (Limoges)	14	—	(4 + 5 + 5)
4. BIANCHERI (Monaco)	13	—	(4 + 5 + 4)
5. CARLIER (Monaco)	13	—	(4 + 5 + 4)
6. ROBUSCHI (Bordeaux)	13	—	(4 + 4 + 5)
7. SKIBA (Nimes)	13	—	(5 + 4 + 4)
8. LOISEAU (Limoges)	13	—	(4 + 4 + 5)
9. GOUJON (Sochaux)	13	—	(4 + 5 + 4)

L'HOMME DU MOIS : MARCEL LE TOULONNAIS

● Jean-Jacques Marcel a obtenu 15 étoiles au cours du mois de février, c'est-à-dire en trois matches. Cela représente une moyenne remarquable de 5 étoiles par match.

● Marcel a obtenu la note maximum de 6 étoiles au cours du match Toulon-Nîmes (3-2). Il fut en effet le grand artisan du succès retentissant remporté par son équipe sur le leader. Il marqua même un but au cours de cette rencontre.

L'EQUIPE-TYPE DU MOIS

Cette équipe est constituée par les meilleurs joueurs du mois, c'est-à-dire par ceux qui ont obtenu le plus grand nombre d'étoiles. Cette équipe symbolique a été créée grâce à notre photo-montage original. De gauche à droite, au premier rang : Robuschi, Hatchi, Goujon, Skiba, Carlier ; au deuxième rang : Loiseau, Biancheri, Roussel, Marcel, Charles-Alfred, Thomas.

LES RECORDS DU MOIS

DIVISION I

L'EQUIPE NUMERO 1 : MONACO : 6 points en 3 matches. A battu successivement Angers (2-1), Lyon (4-1) et Rennes (5-0).

LA MEILLEURE ATTAQUE: MONACO : 11 buts marqués en 3 matches (2 contre Angers, 4 contre Lyon, 5 contre Rennes). Sans compter les 2 buts marqués en Coupe contre Lyon.

LA MEILLEURE DEFENSE : MONACO, SOCHAUX et TOULOUSE : 2 buts concédés en 3 matches.

LE MEILLEUR GOAL-AVERAGE : MONACO : 5,50 en 3 matches ; Toulouse : 2 ; Nimes : 1,40.

LES MEILLEURS BUTEURS : 1. COSSOU (Monaco) : 5 buts ; 2. Oudjani (Lens) et Akesbi (Nîmes) : 3 buts.

L'EXPLOIT DU MOIS : 1. TOULON qui, le 28 février, a battu le leader Nîmes par 3 buts à 2.

DIVISION II

L'EQUIPE NUMERO 1 : NANCY : 6 points en 3 matches. A battu successivement Alès (3-0), C.A. Paris (2-1) et Grenoble (1-0).

LA MEILLEURE ATTAQUE : NANCY : 6 buts marqués en 3 matches (3 contre Alès, 2 contre le C.A. Paris, 1 contre Grenoble).

LA MEILLEURE DEFENSE : NANCY et SETE : 1 but concédé en 3 matches.

LE MEILLEUR GOAL-AVERAGE : NANCY : 6 en 3 matches ; Sète : 3 ; Rouen et Troyes : 2,5.

LES MEILLEURS BUTEURS : 1. FOUILLEN (Red Star) et BRAHIM (Alès) : 3 buts.

L'EXPLOIT DU MOIS : a été réussi en Coupe de France par le F.C. SETE qui élimina (2-0) le glorieux R.C. Paris !

C. F. A.

L'EQUIPE NUMERO 1 : LA VOULTE (Sud-Est) : 6 points en 3 matches (goal-average : 6-0). Ont aussi obtenu 6 points : Annecy, Nîmes, Gueugnon, Merlebach, Wittelsheim.

LA MEILLEURE ATTAQUE : SIDI-BEL-ABBES (Algérie) : 15 buts en 3 matches.

LA MEILLEURE DEFENSE : REHON, SEDAN (Nord), BRIVE (Sud-Ouest), LA VOULTE (Sud-Est) : 0 but concédé.

LE MEILLEUR GOAL-AVERAGE : LA VOULTE-VALENCE (+ ∞ avec 6 buts pour).

L'EXPLOIT DU MOIS : Bien qu'il ne soit pas en C.F.A., GARDANNE a honoré le football amateur en éliminant Toulouse (3-2) de la Coupe de France.

PORTO RÉAL
LA DISTILLERIE DE LA SUZE présente
CARPANO PUNTeMES
VABÉ

L'ÉQUIPE DE FRANCE OLYMPI

André **GUISSEPIN** (gardien, Red Star O.A.)

André **ASCENSIO** (demi, Stade Rennais)

Louis **POLONIA** (arrière, R.C. Lens)

Marcel **ARTELESA** (arrière central, A.S. Troyes)

Raymond **BARATTO** (demi, Stade de Reims)

Jean **WETTSTEIN** (gardien, F.C. Mulhouse)

Claude **DUSSEAU** (ailier, C.A. Montreuil)

Yvon **QUEDEC** (ailier, R.C. Paris)

Gérard **COINÇON** (inter, A.S. Saint-Etienne)

Le football français a participé sept fois déjà aux Jeux Olympiques. Il y sera sans doute représenté une huitième fois à Rome, en août prochain. Car l'équipe de France amateurs (invaincue depuis 1956) a pris un bon départ dans la phase préliminaire, en battant le Luxembourg (1-0, à Dijon) et la Suisse (2-1, à Lucerne). Il lui reste à confirmer ces succès

Un reportage de Jean **DUMONTIER** et André **LECOQ**

QUE A POSÉ POUR Football MAGAZINE

François PHILIPPE (arrière, A.S. Brest)

Jean-Baptiste BORDAS (demi, A.S. Saint-Etienne)

Claude DUBAELE (demi, Stade de Reims)

Charles SAMOY (gardien, Maison-Carrée)

Max SAMPER (demi, R.C. Paris)

Camille COTTIN (entraîneur)

André GIAMARCHI (avant centre, F.C. Annecy)

Arab AHMED (inter, E.S. Brive)

Marcel LONCLE (ailier, U.S. Saint-Malo)

Jean-Marie ELISE (arrière central, R.C. Lens)

à Luxembourg (le 10 avril) et à Chambéry (le 1er mai). FOOTBALL-MAGAZINE a réuni pour vous les dix-huit footballeurs amateurs français qui défendront nos chances dans ces matches et sans doute en Italie, les dix-huit « olympiques » que vous ne connaissiez peut-être pas et dont nous vous révélons la personnalité dans les deux pages suivantes.

L'ÉQUIPE DE FRANCE OLYMPIQUE

André GUISSEPIN

LE FERMIER VOLANT

M. Puntis, avec son accent savoureux et rocailleux, disait de lui, il y a quelques années, avant que Guissepin ne quitte Toulouse pour le Red Star : « Ce petit paysan, il est extraordinaire ! »

Eh oui ! Guissepin aux bonnes joues rouges est un paysan de la Haute-Garonne, puisqu'il est né à Méreville, le 22 novembre 1939. C'est en 1957 qu'il arriva à Toulouse et qu'il attira l'attention sur lui. A partir de ce moment, il se dit que le football était plus amusant que l'agriculture.

Pour l'instant, il est Parisien par la force des choses (militaire au Bataillon de Joinville). C'est pour cela qu'il est la doublure de Nagy au Red Star. Mais il retournera sûrement au pays dans dix-huit mois.

L'opinion de COTTIN :

« Guissepin possède l'équilibre physique et moral du campagnard qu'il est. Et puis aussi les qualités athlétiques ».

André ASCENSIO

L'ORANAIS DE RENNES

Henri Guérin et les Rennais ont conservé à Oran (où est né Ascensio le 4 juin 1938) un ami, Rodriguez, qui leur recommande les footballeurs de talent du coin. Ainsi Rodriguez dit-il, un jour de 1957 à Guérin : « Prends-donc ce petit Ascensio qui fait actuellement les beaux jours du F.C. Oran ». Ainsi le Stade Rennais fit-il venir en Bretagne le jeune espoir oranais. Ascensio le timide prit petit à petit confiance en lui. D'abord dans l'équipe amateur, ensuite dans la formation professionnelle où il fit des apparitions de plus en plus fréquentes. Noir de poil et de peau comme peut l'être un descendant d'Espagnol, Ascensio actuellement militaire au Bataillon de Joinville, n'attend que sa libération pour signer un contrat pro.

L'opinion de COTTIN :

« Peut jouer aussi bien demi qu'inter. Car il est très actif et possède une excellente technique ».

Louis POLONIA

DOUCEUR ET FERMETE

D'origine italienne (dans le petit village que ses parents ont quitté pour la France, il y a plusieurs familles de Polonia), il est né à Espalion (Aveyron) le 8 janvier 1935. Cinq fois international. Il a commencé à jouer à Rodez, comme cadet, il n'a quitté ce club que pour aller à Lens cette saison. Au Stade Ruthénois il a joué à peu près à toutes les places, attaque ou défense, sauf gardien de but. Comptable à la Sécurité Sociale à Rodez, il est toujours comptable, mais, aux mines de Lens, et arrière-droit titulaire dans l'équipe pro. Ce garçon très doux, un peu renfermé, (ce qui explique son goût pour la lecture) est marié. C'est un athlète qui a une grande volonté qu'il exprime sur le terrain. Il fera certainement une bonne carrière pro après les J.O.

L'opinion de COTTIN :

« Arrière-droit impétueux. Excellent sur l'homme. Rapide et dangereux par ses contre-attaques ».

Marcel ARTELESA

LE JONQUET TROYEN

Ce champenois a débuté comme cadet à Pont Sainte-Marie, banlieue de Troyes où il est né, le 2 juillet 1938. Il a eu peu de chemin à faire pour venir à l'A.S. Troyes en 1954. A 18 ans, il faisait son entrée dans l'équipe pro et y tient le poste d'arrière central comme dans l'équipe de France depuis cette saison. Cinq fois international, il débuta comme demi-gauche, poste qu'il tient dans la sélection militaire. Il est marié et père de deux garçons. Un secret de polichinelle : il passera pro après les J.O. dans un autre grand club de Champagne. Devinez...

Discret, mais enjoué, il est un infatigable joueur de tarot. Sur le terrain, il a vraiment l'air de s'amuser et prend des risques qui donnent le frisson à ses supporters. Mais il franchit les obstacles qu'il s'est crées avec une aisance stupéfiante.

L'opinion de COTTIN :

« Très doué. Bonne technique et grande clairvoyance du jeu. Capable de briller aussi bien comme arrière-central que comme demi ».

Raymond BARATTO

LOUP ET AGNEAU

Né à Amneville, le 23 janvier 1934, celui-là n'a pas été élevé à la rude école lorraine pour rien ! Ses camarades rémois sont eux-mêmes souvent effrayés par l'énergie farouche avec laquelle Baratto défend sa chance sur un terrain. Il n'est pas là pour rire et il le fait bien voir ! Pourtant, ce loup aux dents longues redevient un agneau timide lorsqu'il a quitté sa tenue de footballeur.

Il était déjà ainsi lorsqu'il quitta Amneville en 1952 pour venir tenter un bout d'essai à Reims. Le junior Baratto a depuis cette époque durci ses muscles et son jeu. Au point de faire son entrée dans la grande équipe rémoise de plus en plus souvent. Il aime le cinéma, le théâtre... mais encore plus le football.

L'opinion de COTTIN :

« Il est très utile par son travail constant, par son énergie et sa combativité. C'est un bon technicien et un rude défenseur ».

Max SAMPER

DU PAYS DU RUGBY

Il chante quand il parle, parce qu'il est né au pays du rugby à Gantis (Haute-Garonne), le 29 juin 1938. Pourtant l'ovale n'a pu le prendre au ballon rond. C'est à Saint-Gaudens que Max débuta comme minime. C'est à Toulouse qu'il joua ensuite (1954). Junior, il fut déjà international au cours du tournoi disputé en Hongrie en 1955. En 1956, Samper décida de monter à Paris au Racing. L'heure du choix a maintenant sonné : il a fait des études commerciales poussées parce que son père, chef du service comptabilité dans une grande société pétrolière, voudrait le prendre avec lui. Mais lorsqu'il aura fini son service, Max préfèrera peut-être le football sa passion.

L'opinion de COTTIN :

« Beaucoup de qualités réunies : solide, dur même, il voit clair, et possède une bonne technique ».

Claude DUSSEAU

LE MAITRE D'ARMES

Ce banlieusard vient d'avoir vingt et un ans, puisqu'il est né à Sarcelles, le 27 février 1939. Il a débuté comme cadet au S.C. Briard (Brie-Comte-Robert), puis il est venu à Montreuil en 1956. Il jouera au R.C. Paris la saison prochaine, car il y a signé un contrat de non-sollicitation. Pibarot, qui cherche un vrai ailier gauche, ne laissera sans doute pas longtemps son ami Jeanpierre (entraîneur des amateurs) utiliser le Montreuillois. Cependant, Dusseau ne passera pro que s'il se sent réellement sûr de lui, preuve d'intelligente modestie, car c'est un footballeur de valeur. Maître d'E.P., il prépare la carrière de maître d'armes et se trouve à la croisée des chemins : escrime ou football ? Il serait dommage (pour nous) de voir Dusseau l'épée en main plutôt que la balle au pied.

L'opinion de COTTIN :

« Ailier gauche puissant et rapide. Excellent dribbleur. Tir meurtrier du gauche ».

Yvon QUEDEC

L'ATHLETE OMNI-SPORTS

Ce fils de Bretons est né... à Boulogne-sur-Seine le 8 janvier 1939. Il vient d'être majeur et n'a connu qu'un club : l'U.A. 16e qu'entraînait M. Quédec père. Celui-ci étant parti entraîner le C.A. Vitry, le « fiston » est allé au R.C. Paris au début de la saison dernière. Il appartenait d'ailleurs déjà au Racing, mais comme... nageur et fut, avec son club, recordman de France cadets. Gardien de but de l'équipe handball de l'I.R.E.P. il a pratiqué avec bonheur à peu près tous les sports. Il prépare une carrière de professeur d'E.P. S'il est reçu, il envisagera la possibilité de passer professionnel, ce qui lui est actuellement impossible étant donné ses difficultés d'entraînement. Deux fois international, il a marqué un but contre le Luxembourg et un contre la Suisse. Il a joué plus de dix fois avec les pros du Racing.

L'opinion de COTTIN :

« Bon technicien des deux pieds. Peut jouer indifféremment ailier droit ou gauche. Efficace et rapide ».

Gérard COINÇON

LE JEUNE « DANDY »

Il va atteindre sa majorité puisqu'il est né à Belfort, le 18 mars 1939. Il a été cinq fois international. Il a débuté à Delle comme minime, puis il est venu à Saint-Etienne en 1957. Jean Snella le considérait comme un grand espoir et n'hésita pas dès 1958 à le mettre dans son équipe pro. Maintenant, définitivement titulaire, il a joué une seule fois cette saison avec l'équipe C.F.A. avec laquelle il fut champion l'an dernier comme son ami Bordas. Il a marqué contre la Suisse, à Lucerne, à deux minutes de la fin du match, un but splendide qui fut celui de la victoire. Gérard est élégant dans la vie comme sur le terrain.

L'opinion de COTTIN :

« A un joli style et une bonne technique. Voit bien le jeu. Il peut jouer ailier ou inter avec le même bonheur, mais préfère jouer intérieur ».

André GIAMARCHI

LE MULET SAVOYARD

Ce Corse d'origine, est né à Philippeville, le 24 juillet 1931. C'est le chevronné de l'équipe (15 fois international) dont il est le capitaine. Cet avant-centre qui fut certainement l'attaquant le plus sollicité par les pros de 1953 à 1956 (Lyon, Marseille, Saint-Etienne, Sedan, Sochaux, etc...) n'aura connu que deux clubs dans sa carrière : le R.C. Philippeville où il a débuté et le F.C. Annecy où il est venu en 1953 et où il finira... dirigeant. Adoré de ses camarades, il a un surnom : le « mulet » à cause de sa farouche volonté.

Ce fantasque bohème a épousé, il y a 18 mois, la fille de son patron et... vice-président, M. Violet. Et notre mulet devenu savoyard finira dans la peau d'un sage bourgeois.

L'opinion de COTTIN :

« Un remarquable meneur de jeu. Toujours dangereux par ses tirs du pied gauche. Lutteur opiniâtre. Ne baisse jamais les bras ».

Jean WETTSTEIN

LE « JEAN RIGAUX » DE L'EQUIPE

C'est un pur Alsacien, mieux, un pur Mulhousien. Il est né dans la grande ville industrielle du Haut-Rhin il y aura ce mois-ci 27 ans (13 mars 1933) et s'y est marié l'an dernier.

Il a connu un seul club : le glorieux F.C.M. 93 avec lequel il a joué quatre finales du C.F.A. : 1954 - 56 - 57 - 58, sans jamais, hélas, décrocher le titre, bien qu'ayant fini à égalité de points avec le champion les trois dernières années. Il est capitaine du F.C.M. depuis trois ans et a été international.

Il a un talent particulier pour raconter des histoires et imite parfaitement tous les accents. C'est le boute-en-train de l'équipe.

Chocolatier avec son père, il estime n'avoir aucun intérêt à passer pro. Bricoleur (l'hiver) et pêcheur (l'été).

L'opinion de COTTIN :

« Gardien efficace et sobre. Ne cherche pas les arrêts spectaculaires. Son jeu se caractérise par l'autorité, la décision et la simplicité. Bonne trappe de balle. Excellents dégagements ».

François PHILIPPE

LE « GAS » DU FINISTERE

Il est né à Penhars, il y a une trentaine d'années, exactement le 4 novembre 1930. Penhars ? Finistère bien sûr ! il y a débuté au football. Et où est-il allé ensuite, étant encore junior ? Au Stade Quimpérois, avec qui il a joué la finale du C.F.A. en 1951. Il voudrait bien la rejouer cette année avec l'A.S. Brestoise où il est venu en 1957, après une infidélité de quatre ans à la Cornouailles, mais pas à la Bretagne puisqu'il jouait au C.E.P. Lorient, le club du célèbre abbé Laudrin. Cette infidélité lui a valu de se marier et d'avoir deux enfants. Il est employé aux P.T.T., service des télé-communications, mais, abandonnerait la retraite éventuelle pour la carrière pro avec... « une dizaine de millions » dit-il avec humour. Capitaine et arrière central à l'A.S.B., il a été huit fois international comme arrière-gauche.

L'opinion de COTTIN :

« Défenseur athlétique, énergique, rapide. Volonté à toute épreuve ».

Jean-Baptiste BORDAS

LE « RESCAPE » DE GLASGOW

Ce grand garçon au teint mat, aux cheveux noirs, qu'on pourrait croire originaire du Brésil, est né tout simplement à Orléans, le 8 février 1938. Après avoir débuté comme cadet à Ambert, il fut attiré par le glorieux Arago où il vint en 1954. Deux ans après il passa à Saint-Etienne. Bien qu'il n'ait que 18 ans, Jean Snella n'hésita pas alors à le lancer dans la Coupe d'Europe et l'enfer de Glasgow. Il en gardera un souvenir cruel, mais valable. Snella aurait été heureux de voir son successeur, Vernier, le faire débuter au poste d'arrière-central le mois dernier contre Nîmes. Cinq fois international, champion de France amateur 1959, ce grand gosse finira son service au mois de juin et passera certainement pro après les J.O.

L'opinion de COTTIN :

« Un joueur précieux pour son abattage, au bon jeu de tête et à l'excellente frappe du pied droit. Capable de marquer un but même de 35 mètres ».

Claude DUBAELE

MUSICIEN ET REVEUR

C'est un curieux garçon que ce Claude Dubaële. Même Albert Batteux ne sait comment le prendre. Il restera pendant des heures en compagnie sans prononcer une parole. Qu'il rate une passe, un dribble ou un tir, ou au contraire, qu'il marque un but magnifique : peu importe, Dubaële reste de marbre. Rien ne l'émeut. Pas même le fait de jouer ailier droit dans la prestigieuse attaque rémoise. Son calme impertubable provient sans doute de ses origines nordistes (il est né à Lens le 19 janvier 1940). Il était bon élève au Collège Moderne et Technique de Reims, mais il a quitté l'école l'an dernier après avoir décroché son brevet industriel. Dubaële, comme on le voit, est un footballeur d'avenir, mais aussi un garçon cultivé et intelligent. Quand il a un moment, il écoute de la grande musique. C'est le péché mignon de ce grand rêveur.

L'opinion de COTTIN :

« C'est un joueur précieux, car sa technique et sa solidité lui permettent de tenir avec brio tous les postes ».

Charles SAMOY

LE NORDISTE DE MAISON-CARREE

Ce magnifique athlète au visage de jeune premier et aux larges épaules s'est trouvé brusquement transplanté de son nord natal brumeux et froid au soleil d'Algérie. Les obligations du service militaire l'ont, en effet, transporté de Roubaix à Maison-Carrée dans la banlieue d'Alger. Venu de Denain où il joua en 1957-58, il a commencé à se faire un nom comme gardien de but de l'équipe pro du C.O.R.T. Lorsqu'il aura fini son temps, il reviendra à Escaudin, où il est né le 30 avril 1939. Que fera-t-il alors ? Il n'en sait rien encore. Peut-être reprendra-t-il son ancien métier (électricien). A moins que le C.O.R.T. ne réussisse à le convaincre. En garçon placide et avisé, Samoy saura faire son choix.

L'opinion de COTTIN :

« Très bon gardien de but. Il est à la fois athlétique et souple et ne manque pas d'audace ».

Arab AHMED

UN GARDIEN ECHAPPE

Ce garçon curieux et intéressant est né à Orléansville, le 19 mars 1933. Il a débuté à Alger au W.R. Belcourt et il est devenu auvergnat à Riom-ès-Montagne où il jouait en 1953.. comme gardien de but. A ce poste, il fut sélectionné de la Ligue d'Auvergne. Il eut l'occasion de rappeler sa classe de gardien au cours de la finale du C.F.A. 1959 à Brive où il remplaça Moreau, blessé, devant Quevilly. Service militaire effectué en Tunisie, à Sousse, et à nouveau sélectionné. Il devint joueur du champ à son retour à Riom. Il est venu à Brive en 1956 et s'y est marié au début de l'année. Il a reçu des offres de Limoges, Nice et Saint-Etienne. Il y répondra certainement après les J.O.

L'opinion de COTTIN :

« Il est doté d'un souffle inépuisable. Très utile, constamment en action, il apporte son aide aussi bien à l'attaque qu'à la défense. Très bon jeu de tête. »

Marcel LONCLE

MALOUIN D'ABORD

Encore un Breton. Celui-ci est un « corsaire » puisqu'il est né à Saint-Malo, le 5 janvier 1936.

Huit fois international, il a débuté à l'U.S. Saint-Malo à dix-huit ans seulement, mais jouait depuis plusieurs années au collège. Il est venu en 1956 à Angers où, pendant ses deux premières saisons, il a joué presque tous les matches pros (finale de la Coupe 1957). Mais il n'a pourtant jamais envisagé de faire carrière. Il vient d'être libéré et, revenu à Saint-Malo, il travaille dans l'entreprise de constructions métalliques de son père.

Après un long passage à vide, il est redevenu lui-même. Loncle devait être un bon professionnel. Il a axé sa vie autrement, mais il demeurera un de nos meilleurs amateurs, pour la satisfaction de M. Rigal.

L'opinion de COTTIN :

« Bon technicien, surtout du pied gauche. Bon jeu de tête. En confiance, réussit d'excellents tirs. »

Jean-Marie ELISE

LE PUR LENSOIS

Il a trois prénoms féminins, pour se faire un nom. Il est né à Lens (comme Dubaële), il y a vingt et un ans, exactement le 2 février 1939. Il a toujours joué au R.C. Lens où il a débuté comme minime. Il travaillait à la Sécurité Sociale avant son service, mais passera pro à sa libération dans... dix-huit mois. Il a déjà joué plusieurs fois dans l'équipe de Bigot. Il est l'arrière central de cette équipe du C.F.A. lensoise, parfois si brillante et parfois si décevante, et en est un des éléments les plus prometteurs et les plus réguliers. Le séjour que fit Lazare Gianessi, après sa résurrection comme arrière gauche aux côtés d'Elise dans l'équipe amateur de Lens, fut pour le jeune arrière-central un précieux enseignement.

L'opinion de COTTIN :

« Bon arrière-central. Difficile à passer. Il a beaucoup de décision et de volonté. »

LE TRIUMVIRAT OLYMPIQUE

Voici le triumvirat chargé de la sélection et de la préparation de l'équipe de France amateurs. Georges Boulogne (à gauche) fut chargé de l'entraînement de l'équipe de France de 1956 à 1958 début de la période « rose » de nos tricolores amateurs, puisqu'ils connurent leur dernière défaite à Dullwich, contre l'Angleterre (3-1) en mai 1956.

M. Jean Rigal (au centre) est sélectionneur unique depuis la disparition de son ami Gaston Barreau. Il se bat constamment pour obtenir, pour ses « petits camarades » comme il les appelle si gentiment, les meilleures conditions de voyage et de séjour. Il a créé dans son équipe une ambiance de camaraderie extraordinaire.

Camille Cottin (à droite) a déjà entraîné l'équipe en 1954 et a repris la succession de Georges Boulogne quand celui-ci est devenu instructeur national en 1959. Camille est le bon papa gâteau, qui console ceux qui ont eu une défaillance et est ravi des succès de l'équipe comme s'il s'agissait de ses propres gosses. C'est un entraîneur de jeunes remarquable.

LA T.V. TUE-T-ELLE LE FOOTBALL ?

LONDRES. — La T.V. tue-t-elle le football ? Le « News Chronicle » de Londres vient de faire une grande enquête sur ce sujet passionnant.

Constatant la hausse progressive du nombre de postes de télévision (1 million en 1950, 5 millions en 1960), le « News Chronicle » a aussitôt souligné la baisse, également progressive, du nombre des spectateurs aux matches du championnat d'Angleterre :

1949	41.271.414
1950	40.517.865
1951	39.584.967
1952	39.015.866
1953	37.149.966
1954	36.174.590
1955	34.133.103
1956	33.150.809
1957	32.744.405
1958	33.562.208
1959	33.610.985

La légère hausse du nombre de spectateurs enregistrée depuis 1957, fait illusion. En effet, les chiffres de cette année n'ont jamais été si bas.

Le fameux Arsenal, en dix ans, a perdu 17 % de ses spectateurs (51.381 à 42.645), Leeds (le club qui a perdu John Charles) 24 %, Everton 22 %, Tottenham 14 %, Wolverhampton 12 %, Blackpool (l'équipe de Stanley Matthews) 2 %.

Manchester United est un des rares clubs anglais a avoir augmenté sa clientèle : 46.700 de moyenne aujourd'hui contre 42.171 en 1949-1950.

Le quotidien londonien a, aussi, remarqué que le nombre de clubs (30.000 à 29.000) et de joueurs (470.000 à 435.000) a régulièrement diminué en Angleterre.

Le « News Chronicle » a, également, interrogé des dizaines de milliers d'Anglais pour leur demander ce qu'ils faisaient le samedi après-midi. En voici le résultat :

Visitent des magasins	19 %
Travaillent à la maison ou au jardin	17 %
Regardent la télévision	17 %
Visitent des amis	10 %
Travaillent	9 %
Dorment	7 %
Vont au football	6 %
Lisent un livre.	5 %
Ecoutent la radio (sport) ..	3 %
Se promènent .	2 %
Vont au cinéma.	2 %
Jouent au football	2 %
Pratiquent un autre sport ..	1 %

Enfin, le « News Chronicle » a posé d'autres questions dont certaines méritent le plus vif intérêt :

● **Le football actuel est-il supérieur à celui d'avant-guerre ?** : Oui 13 %, Non 27 %, le même 24 %, sans opinion 36 %.

● **Pourquoi le nombre de spectateurs baisse-t-il ?** : T.V. 34 %, jeu médiocre 25 %, temps 9 %, places trop chères 6 %, etc.

VARSOVIE. — Kowalkowsky, l'attaquant de Gornik Zarbze, une des meilleures équipes polonaises, est le cousin d'Henri Kowal, le défenseur du F.C. Limoges.

JEF MERMANS EST UN SAGE

ANVERS. — Jef Mermans, l'ex-international du S.C. Anderlecht, est devenu l'entraîneur - joueur d'Olse Merxem en 1958. Un an plus tard, Merxem montait en division II. Cette saison le petit club anversois a une chance de premier ordre de rejoindre, parmi l'élite, le S.C. Anderlecht. Aussi a-t-on déjà évoqué, le premier match que Jef Mermans, âgé de 37 ans, pourrait livrer à son ancien club.

Cette rencontre, cependant, n'aura vraisemblablement pas lieu. En effet, si Olse Merxem monte en division I, Mermans bornera ses seules ambitions au rôle d'entraîneur. Si, en revanche, le club anversois échoue, Mermans continuera à jouer en division II.

Telle est la sage décision qu'a prise celui qui fut un des plus grands avant - centre européens d'après-guerre.

LE FOOTBALL GAGNE DU TERRAIN AUX ÉTATS-UNIS

NEW YORK. — Les Etats-Unis champions du monde 1974 ? Ce n'est plus une éventualité utopique. Le football, en effet, gagne du terrain aux U.S.A. aussi vite qu'en Australie. Déjà les visites d'équipes européennes, italiennes et autrichiennes se multiplient. Un grand tournoi international, auquel participera un club français, sera organisé en juin et juillet à New York. Mais tout cela n'est rien comparé aux statistiques 1959 publiées par quelques universités américaines : les effectifs du football américain ont diminué de 12 % et ceux du football association ont augmenté de 17 %.

C'est un signe : la conquête des Etats-Unis par le football est commencée.

LES MEXICAINS N'AIMENT QUE L'INCERTITUDE

MEXICO. — *Curieuse coutume du Mexique. Quand l'équipe locale paraît devoir être victorieuse ou battue, les spectateurs quittent le stade au repos ou au cours de la deuxième mi-temps. Ainsi, il n'est pas rare de voir un match commencer devant 60.000 spectateurs et s'achever devant 3.000 personnes à peine.*

POUR LES WOLWES, FLOWERS VAUT 700.000 NOUVEAUX FRANCS

BARCELONE. — Ron Flowers, le demi-gauche international de Wolverhampton, jouera-t-il la saison prochaine au F.C. Barcelone ? Peut-être pas, mais on en a beaucoup parlé dans les coulisses du Royal Yacht Club à Barcelone où eut lieu le banquet qui suivit le premier quart de finale de Coupe d'Europe Barcelone - Wolverhampton (4-0). Jim Marshall, le directeur du club champion d'Angleterre aurait même dit : « Il vous en coûtera 50.000 lires si mon conseil d'administration est d'accord » (c'est-à-dire 700.000 NF). Cette transaction dépend désormais du résultat de la Coupe d'Europe 1960 et de la loi sur les étrangers actuellement en vigueur en Espagne.

Fait à noter : Ron Flowers, âgé de 25 ans, n'a pas coûté un penny à Wolverhampton qui l'a découvert dans un club tout voisin de Molyneux Park, Wath Wanderers.

— Fini de rire ! Il va falloir en mettre un coup en deuxième mi-temps... »

(Daily Mirror, Londres.)

LE FAIR PLAY N'EXISTE PLUS

LONDRES. — *Les Anglais sont atterrés : depuis le début de la saison 35 joueurs (30 en championnat, 5 en Coupe) ont été expulsés au cours des six premiers mois de la saison. Jamais la moitié de ce chiffre n'avait été atteint en une saison complète (neuf mois).*

LES CLUBS BRÉSILIENS SONT (AUSSI) CHAMPIONS DU MONDE

RIO DE JANEIRO. — Cette statistique prouve de façon éclatante que le football brésilien est le meilleur du monde : tous les matches internationaux disputés par les clubs brésiliens, ont été relevés, qu'ils aient été disputés en Amérique, en Europe, en Asie ou en Afrique. La voici, année par année :

	Matches	Gagnés	Nuls	Perdus
1947	34	12	7	15
1948	45	27	10	8
1949	78	50	16	12
1950	86	49	17	20
1951	100	61	16	23
1952	100	55	24	34
1953	150	82	35	33
1954	209	96	60	53
1955	142	84	28	30
1956	248	122	52	74
1957	196	101	40	55
1958	162	68	42	52
1959	164	110	26	28
Total	1.727	917	373	437

Le bilan de ces 1.727 rencontres est très favorable aux Brésiliens : 75 % de résultats positifs (53 % de victoires, 22 % de nuls).

En ce qui concerne l'année 1959, celle qui a suivi la consécration mondiale du Brésil, le pourcentage est encore plus élevé : 83 % de résultats positifs dont 67 % de victoires.

FOOTBALL-FLASH

RIO DE JANEIRO. - Fleitas Solich, l'entraîneur paraguayen du Real Madrid, retournerait au Brésil à la fin de la saison. C'est ce que prétend "O Globo".

PÉKIN. - Les progrès du football, en Chine, sont si foudroyants que les joueurs âgés de 25 ans sont pratiquement mis à la retraite.

BUDAPEST. - Gorocs, l'intérieur d'Ujpest de Budapest et de l'équipe nationale hongroise, a été désigné comme le meilleur joueur de Hongrie pour l'année 1959. Gorocs n'a que 21 ans.

NOUVELLE ÉMIGRATION SUÉDOISE EN ITALIE

STOCKHOLM. — *Interrompue depuis quelques années, l'émigration de vedettes suédoises vers l'Italie pourrait fort bien reprendre cette année.*

A Stockholm, on dit que l'avant - centre Agne Simonsson (Oergryte Gœteborg) a déjà signé à Udine, l'inter droit Rune Borjesson (du même club) à la Fiorentina, l'inter droit Owe Olsson (Gœteborg IFK) au Lazio de Rome et le demi droit Tornbjorn Jonsson (Noorkoping IFK) à Bologne.

That old Stan magic's in the air

Avec ce vieux Stan, il y a de la magie dans l'air

Ah ! plaignez le pauvre Jones qui a dû très mal dormir après le match Wolverhampton-Blackpool. Dans ses cauchemars, il devait encore s'élancer là où n'était plus ni le ballon ni le « Sorcier » ! Comme pendant le match au cours duquel Stanley Matthews, à 45 ans, stupéfia encore tout son monde par la magie de ses dribbles, la maîtrise de sa technique et la force de ses tirs (mais oui !).

Voyez sur les trois photos du haut comment le « vieux Stan » embarque son adversaire... et lui-même vers le milieu du terrain avant de repartir dans l'autre sens.

Appréciez sur les photos du milieu la souplesse de cheville qui permet à Matthews de réussir deux touches de balle intérieur-extérieur fulgurantes et décisives.

Admirez l'équilibre parfait du vétéran sur la photo du bas.

Admirez Stanley l'éternel et plaignez le pauvre Jones...

BOCA JUNIORS SUR LES TRACES DU REAL

BUENOS AIRES. — Alberto Armando, élu président de Boca Juniors par 10.577 voix contre 2.785, vient de déclarer : « Il faut que notre club soit champion du monde des clubs le plus vite possible... » Pour cela, il ne ménage ni son temps ni son argent. Il a déjà décidé la construction d'un nouveau stade de 150.000 places et l'engagement de plusieurs vedettes internationales : les attaquants argentins émigrés Grillo (Milan) et Angelillo (Internazionale), les Uruguayens Sasia (avant centre) et Davoine (arrière), le Brésilien Valentin (n° 5 de Botafogo), etc... On saura dans quatre mois si le richissime Alberto Armando — il est prêt à dépenser au moins deux millions de nouveaux francs — sera parvenu à ses fins.

LES ANGLAIS ONT OUBLIÉ EDWARDS

MANCHESTER. — La famille de Duncan Edwards, le demi gauche international de Manchester United mort dans la catastrophe aérienne de Munich (à moins de 20 ans), voulait faire construire un vitrail dans une petite église des environs de Manchester. Une collecte fut ouverte car il fallait 300 livres pour le faire construire. Le clergyman chargé de cette affaire n'a obtenu que 50 livres. 30 livres de la famille de Duncan, 15 livres de Manchester United et 5 livres de deux autres clubs. Il y a 92 clubs dans la Football League répartis en 4 divisions. Ainsi 90 d'entre eux ont déjà oublié Duncan !

DEUX PARAGUAYENS POUR LA FRANCE

ASUNCION. — C'est décidé : « Mimin Carlos, le jeune « demi-centre » de Cerro Portenio d'Asuncion et de l'équipe nationale du Paraguay — qui fut une des révélations du récent championnat sud-américain gagné par l'Uruguay, — va quitter prochainement Asuncion pour la France en compagnie d'Idalino Monge, le pivot international d'Olimpia. »

Où vont atterrir Mimin (1 m. 84) et Monge (1 m. 75) qui sont, paraît-il, l'un et l'autre d'origine française ?

VIANI VEUT IMITER POZZO

MILAN. — Gipo Viani, le directeur technique de l'équipe d'Italie, a dit : « La Squaddra Azzurra aura retrouvé dès 1961, le standing international qu'elle avait entre 1932 et 1940 » (deux titres de champion du monde, une médaille d'or olympique).

Les raisons de son optimisme ? Il pense tout simplement utiliser la fameuse triplette Maschio-Angelillo-Sivori qui permit aux Argentins de gagner d'admirable façon, à Lima, le championnat sud-américain 1957.

Viani, en somme, ne fera qu'imiter Vittorio Pozzo qui fit la grandeur de la « Squaddra Azzurra » en sélectionnant les fameux sud-américains d'origine italienne Orsi, Monti et autres Andreolo.

FOOTBALL-FLASH

NEW YORK. - Etonnement et satisfaction pour les Français de New York : depuis quelques mois, le sévère "New York Times" publie régulièrement, tous les lundis, les résultats du championnat de France de football (divisions I et II).

UTRECHT. - Frank de Munck, le fameux gardien de but international du D.O.S. Utrecht, a abandonné le football pour le hand-ball.

OREBRO. - Ovar Bergmark, l'arrière gauche de l'équipe de Suède (52 sélections), est un des meilleurs joueurs de hockey sur glace d'Orebro et de Suède.

JOHANNESBOURG. - Stanley Matthews a accepté de faire, cet été en Afrique du Sud, les exhibitions que lui avait proposées le champion de golf Bobby Locke. Il touchera 700 NF par match.

PELÉ A BATTU UN NOUVEAU RECORD

SAO PAULO. — Pelé s'est consolé de la perte du titre de champion de Sao Paulo en battant le record établi par Teleco, un des meilleurs attaquants brésiliens : 144 buts en trois saisons (37 en 1957, 61 en 1958, 46 en 1959) contre 143 à Teleco.

HISTOIRE ÉCOSSAISE

GLASGOW. — Morton, un petit club écossais, sera suspendu du 1er mai 1960 au 30 avril 1961 si ses dirigeants persistent à ne pas verser à la Scottish Association les 56,75 NF d'amende que celle-ci leur a infligé pour leur prodigalité en matière de primes.

RESULTATS

7 FEVRIER

DIVISION I (27e journée) :

Nimes b. Rennes	3-0
Reims b. Nice	4-1
R.C. Paris b. Limoges	4-0
Toulouse b. Le Havre	3-0
Lens b. Bordeaux	3-1
Monaco b. Angers	2-1
Sochaux et Valenciennes	0-0
Sedan b. Saint-Etienne	3-1
Lyon et Stade Français	0-0
Strasbourg b. Toulon	3-2

DIVISION II (27e journée) :

Nancy b. Alès	3-0
Béziers b. Metz	2-0
Troyes et Rouen	1-1
Grenoble b. Boulogne	2-1
Montpellier b. C.A.P.	1-0
Besançon b. Marseille	1-0
Red Star b. Cannes	1-0
Nantes b. Roubaix	1-0
Forbach et Sète	1-1
Lille b. Aix	1-0

●

14 FEVRIER

COUPE DE FRANCE
(1/16 de finale)

Parc :	
Nice b. Sedan (prol.)	4-2
Lille :	
Le Havre b. Strasbourg (p)	2-1
Marseille :	
Monaco b. Lyon (prol.)	2-1
Toulouse :	
Sète b. R.C. Paris	2-0
Strasbourg :	
Forbach b. Lens	4-1
Dijon :	
Lille b. Toulon	2-0
Bordeaux :	
Reims b. Rouen	3-2
Le Havre :	
Limoges b. Nancy	2-1
Clermont-Ferrand :	
Angers b. Grenoble	3-0
Nice :	
St-Etienne b. Marseille (p)	3-2
Carcassonne :	
Red Star b. Montpellier	3-0
Le Mans :	
Cannes b. Boulogne	2-1
Arles :	
Gardanne b. Toulouse	3-2
Boulogne :	
Rennes b. Haumont	2-1
Nantes :	
Nîmes b. Saumur	8-0
Tours :	
Stade b. Blois	6-1

21 FEVRIER

DIVISION I (28e journée) :	
Saint-Etienne et Nîmes	2-2
Reims b. Strasbourg	5-0
Racing b. Toulon	3-1
Toulouse b. Lens	1-0
Rennes b. Nice	3-1
Limoges b. Sochaux	1-0
Le Havre et Sedan	3-3
Monaco b. Lyon	4-1
Valenciennes b. Angers	3-1
Bordeaux b. Stade	2-0
Strasbourg b. Toulouse	2-0
Limoges b. St. Français	1-0
Monaco b. Rennes	5-0
Lens et Le Havre	1-1
Lyon b. Valenciennes	3-0
Bordeaux et St-Etienne	0-0
Angers b. Sochaux	1-0
DIVISION II (29e journée)	
Nancy b. Grenoble	1-0
Rouen b. Nantes	2-0
Metz et Marseille	2-2
Troyes b. Montpellier	1-0
Red Star b. Boulogne	3-1
Alès et Cannes	1-1
Sète b. Lille	2-0
Aix b. Forbach	1-0
Roubaix et C.A.P.	1-1
DIVISION II (28e journée) :	
Nancy b. C.A.P.	2-1
Grenoble b. Metz	1-0
Rouen b. Béziers	2-1
Cannes b. Montpellier	2-0
Marseille b. Red Star	2-0
Boulogne b. Besançon	2-0
Troyes b. Lille	3-1
Nantes et Forbach	1-1
Alès b. Aix	4-0
Sète et Roubaix	0-0

25 FEVRIER

DIVISION II
(match en retard)

Boulogne b. Montpellier	3-2

26 FEVRIER

DIVISION I (29e journée)

Toulon b. Nîmes	3-2

UN DOCUMENT EXTRAORDINAIRE

Le bain de boue de Di Stefano (à gauche) et de Peiro lors du derby madrilène Real-Atletico (3-2) joué le 21 février au Métropolitan.

CALENDRIER

2 MARS

COUPE D'EUROPE DES CLUBS
(1/4 de finale retour)

Real-Nice
Wolverhampton-F.C. Barcelone

3 MARS

Eint. Francfort-Wiener S.K

6 MARS

COUPE DE FRANCE
(1/8 de finale)

A Colombes :
Nîmes-Reims
A Lyon :
Angers-Nice
A Poitiers :
Saint-Etienne-Rennes
A Bordeaux :
Monaco-Forbach
A Rouen :
Le Havre-Red Star
A Oran :
Limoges-Sète
A Marseille :
Stade-Cannes
A Béziers :
Lille-Gardanne

9 MARS

COUPE D'EUROPE DES CLUBS
(1/4 de finale aller)

Sparta Rotterdam-Glasgow Rangers

13 MARS

DIVISION I
(30e journée)

Strasbourg-Monaco
Reims-Lyon
Rennes-Lens
Stade Français-Angers
Le Havre-Limoges
Sochaux-Toulon
Saint-Etienne-R.C. Paris
Nice-Bordeaux
Nîmes-Sedan
Toulouse-Valenciennes

DIVISION II
(30e journée)

Forbach-Marseille
Lille-C.A. Paris
Boulogne-Troyes
Nantes-Alès
Red Star-Rouen
Grenoble-Sète
Cannes-Besançon
Aix-Roubaix
Montpellier-Metz
Béziers-Nancy

16 MARS

AU PARC : FRANCE-CHILI
COUPE D'EUROPE DES CLUBS
(1/4 de finale retour)
Glasgow Rangers-Sparta Rotterdam
Wiener S.K-Eint Francfort

20 MARS

DIVISION I
(31e journée)

Sedan-Stade Français
Valenciennes-Nîmes
Angers-Saint-Etienne
R.C. Paris-Nice
Le Havre-Strasbourg
Sochaux-Reims
Lyon-Toulon
Monaco-Lens
Toulouse-Limoges
Bordeaux-Rennes

DIVISION II
(31e journée)

Nancy-Aix
Roubaix-Béziers
Nantes-Grenoble
C.A. Paris-Sète
Rouen-Metz
Troyes-Besançon
Cannes-Lille
Marseille-Boulogne
Alès-Forbach
Montpellier-Red Star

27 MARS

COUPE D'EUROPE DES NATIONS
(1/4 de finale retour)
A Vienne : Autriche-France

DIVISION I
(32e journée)

Reims-Monaco
Valenciennes-Sedan
Lens-Strasbourg
Rennes-Toulouse
Stade Français-Le Havre
Saint-Etienne-Sochaux
Nice-Angers
Toulon-Bordeaux
Limoges-Lyon
Nîmes-R.C. Paris

(Certains de ces matches seront reportés par suite de la sélection de deux joueurs d'une même équipe.)

DIVISION II
(32e journée)

Forbach-Troyes
Metz-Cannes
Lille-Rouen
Boulogne-C.A. Paris
Red Star-Roubaix
Besançon-Aix
Grenoble-Alès
Marseille-Montpellier
Sète-Nancy
Béziers-Nantes

RÉPONSES AUX JEUX DE FOOTBALL MAGAZINE

LE JEU DU REGLEMENT

Le dessin de gauche est conforme au règlement.

Sur le dessin de droite, on relève six fautes contre le règlement : 1° le ballon est placé à côté d'un point de penalty ; 2° le gardien n'a pas les deux pieds sur sa ligne de but ; 3° et 4° un joueur noir (à droite) et un joueur rayé ont pénétré dans la surface de réparation ; 5° le joueur n° 3 est à moins de 9 m. 15 du point de penalty ; 6° un joueur rayé porte le maillot n° 1 réservé au gardien de but.

LE JEU DES ECUSSONS

De gauche à droite : Sète, Red Star, Nîmes, Lille, Lens, Reims, R.C. Paris, Lyon, Sochaux, Le Havre, Nice.

LE JEU DES TRICOLORES

1° L'ordre chronologique est le suivant : photo n° 3, photo n° 2, photo n° 1.

2° Photo n° 3 : avant France-Mexique (Genève, 1954) ; photo n° 2 : avant France-Brésil (Stockholm, 1958) ; photo n° 1 avant France-Espagne (Paris, 1959).

MOTS CROISES

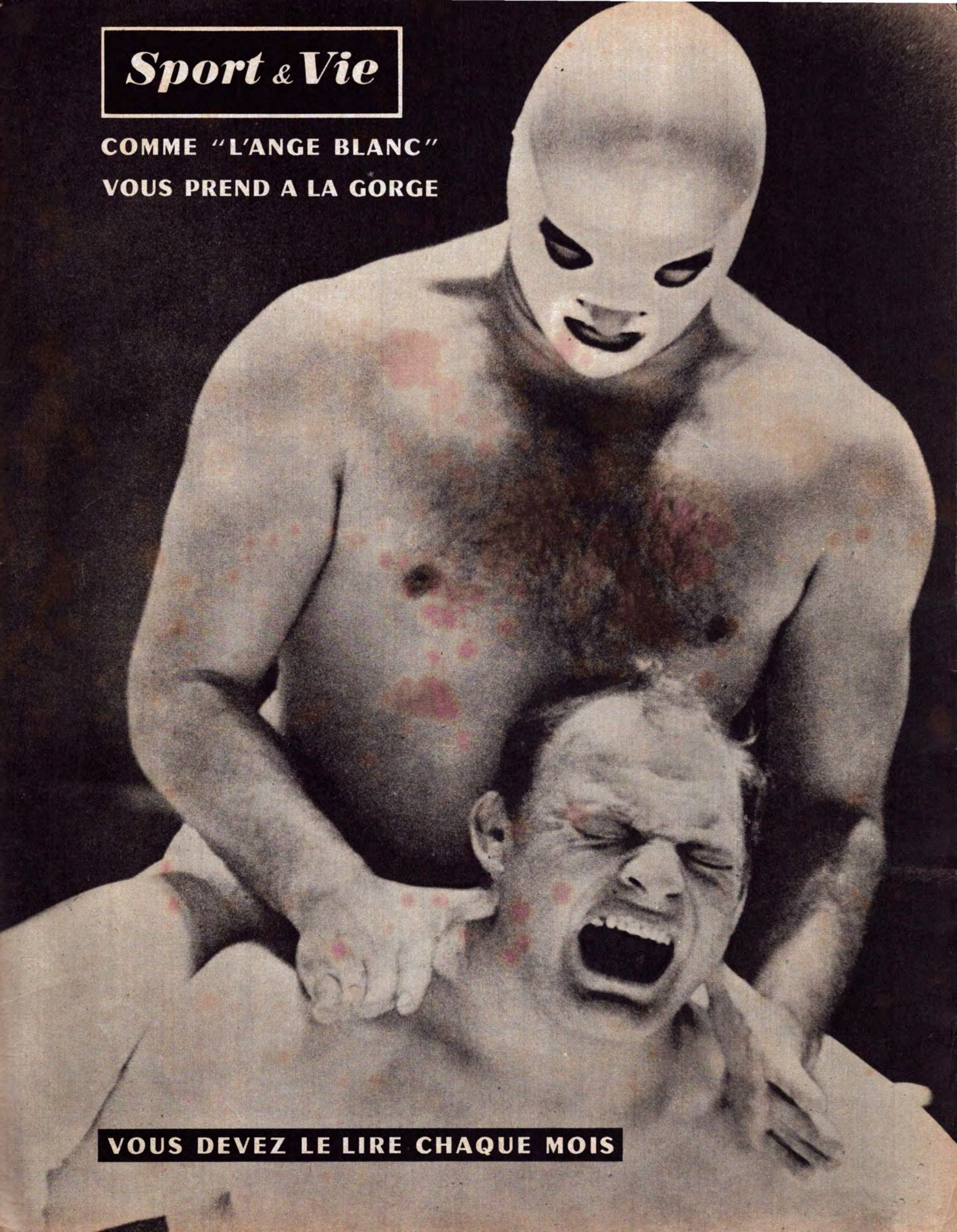
HORIZONTALEMENT. — 1. Piantoni. — 2. Ennui ; Apto. — 3. Natif ; EP. — 4. VP ; Colonna. — 5. Et ; Saluex. — 6. Reprises. — 7. Ei ; TO ; IW. — 8. Ecran ; Nans. — 9. Louis ; Nek. — 10. Skudlapski.

VERTICALEMENT. — 1. Penverne. — 2. Inapte ; CLK. — 3. Ant ; Pérou. — 4. Nuic Riaud. — 5. Tifosi ; Nil. — 6. Last ; Sa. — 7. Napoléon. — 8. It ; Nus ; Ans. — 9. Pene ; Inek. — 10. Kopazewski.

IMPRIMERIE HERBERT, LEVALLOIS.

Sport & Vie

COMME "L'ANGE BLANC"
VOUS PREND A LA GORGE



VOUS DEVEZ LE LIRE CHAQUE MOIS

Football
MAGAZINE

VIC NURENBERG

CAPITAINE
DE L'O.G.C. NICE

PHOTO JACQUES BOISLÈME